



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

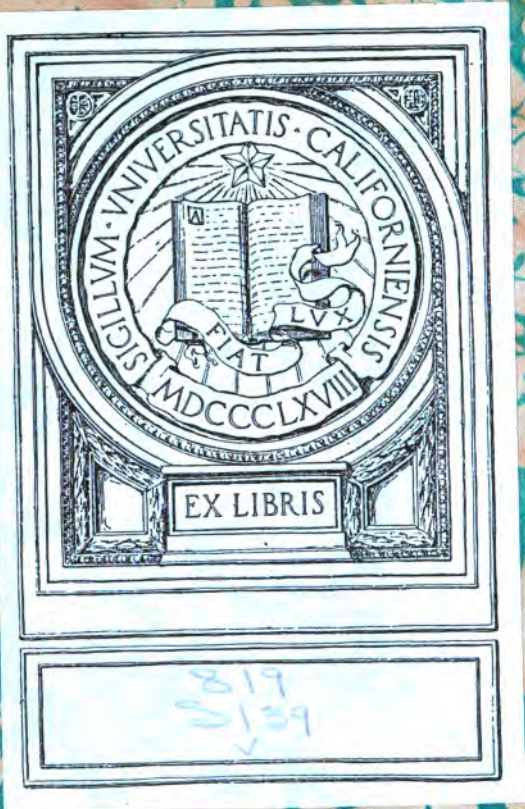
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



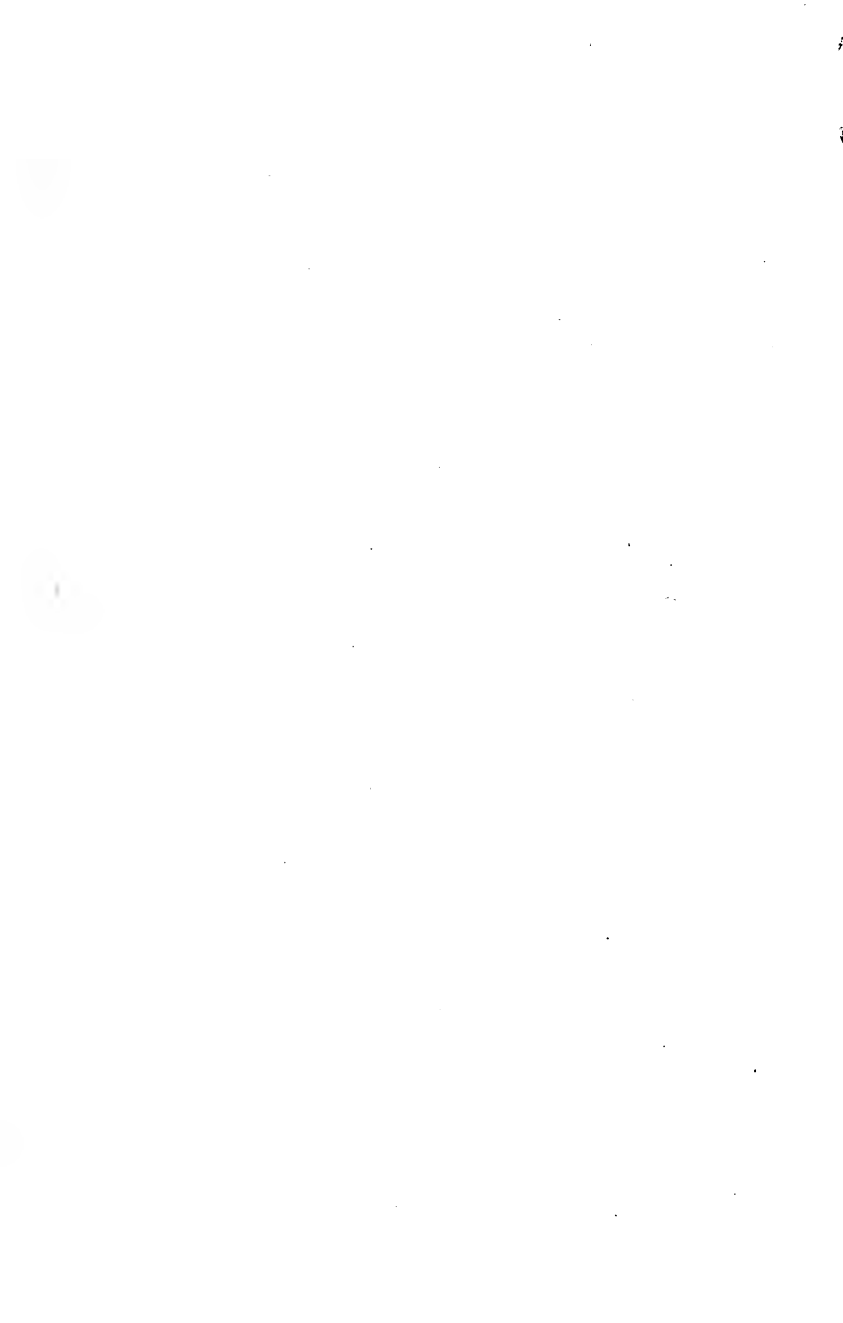
φB 255 412

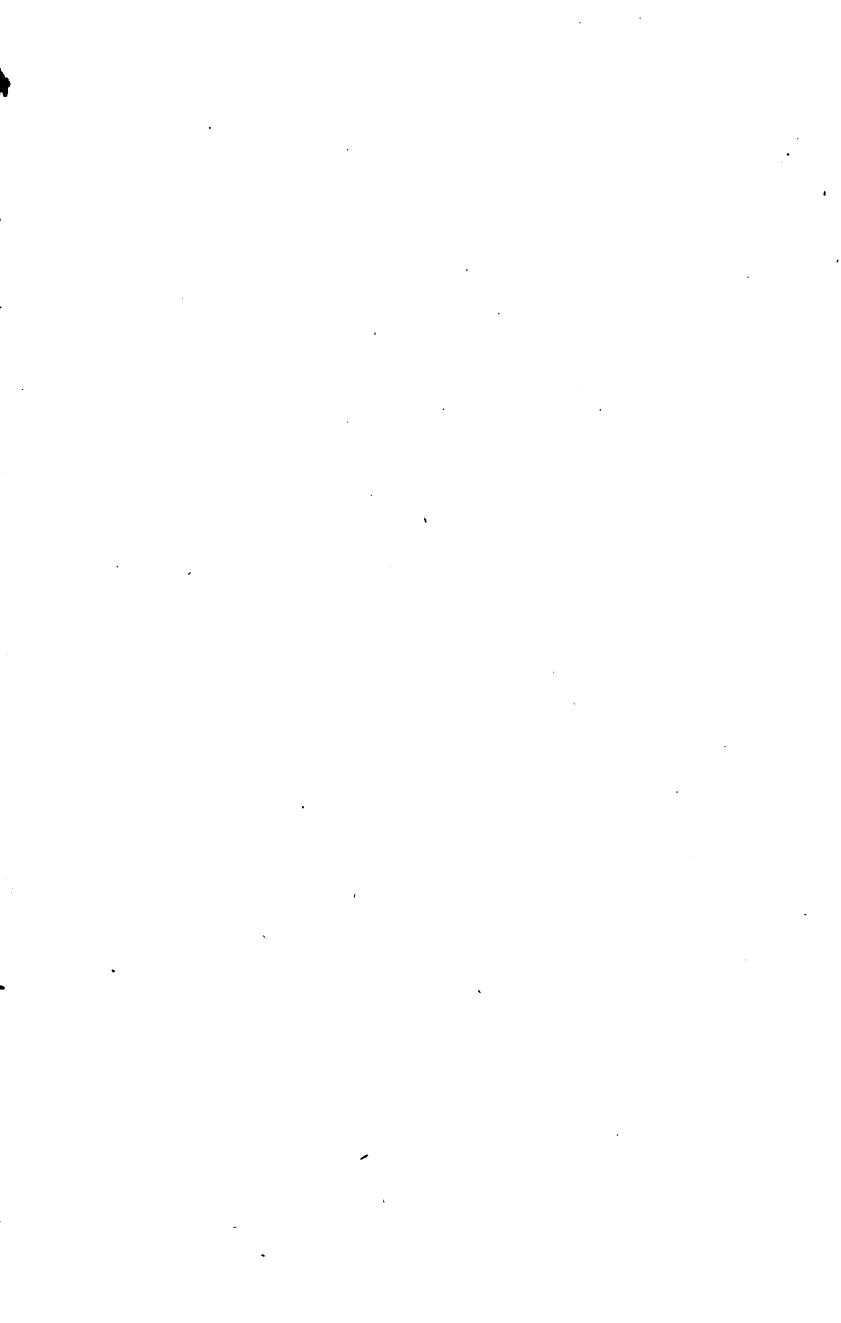


EX LIBRIS

819
5139









SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

LA VIE
D'UNE FEMME

PIÈCE EN 4 ACTES ET 12 TABLEAUX

*Représentée pour la première fois
sur la scène du Théâtre National de l'Odéon,
le 7 Février 1919*

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1919

Tous droits réservés.

E. PASQUELLI

PRIX

ACTUEL

50.75

Bank 2/6/11



LA VIE D'UNE FEMME

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

DANS LA BIBLIOTHEQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume.

Légendes de la Guerre de France, poésies	1 vol.
La Romance de l'Homme, poésies	1 vol.
Le Carnaval des Enfants, pièce en trois actes	1 vol.
Le Roi sans couronne, pièce en cinq actes, suivie d'une lettre à Catulle Mendès	1 vol.
Les Passions de l'Amour	1 vol.
Julia ou les relations amoureuses	1 vol.
Histoire de Lucie, fille perdue et criminelle	1 vol.
Les Chants de la vie ardente, poésies	1 vol.
La Tragédie du Nouveau Christ	1 vol.
La Route Noire	1 vol.
Eglé ou les Concerts champêtres, poésies	1 vol.
La Tragédie royale, pièce en trois actes	1 vol.
Chant d'apothéose pour Victor Hugo	1 br.

Les Éléments d'une Renaissance française (épuisé)	1 vol.
L'Hiver en méditation, suivi d'un opuscule sur Hugo, Wagner et Zola (Le Mercure)	1 vol.
Discours sur la mort de Narcisse (épuisé)	1 vol.
La Vie héroïque des Aventuriers, des Poètes, des Rois et des Artisans (épuisé)	2 vol.
La Résurrection des Dieux (épuisé)	1 vol.
La Révolution en marche (Stock)	1 vol.
L'Annonciation (épuisé)	
Choix de pages, précédé d'une introduction de M. CAMILLE LEMONNIER (Arthur Herbert, Bruges)	1 vol.

A PARAÎTRE :

Œdipe.

Les Esclaves, drame.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE

5 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

LA VIE

D'UNE FEMME

PIÈCE EN 4 ACTES ET 12 TABLEAUX

*Représentée pour la première fois
sur la scène du Théâtre National de l'Odéon
le 7 Février 1919*

PARIS

LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1919

**Tous droits de reproduction, de traduction, de représentation
et d'adaptation réservés pour tous pays.**

Copyright by E. FASQUELLE, 1919.

THE
AMERICAN
MUSEUM OF
NATURAL HISTORY

A PAUL GAVault

Mon cher Ami,

Grâce à vous, Le Carnaval des Enfants est entré au répertoire du second Théâtre Français, et voici qu'en ce très beau théâtre, antique honneur de la Littérature, vous montez La Vie d'une Femme. Mais ce n'est pas pour ce motif que je vous dédierai cette dernière pièce.

En mars 1918 et les mois suivants, Paris bombardé, de jour et de nuit, n'offrait guère aux pèlerins du Beau, aux amoureux du fin parler de France que de peu nombreux refuges. L'intelligence qui désertait le monde n'avait plus que quelques temples. De ceux-ci était l'Odéon que vous avez gardé ouvert même aux heures les plus pénibles, pour le plus grand soutien moral du bon peuple de Paris. J'aime le théâtre dont je suis artisan; n'y plus aller applaudir nos classiques, n'y plus pouvoir entendre Corneille, ni le grand Molière, ni Musset m'eut bien coûté; l'Odéon qui m'ouvrait ses portes me vit souvent. Que de beaux spectacles j'y ai admirés! Les heures délicieuses que j'y ai vécues! Laissez-moi vous en remercier; je vous devais de le faire.

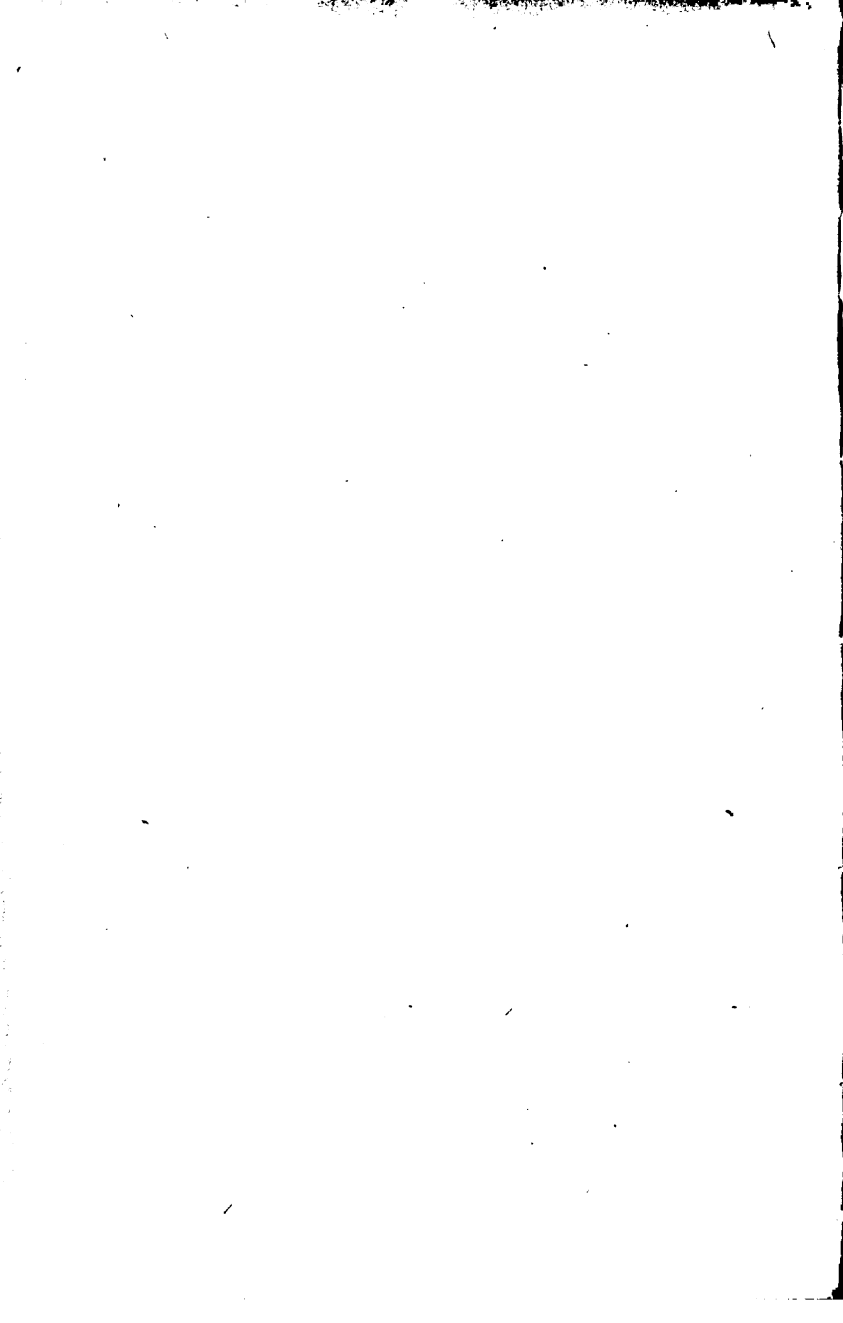
Sommes-nous bons? Sommes-nous méchants? Qui peut dire des hommes s'ils sont l'un ou l'autre! Je n'ai pas à faire de réponse à cette question. Cependant, ce dont je suis sûr, c'est que deux hommes qui aiment leur tâche ne peuvent se rencontrer sans sympathie et qu'il viendra toujours une heure où ils se tendront la main.

DE BOUHÉLIER.

Décembre 1918.

461205

*



PRÉFACE

Nous devons sans cesse nous demander : que diraient Homère et Virgile, s'ils lisaient ces vers ? Que dirait Sophocle s'il voyait représenter cette scène ?

J. RACINE.

Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si longtemps ; mais quelque peu d'assurance qu'ait un auteur qu'il entretiendra un jour la postérité, il doit toujours se la proposer autant qu'il lui est possible et essayer de faire les choses pour son usage.

LA FONTAINE.

De toutes les pièces que j'aie écrites, celle-ci est la plus étendue dans son action, la plus variée dans ses décors, et, sous des apparences contraires, la plus constante aussi dans son dessein. Il n'en est pas dont j'aie d'abord plus longuement mûri l'idée et, jusqu'en leurs moindres détails, calculé toutes les parties ; il n'en est pas que j'aie polie avec un plus grand plaisir, ni travaillée d'une main plus laborieuse. Ce n'est pas dire pourtant qu'elle soit moins imparfaite qu'aucun des quelques petits drames dont elle a pu se trouver précédée et le public qui mesure à son gré l'approba-

tion qu'il accorde à une œuvre et qui ne juge qu'à l'ouvrage l'artisan ne saurait être tenu pour coupable, s'il n'accueillait pas bien *La Vie d'une Femme*. Seul importe le résultat, et c'est principalement en art que les intentions ne plaident pas pour nous.

Au moment de livrer cette pièce à l'impression, je me demande s'il me convient de faire pour elle ce que j'ai fait pour d'autres, à savoir d'en montrer d'abord la conception, le sentiment, la nature. Combien d'idées sur la vie, sur l'amour, sur la destinée, sur la vérité, qui me sont chères entre toutes, combien de problèmes ne soulève-t-elle pas ! Mais à quoi bon en disserter ici ! Et la meilleure philosophie n'est-elle pas celle qui sort des faits eux-mêmes ? Shakespeare qui l'a dit avant nous m'en est garant.

Ce n'est pas une faible ambition qui m'a induit à ce projet de mettre à la scène l'existence d'une femme. D'autant plus que, bien entendu, il ne s'agissait pas pour moi de n'en retracer que quelques tableaux choisis pour leur pittoresque et dépouillés de ce grand sens d'humanité sans lequel l'art tombe à rien. Si agréable et si touchant en soi, et si fertile en surprises de tous genres qu'un pareil sujet put se présenter, ce n'était point pour cette raison qu'il éveillait mon désir, au point d'en être obsédant. Toujours m'avait préoccupé l'énigme immense de la fatalité, chacune de mes pièces en poursuit l'étude et, à sa manière, en traduit quelque épisode, quelque enseignement, quelque exemple.

Mais tandis que jusqu'à présent, presque seul m'en avait requis l'aspect social, — comme dans la *Tragédie royale* et les *Esclaves*, — l'idée d'aller plus au fond du mystère, d'y porter une lumière plus vive, plus spirituelle, plus subtile m'inquiétait. Ce n'était plus hors de lui-même, ni dans le cadre où se meut sa misère, que je prétendais montrer l'être humain aux prises avec sa fortune ; j'avais le sentiment qu'il la porte en son cœur, qu'elle est inscrite dans la paume de sa main, et sur les plis de son front, qu'elle n'est pas le fruit du hasard et encore moins celui du milieu où il vit mais la création spontanée de ses passions, de ses instincts, de son tempérament. Aussi fallait-il donc s'en tenir aux personnages en action et tirer d'eux-mêmes les raisons de leur conduite, de leurs aventures, de leur vie et de leur mort. Dès lors, tout se passait dans la région des âmes où seul peut lire le regard de l'Esprit, et pour rendre le drame visible au spectateur, il devait être nécessaire de l'éclairer à tout moment, à la lumière de faits certains, extraordinaires, évidents. C'était la difficulté. Mais quelle œuvre d'art véritable ne dit la victoire d'un poète sur quelque chose d'inconnu et d'hostile ? Le jour où pour venir à bout de mon travail, je n'aurai qu'à prendre ma plume et à écrire, je sens bien que je m'arrêterai avant de l'avoir achevé.

Si l'on s'en tient à l'apparence des choses, *La Vie d'une Femme* n'est qu'un roman assez copieux où

la gatté n'a guère place, dont les héros sont presque tous du peuple, et que n'éclaire guère, en définitive, que le sourire de Marie. Le spectacle en peut émouvoir ou plaire, car l'intérêt y est des plus soutenus, sans qu'il demande rien à la réflexion, sauf aux moments, d'ailleurs très rares, où quelque personnage épisodique en vient exprimer l'idée directrice. En elle-même, l'histoire en ressemble à beaucoup d'autres où l'on voit également de cruelles castastrophes s'accumuler sur une tête innocente et dans les personnages qui accompagnent Marie, — ou que le hasard lui fait rencontrer et que lui désigne son cœur, — on peut reconnaître infailliblement quelqu'un de ces êtres chargés de sorts, de maléfices, de philtres, de présages tels que le folklore en offre à foison et qui, dans les contes populaires, représentent le génie du mal, et décident de la destinée d'une Cendrillon, d'une Yseult ou de tout autre princesse. *La Vie d'une Femme* est donc une sorte de légende d'où je n'ai pas voulu que le surnaturel, la poésie et le songe soient absents. Les mauvaises fées y sont présentes et le Prince Charmant, de même, y figure. C'est dire à quel fonds des plus anciens âges se rattache, par des liens subtils, et dont auront seuls l'intuition les initiés de notre art, ce drame qui paraît si moderne de langage, si réaliste de décor, et même si actuel d'accent ; je n'ai rien fait qu'y appliquer une méthode qui m'est très chère. Et ce n'est pas la première fois que j'habille des couleurs du temps des per-

sonnages éternels. Mais nulle part, je ne l'avais fait avec tant de suite qu'ici.

J'avais prémédité d'écrire une longue préface car, loin de m'être écarté de mon art, depuis que la guerre a paru en éloigner tant d'esprits, je lui suis vivement attaché et, si possible, encore plus qu'autrefois. Je tiens toujours pour profitable à un pays que l'on y puisse composer de belles choses, et regarde comme important pour son honneur qu'il y vive de grands poètes. Je n'appelle d'ailleurs pas chef-d'œuvre une de ces esquisses rapidement tracées, comme il s'en produit chaque saison sur nos théâtres, mais un travail accompli avec soin, et parfaitement bien pensé et dont toutes les parties témoignent de cette science rare, particulière, raffinée par laquelle seulement se décèlent les maîtres. Ce n'est pas là une chose commune et l'on y devrait veiller. Chaque pays, d'ailleurs, y apporte un goût à lui, qui s'y trahit avec la nature de l'auteur et c'est ce qui donne aux littératures et aux chefs-d'œuvre qu'elles enfantent leur caractère mémorable. Depuis près de mille ans que l'on écrit en France, il s'est produit, même dans les arts, d'assez grandes révolutions mais elles n'ont guère eu d'autre objet chacune que de retrouver de certaines façons de dire, de certains tours, de certaines naïvetés dont nous avons l'apanage. Il y a un ton de chez nous, dont ne saurait guère se passer aucun artiste français et qui nous est propre à tous. Cette décence d'expression que Racine pratique

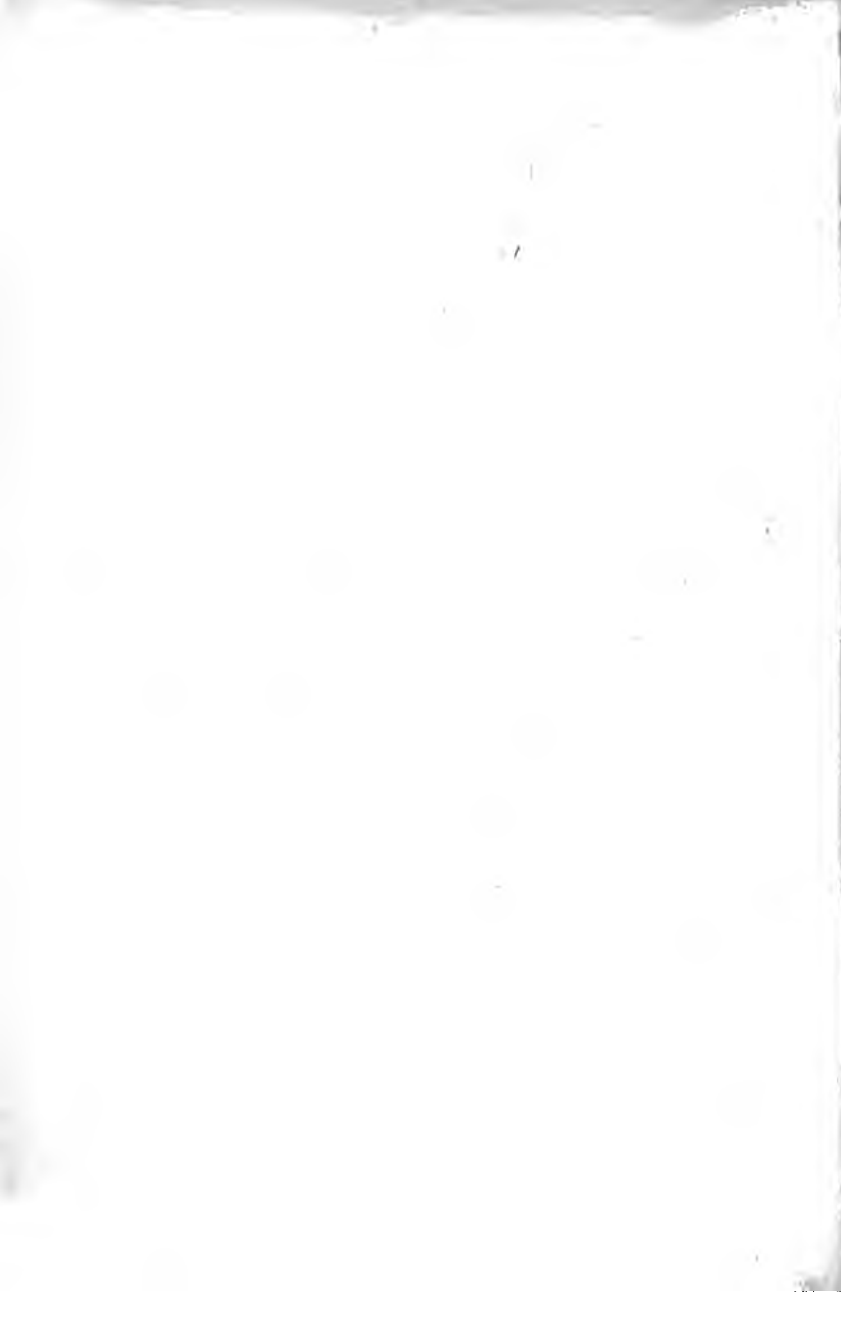
fort, de même de Verlaine ou Becque, déjà aux XIII^e et XIV^e siècles, notre vieil Adam de la Halle et tous les trouvères de l'époque la possédaient. Lisez l'amirable *Chanson du Roi Renaud*, c'est déjà dans toute sa fraîcheur la *manière de dire* d'un Musset, d'un Nerval, d'un Maeterlinck. Le drame se passe dans une pénombre, on y voit rôder des figures discrètes qui ne s'expriment que par des mots diffus, dits à mi-voix, mystérieux ; rien n'est appuyé ; tout est suggéré.

Incomparable leçon d'art, et d'art purement de chez nous ! La France est d'apparence légère ; elle n'aime pas à crier trop haut, ni à faire parade de rien. Volontiers même, dans les plus beaux moments, elle semblerait se rire du sérieux de la vie, de la tragédie de la mort, du sublime de l'inconnu. Mais ce n'est qu'une attitude. Ainsi notre art de France se plaît à évoquer : il se meut dans un monde de transparente rêverie, de lumière diaprée, argentée, limpide ; il n'est pas dans son goût de faire du tintamarre, ni d'armer les passions de torches et d'épées ; ni d'ébranler les cieux, ni de les déchirer pour faire apparaître à nos yeux des divinités terribles. Ce qu'il peint le plus volontiers, ce sont les drames de l'amour ; ce qu'il conte le mieux, ce sont ses pudeurs, ses chevaleries, ses vertus héroïques.

Plus je vais, plus je prends l'emphase, la rhétorique en dégoût. Les mots courants suffisent : dans la bouche de César ils ont de la grandeur, dans celle de Tristan de la suavité, sur les lèvres de Perdican ils ont la

divine mélodie de la passion éternelle. En art, tout est affaire de tact, de proportion, de convenance.

Je m'étais donc promis d'écrire une belle préface, traitant de toutes ces hautes questions que je ne fais qu'effleurer, mais à peine l'avais-je commencée que le découragement m'a pris et j'ai tout laissé en plan. A quoi bon parler des problèmes de l'art ? Qui s'y intéresse ? Et qui les comprend ? En ouvrant devant le public des discussions de ce genre, à quoi donc, en réalité, veut-on en venir ? Si je dis que c'est dans Perrault, dans les recueils de chansons populaires, que je me suis le mieux instruit, qui me suivra ? En fait, l'art ne peut guère s'apprendre et encore moins s'expliquer et tout poète digne de ce nom emporte avec lui au tombeau les secrets de son travail. Intransmissible par nature, ce qui fait la musique d'un vers ou le pathétique personnel, particulier, d'un ouvrage, le point par lequel il demeure unique, extraordinaire, sans pareil, sans égal, c'est là quelque chose de propre au poète et dont nul ne peut le déposséder. Il n'y a rien là qui se puisse ni définir, ni communiquer à autrui, ni même saisir. Laissons donc de telles questions.



LA VIE D'UNE FEMME

PERSONNAGES DE LA PIÈCE

MM.

LE GRAND-PÈRE	DESJARDINS.
GILBERT.....	DEBUCOURT.
VICTOR.....	GRÉTILLAT.
FERNANDEZ.....	YONNEL.
LE VIEUX JUDE.....	DUARD.
LE CAPITAINE.....	DRAIN.
TITUS, nègre.....	PIZANI.
UN BANQUIER.....	DARRAS.
LE QUARTIER-MAÎTRE.....	PAUPÉLIX.
LE TIMONIER.....	BLANCARD.
UN MATELOT.....	VOLLE.
1 ^{er} PASSAGER.....	MONLAC.
2 ^e PASSAGER.....	JOURDIN.
DES ÉMIGRANTS.	

Mmes

MARIE.....	FALCONETTI.
GERTRUDE, la mère.....	GRUMBACH.
MADAME VICTOR.....	KERWICH.
CORNÉLIA.....	GUÉREAU.
FRÉDÉRIQUE.....	Denise HÉBERT.
ZULMA.....	CORCIADE.
LA PETITE.....	LA PETITE SIMONOT.
DES FEMMES.	
DES ANGES, personnages muets.	

De nos jours, en des pays divers.

Univ. of
California

PREMIER ACTE

TO THE
ASSOCIATION

PERSONNAGES

LE GRAND-PÈRE.

GILBERT.

MARIE.

GERTRUDE, la mère.

FRÉDÉRIQUE.

Dans un village de France, de nos jours.

PREMIER TABLEAU

Une chambre dans une pauvre chaumière. A droite, une porte ouvrant sur une pièce dont on n'aperçoit rien. Plus loin, un grand lit de bois peint en noir, recouvert d'une étoffe. Près de la tête du lit, une petite table où brille une bougie dont la flamme jaune faiblement vacille. Au fond, et à gauche, il y a une fenêtre vitrée, basse et large, qui donne sur un jardin plein d'ombre.

Au moment où se lève le rideau, on distingue, adossé à la fenêtre alors grande ouverte, un très vieil homme à barbe blanche, le Grand-Père. Le Grand-Père, qui a l'aspect classique de tous les grands-pères des contes, est en train de causer avec une très jeune fille, Frédérique, assise sur le rebord du lit. Comme elle regarde du côté du jardin, on ne la voit d'abord que de dos. Quand elle se retournera on découvrira son visage qui a l'air mielleux et dissimulé.

Dehors c'est la nuit : ténèbres profondes. Au loin, bruit de cloches. Bientôt on entendra le tonnerre qui, peu à peu, se rapprochera, jusqu'à devenir formidable.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GRAND-PÈRE, FRÉDÉRIQUE

LE GRAND-PÈRE

Elle n'est pas heureuse, tu comprends... Ce que je tedis là, tu le sais, Frédérique! Si on t'avait jamais traitée aussi mal qu'elle, tu nous aurais déjà tiré ta révérence, c'est certain... Avec ça que tu es une fille à supporter qu'on te tourmente!...

Aïe, Marie, elle a encore bien de la patience!... Tu dis qu'elle traîne quand on l'envoie en course et tu trouves ça extraordinaire, ma fille? Allons, donc, tu ne peux pas réellement penser ça?... Je te parle ainsi parce que tu aimes ta sœur... Au lieu de monter ta maman, mon enfant, tu devrais plutôt tâcher de la calmer... D'abord, je ne crois pas aux choses qu'on raconte... C'est si vite fait de vous salir, si facile!... Comment crois-tu des choses qui ne peuvent pas être?...

FRÉDÉRIQUE

Mais je ne t'ai pas dit que j'y crois, moi, grand-père!

LE GRAND-PÈRE, subitement inquiet.

Ta mère, tu ne l'as pas mise au courant de ces ragots?

FRÉDÉRIQUE

Pour qu'elle attrape encore Marie! Ça, non, grand-père, je n'en ai parlé qu'à toi.,.

LE GRAND-PÈRE, bougonnant.

Et c'est au hameau que ces sottises circulent?

FRÉDÉRIQUE, vite.

Les gens ne se gênent pas, ça, faut le dire, grand-père...

LE GRAND-PÈRE, comme à lui-même.

Dans la forêt! Des rendez-vous dans la forêt : avec un jeune homme qu'on ne connaît d'Ève ni d'Adam! qui a une auto! En voilà des inventions!... Faut-il que le monde soit méchant! (à Frédéric) D'abord, toi, si tu te fais l'écho de ce qu'on colporte!...

FRÉDÉRIQUE

Je ne m'en fais pas l'écho! Je t'avertis, tu comprends... Je n'aurais pas voulu que ce soient d'autres qui viennent t'apprendre...

[LE GRAND-PÈRE, furieux.

Ceux qui oseraient jamais m'insinuer quoique ce soit, eh bien, tu sais, je les recevrais joliment! (Lui coupant la parole.) Va, laissons ça! (Il a l'air triste, fait un geste découragé, enfin il va à la fenêtre pour regarder un peu dehors.) Quel sale temps il va faire!...

FRÉDÉRIQUE, regardant dehors.

Heureusement que Marie ne peut plus guère tarder! Elle arrivera sûrement avant que ça ne crève.

LE GRAND-PÈRE, se retournant.

Ta mère, non, vraiment, pour Marie elle n'est pas bonne!...

FRÉDÉRIQUE, se rebiffant.

Tout de même, il faut bien qu'on aille puiser de l'eau ! Il faut bien que quelqu'un aille à la fontaine...

LE GRAND-PÈRE

Mais pourquoi est-ce toujours la petite qu'on y envoie ?

FRÉDÉRIQUE, soudain vindicative.

On ne me le demande pas, autrement j'irais ! Et on ne pleurerait pas sur mon compte !

LE GRAND-PÈRE

Toi, tu es forte !

FRÉDÉRIQUE

Il n'y a que Marie que tu soutiens comme ça !...

LE GRAND-PÈRE

C'est qu'elle est à plaindre, vois-tu, mon enfant...

FRÉDÉRIQUE, insidieusement.

Oh ! elle ne le sera pas toute la vie, grand-père !

LE GRAND-PÈRE, étonné.

Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

FRÉDÉRIQUE, changeant de ton, subitement gentille.

Mais, grand-père, la prédiction !...

LE GRAND-PÈRE

La prédiction ?

FRÉDÉRIQUE, gaiement.

Oui, tu ne te souviens pas ?

LE GRAND-PÈRE

Mais quelle prédiction ?

FRÉDÉRIQUE s'assoit près de son grand-père.

La vieille bohémienne...

LE GRAND-PÈRE

Ah ! oui, celle qui est venue une fois...

FRÉDÉRIQUE

Il y a sept ans.

LE GRAND-PÈRE

Oui, celle qui a lu dans la main de Marie !

FRÉDÉRIQUE, comme on fait un conte.

Tu ne te rappelles pas ce qu'elle lui a prédit ?
Tu ne te rappelles pas ce qu'elle a raconté ? Que
Marie n'aurait pas une vie comme tout le monde...

LE GRAND-PÈRE, amèrement.

Que Marie n'aurait pas une vie comme tout le
monde ?

FRÉDÉRIQUE

Qu'il lui arriverait des histoires, des tas d'histoires ! ..

LE GRAND-PÈRE, il rit tristement.

Ça ne fait pas le bonheur, ça, ma fille, des tas d'histoires !

FRÉDÉRIQUE

Oui, mais la fin, tu oublies donc la fin ?

LE GRAND-PÈRE

Qu'est-ce qu'elle a prédit pour la fin, la bohémienne ?

FRÉDÉRIQUE

Qu'elle sera très heureuse...

LE GRAND-PÈRE, incrédule.

Et en attendant !... (Il se rapproche et lui prend la main.)
 Ah ! Frédérique, songes-y un peu, il ne s'agit pas toujours de rêver à l'avenir, on devrait tâcher d'améliorer le présent... Toi, mon enfant, tu ne te rends peut-être pas compte ! Et c'est naturel, on est jeune, on ne pense qu'à soi !... Mais, je t'assure, Frédérique, il y a des choses choquantes... Comment tolères-tu que tout ce qu'il y a de pénible, ce soit toujours pour Marie ?... Tandis que toi, tu te contentes de nous faire des broderies, il lui faut trimer comme une mercenaire ! Mais après tout, voyons, Frédérique, c'est ta sœur.

Et tu supportes qu'elle nous nettoie le plancher toute seule ? et qu'elle passe des journées toute seule à nous ramasser du bois mort dans la forêt ? Et qu'elle nous porte l'eau, la malheureuse fille ?... (il regarde Frédérique d'un air doux et presque suppliant.)
Je t'assure, ma chérie, je ne te comprends pas. Au fond, tu l'aimes, ta petite sœur, je le pense bien, mais tu ne fais rien pour elle auprès de votre mère... Et si tu le voulais, tu pourrais beaucoup... Toi, ta mère t'écoute, tu n'aurais qu'à lui parler ! Ce n'est pas comme moi, qui ne suis rien pour elle, rien qu'un pauvre bonhomme de grand-père insupportable...

(Ici, à la porte, paraît une grande femme décharnée, tout en os, et dont la figure respire la fausseté et la violence mêlées : c'est Gertrude, la mère. Elle surgit là sans qu'on l'ait entendu venir.)

SCÈNE II

LE GRAND-PÈRE, FRÉDÉRIQUE, LA MÈRE

LA MÈRE, insidieuse, résignée.

Ah ! on vous y prend encore, vous, grand-père ! Voilà comment vous agissez dès que vous êtes seuls...

LE GRAND-PÈRE, vaguement effrayé.

Gertrude !...

LA MÈRE, qui s'excite peu à peu.

J'étais là-haut; votre voix perçait le plafond...
Quand vous parlez de moi, la haine vous échauffe...

LE GRAND-PÈRE, suppliant.

Voyons, Gertrude?...

LA MÈRE, énonçant des vérités.

Vous voudriez me faire détester! Ça vous irait que ma fille soit pour moi comme sa sœur. Ça ne vous suffit pas de m'en avoir pris une! Et avec ça que vous ne l'avez pas tournée exprès contre moi! Quand on vous montre les gens sous un mauvais côté, alors, forcément, dites, qu'est-ce qui arrive? Vous trouvez que ça n'est pas assez d'avoir fait ça, que Marie ne soit plus maintenant qu'une mauvaise fille pour moi! Qu'elle ne ne soit plus pour moi...

LE GRAND-PÈRE, commençant à s'impatienter.

Oh! Gertrude! Gertrude!

LA MÈRE, cinglante, vindicative.

Vous n'allez pas me dire que Marie est bien pour moi? Et qu'elle ne m'en cause pas tout le chagrin qu'elle peut? (Arrêtant un geste du grand-père). Oui, ah! je connais vos sentiments, grand-père: Marie est une martyre ici et moi je ne suis qu'une mère dé-

naturée... Voilà votre justice avec moi, grand-père ! Parce que je corrige ma fille quand elle se conduit mal vous trouvez que je suis une très méchante femme ! Mais si je lui laissais tous ses vices, qu'est-ce qu'on dirait ? Avec ça qu'on ne jase pas assez à propos d'elle ? Vous ne le savez pas ? Non, vous ne savez rien ?... Tenez, rien que ce fait, en ce moment, grand-père : est-ce qu'elle ne devrait pas déjà être rentrée ? Depuis quand faut-il un quart d'heure pour aller au bout du sentier et puis revenir ? Et pendant ce temps-là, nous sommes là qui l'attendons. Et vous-même d'ailleurs, est-ce qu'elle pense à vous ! Elle sait bien que vous avez besoin de vous mettre au lit... (Elle se radoucit subitement.) Voyons, grand-père, vous êtes pour qu'on travaille ? Est-ce que vous n'avez jamais travaillé ! Mais tout vieux que vous voilà maintenant, vous vous rendez encore utile, n'est-ce pas, grand-père, c'est connu ? Et alors, Marie, pourquoi ça qu'elle ne ficherait rien ?...

LE GRAND-PÈRE

J'aime pas qu'on lui donne tout ce qu'il y a de pénible...

LA MÈRE, avec l'accent le plus mielleux et le plus décisif.

Mais c'est pour sa santé, à cette petite...

LE GRAND-PÈRE

Elle tient de son père, Gertrude, vous le savez bien ! Il ne lui faut rien de dur !

LA MÈRE

L'exercice, ça fortifie !

LE GRAND-PÈRE, qui n'insiste pas.

Pourquoi l'envoyez-vous toute seule dans la forêt ?

LA MÈRE

Je n'ai pas trop de Frédérique chez nous. Et puis où voyez-vous que Marie se plaigne de ça ! Demandez à sa sœur si elle n'aime pas sortir...

LE GRAND-PÈRE

Une enfant de son âge, seule dans la forêt ! Et si elle faisait des rencontres de mauvaises gens !... Heureusement qu'on n'est pas à l'époque des bûcherons !... (Ici Frédérique, sournoisement, se met à rire.) Pourquoi ris-tu ?

FRÉDÉRIQUE, riant encore.

Mais je ne ris pas...

LE GRAND-PÈRE

Tu te moques de moi ?

FRÉDÉRIQUE, vaguement insolente.

Mais je ne me moque pas...

LE GRAND-PÈRE, de plus en plus autoritaire.

A quoi pensais-tu ?

FRÉDÉRIQUE

Mais à rien.

LE GRAND-PÈRE

A rien ?

LA MÈRE, conciliante, au grand-père.

Mais bien sûr, grand-père, qu'elle ne pensait à rien ! Cette pauvre enfant, laissez-la donc un peu. Vous devenez injuste avec elle, grand-père. Et puis, maintenant, tout vous met en colère ! Vous ne voyez partout que des mauvaises pensées...

FRÉDÉRIQUE, avec une sorte de bouderie.

On ne peut même plus rire, même plus rire avec grand-père !

LE GRAND-PÈRE, à Gertrude.

Qu'on me crache dessus, voilà ce qui vous plairait ! Alors vous seriez satisfaite, Gertrude ! Mais ça arrivera, oui, soyez tranquille... Et tout ça parce que je ne suis plus qu'un vieux bonhomme, parce que je n'ai plus de fils pour faire qu'on me respecte !... (Il avait depuis longtemps déposé son fagot, il le reprend et se redresse pour sortir.) Ah ! tout de même, tout de même, qu'une enfant vous parle comme ça !... (en s'en allant). Et quant à Marie, vous savez, Gertrude, si on continue de me la tourmenter...

LA MÈRE, bonasse.

Bien ! c'est bon, c'est bon !

LE GRAND-PÈRE

On aura à faire à moi...

(Il sort. Les derniers mots sont prononcés d'une voix presque indistincte, la porte franchie. Gertrude et sa fille font seulement un geste évasif comme si toute cette colère les laissait indifférentes. Maintenant Gertrude se rapproche de Frédérique, elle l'attire vers le devant de la scène.)

SCÈNE III

LA MÈRE, FRÉDÉRIQUE

LA MÈRE, bas, gentiment.

Tu as eu tort de te moquer du grand-père. Ça fait qu'ensuite il peut brailler dans tout le pays...

FRÉDÉRIQUE, têtue, vindicative.

Oh! j'aurais de quoi lui répondre, s'il va se plaindre!...

LA MÈRE, sans s'arrêter à cette réflexion.

Mais n'empêche que c'est toujours toi qu'on jugera mal... Tu ne veux pas comprendre qu'il est vieux...

FRÉDÉRIQUE, avec volubilité et rancune.

Devine ce qu'il a fait!

LA MÈRE, avidement.

Pour Marie, encore?

FRÉDÉRIQUE, bas et vite.

Le dé en or, tu sais...

LA MÈRE, les yeux allumés.

Qui vient de ta grand'mère?...

FRÉDÉRIQUE

C'est Marie qui l'a!

LA MÈRE, s'exaspérant.

Oh! la rusée! Elle s'est encore fait donner ça?

FRÉDÉRIQUE

Elle n'a pas eu peur tout à l'heure de me le faire voir...

LA MÈRE

Et comment qu'elle s'y prend pour tout lui soutirer! Un ladre qui jamais ne m'aura fait un seul cadeau! Même que ton papa, autrefois, il en était révolté, révolté! Un grigou qu'on a vu à notre noce, les mains vides, sans même un bouquet pour moi! Et puis maintenant il faut que tout aille à cette petite...

FRÉDÉRIQUE, appelant sa mère à la fenêtre.

Aussi, maman, regarde-moi les airs qu'elle prend! Grand-père, quand il la voit se traîner comme

à présent, tu penses, s'il est pris de pitié ! Dans ces moments-là, il se dépouillerait de tout... Ah ! elle s'y connaît, va, maman ! Ce n'est pas comme moi... Moi je trouve ça dégoûtant de faire des singeries comme ça...

LA MÈRE, allant voir aussi.

Franchement, on dirait qu'on la tuc de travail !

FRÉDÉRIQUE, ironique,

Pour deux seaux qu'elle a à porter !

LA MÈRE, se ruant à la fenêtre.

Je vais te l'arranger !

FRÉDÉRIQUE, bas.

Fais attention, maman... Si grand-père rentre...

(Elles sont toutes les deux à la fenêtre, la mère aura pris la bougie, elle la tend dehors pour mieux voir. D'abord Marie était trop loin. Maintenant on l'aperçoit, silhouette menue d'enfant qui se courbe un peu entre deux seaux très obèses. Elle va passer devant la fenêtre d'où sa mère l'interpelle avec des gestes de colère.)

LA MÈRE, criant dehors.

Vas-tu avancer, dis, petite mauvaise tête !

VOIX DE MARIE

C'est lourd...

LA MÈRE, la contrefaisant comiquement.

C'est lourd ? la petite rosse !...

VOIX DE MARIE

Oui, c'est lourd...

LA MÈRE, d'une voix sifflante.

Tu seras au pain sec et à l'eau pour répondre des insolences... (Marie s'en va.) Quelle tête elle m'a fait. (Ici le grand-père entre.) As-tu vu, dis, Frédérique!...

SCÈNE IV

LE GRAND-PÈRE, LA MÈRE, FRÉDÉRIQUE

LE GRAND-PÈRE

Qu'est-ce qui arrive ?...

LA MÈRE, tranquille.

La petite...

LE GRAND-PÈRE, regardant par la fenêtre.

Elle n'en peut plus, parbleu!

FRÉDÉRIQUE, sortant.

Je vais aller l'aider...

LE GRAND-PÈRE

Il est temps, quand tout est fait!...

(Frédérique sort.)

SCÈNE V

LE GRAND-PÈRE, LA MÈRE

LA MÈRE

Aussi, je ne lui avais pas dit de prendre les deux seaux!...

LE GRAND-PÈRE, haussant les épaules.

C'est pour son plaisir qu'elle s'en est chargé?

LA MÈRE

Pour m'embêter...

LE GRAND-PÈRE

Bien sûr!

LA MÈRE

Pour qu'on se dispute encore...

LE GRAND-PÈRE, la regardant en face.

- Vous ne pensez pas ce que vous dites là, Gertrude!...

LA MÈRE

D'abord pourquoi qu'elle nous a fait attendre? Pardessus le marché, elle inquiète tout le monde...

C'est vrai, à la fin, quand on songe que la nuit vient... Mais celle-là, qu'on s'inquiète, elle s'en moque joliment...

LE GRAND-PÈRE

On s'inquiète tant que ça ?

LA MÈRE, froide et péremptoire.

Beaucoup plus que vous ne le pensez...

(Ici entrent Marie et Frédérique. Marie a l'air triste et inquiet, Frédérique reste sur le seuil.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE, FRÉDÉRIQUE

LA MÈRE, se ruant vers Marie.

Approche un peu et parle à ton grand-père ;
Ces seaux, ces deux seaux...

MARIE, sans comprendre.

Ces deux seaux, maman?...

LA MÈRE, menaçante.

Tu vas dire si vraiment je t'avais enjoint de
les prendre?...

MARIE, résignée, qui comprend.

Vous ne m'aviez pas dit de les prendre, non, maman...

LA MÈRE, elle rit triomphalement.

Vous voyez bien ! (elle secoue Marie.) Pourquoi me fais-tu cette figure-là, à présent ? On ne te crie pourtant pas après, on en aurait le droit, mais on ne te dit rien... Tu as toujours des airs de victime, c'est grotesque... (Elle prend la bougie et se tourne vers Frédérique.) Viens, Frédérique, allons faire l'inspection... On va fermer et puis, après, tout le monde pourra se mettre au lit...

(Elles sortent, laissant Marie et le grand-père dans l'ombre que verdissent, çà et là, des éclairs de plus en plus proches.)

SCÈNE VII

LE GRAND-PÈRE, MARIE

MARIE, se serrant dans les bras du vieux.

Grand-père !

LE GRAND-PÈRE, la cajole.

Mon pauvre chéri ! mon pauvre petit chéri !

MARIE, décidée.

Si je reste ici, je crois que je me noierai, grand-père.

LE GRAND-PÈRE

Eh bien ! en voilà une petite vilaine ! C'est gentil d'avoir de pareilles idées ! C'est d'un bon petit cœur...

MARIE, désespérée.

On me fait trop souffrir !

LE GRAND-PÈRE

Et moi ! ma chérie, tu ne sais pas que je t'aime ? Faut penser à moi, et aussi à Frédérique !... !

MARIE

Mais, maman, grand-père !...

LE GRAND-PÈRE

Il faut lui tenir tête...

MARIE

Mais c'est qu'elle peut me battre... Et me faire bien du mal... Et puis me fourrer sous clef dans une cave noire, grand-père ! Elle peut me laisser huit jours sans me donner même du pain ! Elle peut tout sur moi !...

LE GRAND-PÈRE, pensif et ironique.

Oui, elle est ta mère...

MARIE, vivement.

Les deux seaux d'eau, tout à l'heure, dis, grand-père...

LE GRAND-PÈRE, qui a deviné.

Elle t'en avait chargé, n'est-ce pas, naturellement?... Mais il fallait le dire, voyons, mon enfant...

MARIE

J'ai pas osé.

LE GRAND-PÈRE s'assoit.

Tu n'oses jamais, Marie. Ensuite, c'est moi qui ai l'air d'être injuste... Mais donne-moi une seule fois l'occasion de lui prouver...

MARIE, presque révoltée.

Comment veux-tu aussi que j'accuse ma mère ?

LE GRAND-PÈRE, décidé à tout subitement.

Mais tout vaudrait mieux que si tu devais m'abandonner...

MARIE, inquiète.

Mais je n'ai pas l'idée de vous laisser, grand-père...

LE GRAND-PÈRE

C'est vrai, ça? bien vrai!

MARIE

Il faudrait que je sois bien mauvaise pour m'en aller...

LE GRAND-PÈRE

Tu as si peu de bonheur ici, ma pauvre enfant!

MARIE lui saute sur les genoux.

Près de toi, grand-père, je ne me sens pas à plaindre...

LE GRAND-PÈRE, souriant, bas.

Alors, veux-tu qu'on se défende tous les deux?

MARIE, terrifiée.

Contre elle?

LE GRAND-PÈRE, rit.

Mais oui, va, elle ne te tuera pas!

MARIE

Maman dit que si jamais je lui faisais une avan-
nie... Eh bien, tu ne sais pas, c'est à toi qu'elle
s'en prendrait...

LE GRAND-PÈRE

Qui est-ce qui t'a rapporté ça?

MARIE

C'est Frédérique!

LE GRAND-PÈRE, soupçonneux.

Frédérique, elle arrive toujours à tout savoir...

MARIE

C'est pour me prévenir qu'elle se fait tout dire...

LE GRAND-PÈRE, il rit.

Ah oui! ça, c'est même très malin...

MARIE, sur un bruit.

Maman qui rentre!...

(Entrent Gertrude et Frédérique.)

LE GRAND-PÈRE, à Frédérique.

L'inspection, c'est fini?

FRÉDÉRIQUE

Nous avons fait le tour de la maison...

(Le seuil s'est éclairé de la lanterne que porte Gertrude. On voit Marie sur les genoux du vieux.)

SCÈNE VIII
LE GRAND-PÈRE, LA MÈRE, MARIE,
FRÉDÉRIQUE

LA MÈRE, subitement à Marie.

Tu ne dis pas bonsoir ?

MARIE, allant embrasser sa mère.

Mais si, mère... Bonsoir...

LA MÈRE, après s'être laissée embrasser.

Que je vous retrouve toutes deux couchées
quand je vais revenir...

(Elle va pour sortir, mais Marie aura un peu de peine à détacher ses bras du cou de son grand-père qu'elle aura de nouveau été embrasser et Gertrude attend sur le seuil de la porte. Tout de même, il la suit et ils disparaissent. Cependant la bougie a été emportée, l'ombre se fait dans la chambre que seul éclaire le filet de lumière qui vient par l'entrebaillement de la porte. On entend une voix qui chuchote, c'est celle de Frédérique.)

SCÈNE IX

MARIE, FRÉDÉRIQUE
et de temps en temps LA MÈRE

FRÉDÉRIQUE, très bas, avec intention.

Tu te déshabilles ?

MARIE, de même.

J'ôtes mes bas, Frédérique...

FRÉDÉRIQUE

Dis donc, et Gilbert ?...

MARIE, très effrayée.

Mais tais-toi, mais tais-toi donc !...

FRÉDÉRIQUE, insouciant.

Oh ! elle n'écoute pas !

MARIE

C'est pour mieux entendre, tu le sais bien,
qu'elle n'écoute pas.

FRÉDÉRIQUE, résignée.

Tant qu'on n'a pas la porte fermée, on ne peut rien se dire, ça c'est vrai...

LA MÈRE, menaçante, passant la tête.

On se couche ?

FRÉDÉRIQUE

Oui, mère.

LA MÈRE

Et Marie ?

MARIE, tremblante.

J'ôte mes bas...

(La mère rentre dans sa chambre.)

FRÉDÉRIQUE, se rapprochant de Marie.

Moi, un peu plus, je disais tout au grand-père...

MARIE

C'est ça qu'il a eu l'air de craindre que je n'aie l'idée de vous quitter !

FRÉDÉRIQUE

Mais, bien sûr, tu m'avais demandé de le préparer... Je lui ai parlé de ce qu'on racontait au hameau (elle rit). Il s'est indigné, tu te serais amusée.

MARIE

Ne ris donc pas si fort, voyons, Frédérique !
pour que maman vienne te demander pourquoi tu
ris...

FRÉDÉRIQUE

On n'a pas besoin de dire la vérité...

MARIE

Moi, ça me gêne toujours quand il faut men-
tir...

FRÉDÉRIQUE, gentiment.

Toi, tu es bête...

MARIE, avec admiration.

Tu es drôle, Frédérique.

FRÉDÉRIQUE, changeant de ton, moqueuse.

Alors, Gilbert, il n'était pas à la fontaine ?

MARIE, indignée de l'idée de Frédérique.

Il n'était pas à la fontaine, Gilbert !

FRÉDÉRIQUE

Bien entendu, puisque tu es revenue chez
nous...

MARIE, avec une fierté naïve.

Il avait son auto, je n'avais qu'à monter dedans, mais moi je n'ai pas voulu, j'ai pensé à vous autres...

FRÉDÉRIQUE

Pour ce que maman est gentille avec toi!

MARIE

Mais toi, Frédérique...

FRÉDÉRIQUE

Moi, j'aimerais que tu sois heureuse! moi je ne suis pas une égoïste qui ne pense qu'à moi...

MARIE

Et grand père!...

FRÉDÉRIQUE

Oh! Il prendrait ça beaucoup mieux que tu ne t'imagines!... Tu crois qu'il périrait de chagrin de ne plus t'avoir auprès de lui? Mais les vieux, ma fille, ils ne sont pas comme nous... Ils en ont tant vu et tant vu, rien ne leur fait plus, tu comprends!... Et puis, tu sais, Marie, en somme, toi, disparue...

MARIE

Il aurait la vie plus facile avec maman?

FRÉDÉRIQUE

Dame, c'est surtout à cause de toi qu'elle le tracasse, toi, tu ne penses pas à ça ! Tu ne vois jamais que tes affaires, toi, Marie !...

MARIE

Gilbert aussi, il m'a dit ce que tu me dis... Il m'a déclaré que je n'aimais personne...

FRÉDÉRIQUE

En voilà un qui est bon avec toi !... Ce que tu le fais marcher, ce garçon-là ! tu as de la veine, toi, Marie... Un jeune homme qui pourrait si bien en chercher d'autres, quand on songe seulement à ce qu'il est, vis-à-vis de toi, qu'il a un château, une auto, tout ce qui s'ensuit... Et qu'il te coure après depuis des semaines comme ça... Et qu'il serait pour toi tout ce que tu voudrais... Et toi, combien de fois que tu lui jures que tu veux bien t'en aller... Et puis, à la dernière minute, tu recules toujours... Mais moi, rien que de me dire qu'il est si riche ! si riche !...

MARIE

Il n'était pas content que je le laisse en plan !...

FRÉDÉRIQUE

Et tu dis que tu l'aimes ! Et tu oses raconter ça !...

MARIE

Autrement, est-ce que je ferais ce que je fais
d'aller tout le temps où il veut !

(Ici, voix de la mère venant de la chambre.)

VOIX DE LA MÈRE

Où en est-on ?

FRÉDÉRIQUE

On se dépêche, va, maman...

VOIX DE LA MÈRE

Et qui est-ce qui jacasse comme ça sans s'ar-
rêter ?

FRÉDÉRIQUE

Personne, maman !

LA MÈRE, se montrant à la porte.

Mais, moi, je te dis qu'on parle...

FRÉDÉRIQUE

Comme tous les soirs...

LA MÈRE, s'adoucissant devant Frédérique.

Je ne dis pas que ce soit toi...

(Elle se retire, tandis que se sera allumée au carreau l'étoile bizarre d'un
petit feu rose.)

MARIE, très émue.

Tu n'a pas vu ?

FRÉDÉRIQUE

Au carreau, un petit feu...

MARIE

Oui, oui, c'est Gilbert... C'est Gilbert, qui est dehors, il m'avait prévenue qu'il viendrait jusque chez nous... C'est son cigare qui fait ça sur la vitre... Ah ! Frédérique, si maman l'avait vu, si elle rentrait...

FRÉDÉRIQUE

C'est stupide ! c'est stupide !

MARIE

Et par un temps pareil, dis, Frédérique?... Et moi qui lui avais tellement bien défendu...

FRÉDÉRIQUE

Il faut qu'il t'aime joliment, tu peux le dire...

MARIE, confondue d'admiration.

Jamais je n'aurais cru qu'il aurait osé faire ça...

FRÉDÉRIQUE, en allant au carreau.

Il faut tout de même trouver le moyen de le faire partir de la fenêtre...

(Elle frappe légèrement, le petit feu du cigare s'en va, mais au même moment, entre la mère portant la bougie.)

LA MÈRE

On a tapé ?

MARIE, tremblante.

Non, mère...

LA MÈRE

Je ne suis pas sourde...

FRÉDÉRIQUE

C'est peut-être la chauve-souris qui s'est cognée...

LA MÈRE, comme rassurée.

Bon ! je vais fermer ! (Elle embrasse Frédérique et donne son front à baiser à Marie, puis se retire). Maintenant tâchez de dormir...

FRÉDÉRIQUE

Avec le tonnerre qui éclate tout le temps!...

LA MÈRE, sortant.

Votre grand-papa, ça ne l'empêche pas de ronfler!...

(La porte à présent est fermée. Ténèbres dans la chambre. Ça et là, des éclairs illuminent les formes blanches des jeunes filles dans le lit.)

SCÈNE X

MARIE, FRÉDÉRIQUE, GILBERT, *dehors*.

FRÉDÉRIQUE, avec satisfaction.

Ouf ! On respire !

MARIE

J'ai eu joliment peur !

FRÉDÉRIQUE

Oh ! il doit être, loin, tu sais, ton Gilbert ! Tu ne penses pas, ma petite, qu'il reste là se faire tremper. C'est ta faute aussi, tu ne bouges seulement pas, est-ce que tu as la prétention qu'il passe la nuit sous ta fenêtre ?

MARIE, confuse.

Tu me trouves méchante avec lui, Frédérique ?

FRÉDÉRIQUE

Il est adorable avec toi, il ne se lasse pas...

MARIE

Moi, c'est son argent, son château, ça me fait trembler... J'aimerais beaucoup mieux qu'il soit

pauvre, alors on serait si bien ensemble, ce serait si simple!...

FRÉDÉRIQUE, montrant une ombre à la fenêtre sous les éclairs.

Il est là, regarde!

MARIE, sautant du lit.

A la fenêtre, dans le jardin!

FRÉDÉRIQUE, qui a tout de suite ouvert la fenêtre.

Mais qu'est-ce que vous faites là? En voilà un toupet!

GILBERT suppliant, près d'enjamber.

Vous qui êtes si bonne, Frédérique, aidez-moi donc...

(Gilbert enjambe la fenêtre et entre. C'est un jeune homme à l'allure très simple, mais mystérieusement aristocratique.)

Frédérique va faire le guet à la porte de sa mère.)

SCÈNE XI

MARIE, FRÉDÉRIQUE, GILBERT

MARIE, éperdue.

Vous me perdez, Gilbert! Vous êtes fou, Gilbert?

GILBERT, il la sert contre lui.

Il faut que tu me dises... Ecoute-moi, écoute-moi. Qu'est-ce qui s'est passé dans ta tête ? Nous devons partir...

MARIE

Oh ! je vous en prie, Gilbert, sortez d'ici !... Mais vous allez me perdre ! Oui, vous allez me perdre ! Si on vous trouvait, on me mettrait je ne sais pas où, pour ma vie...

GILBERT

Je te délivrerais... Tu penses bien que je t'emporterais...

MARIE

Oh ! voyons, c'est mal, vous me tenez, je ne peux rien dire... Et Frédérique ?...

GILBERT

Elle fait le guet, Frédérique...

MARIE

Allez-vous-en !

GILBERT, il s'assoit.

Si tu me suis ! Sinon je reste !

MARIE

Ma mère va entrer... Elle va nous surprendre...

FRÉDÉRIQUE, sans quitter la porte.

J'entends qu'elle dort...

GILBERT

Elle dort?...

FRÉDÉRIQUE, très bas.

Très tranquillement...

MARIE, qui se rassure un peu.

Ah ! Gilbert, tout de même, comme c'est imprudent ! Tout à l'heure on voyait votre cigare au carreau... On dirait que vous ne cherchez qu'à nous faire découvrir... Mais, j'y ai encore bien songé, allez, Gilbert ! jamais je ne laisserai mon grand-père !

GILBERT, boudeur.

Oui, tu ne m'aimes pas !

MARIE, avec élan.

Pouvez-vous dire une chose pareille !

FRÉDÉRIQUE, sans quitter la porte.

C'est bien de ta faute...

GILBERT

Mais puisque je t'offre...

MARIE

Mais je ne peux pas me sauver comme ça ! d'abord on me rattraperait. Allez ! ça ne serait pas long ! Avec ma mère qui est terrible, vous verriez ça... Ma mère, on dirait qu'elle sait tout ce qui se passe. On n'a seulement pas fait un pas qu'elle a deviné où vous allez, moi, je vous assure... Frédérique peut vous le dire... Mais, dis-le, Frédérique, dis-le-lui à Gilbert, il finirait par croire que je ne tiens pas à lui... N'est-ce pas que je ne lui mens pas...

FRÉDÉRIQUE

Mais non, tu ne lui mens pas ! Mais tu te fais des idées ridicules, voilà tout.

GILBERT

Tu entends, tu entends ! Frédérique sait mieux que toi...

FRÉDÉRIQUE

Moi, je serai là pour t'aider ! Tu as confiance en moi...

MARIE

Oh ! ça oui !...

FRÉDÉRIQUE, en allant vers eux.

Eh bien, j'égarerai maman... Je lui dirai, par exemple, que tu es au hameau, quand tu serais du côté de la forêt ou autre part...

MARIE

Oui...

FRÉDÉRIQUE, à Gilbert.

Ça me fait de la peine, vous savez, de la voir...
Elle est si malheureuse ici...

GILBERT

Ecoute, Marie...

MARIE, effrayée.

Ah ! ne quitte pas la porte, Frédérique !

(Frédérique revient vers la porte.)

GILBERT, pressant Marie contre lui.

Tu es mon petit ange, mon bonheur...

MARIE, très émue.

Gilbert !

GILBERT

Tout ce que tu voudrais, Marie, je te le donnerais... Ah ! la petite sorcière qui m'a pris dans ses filets... Tu ne sais pas, eh bien, loin de toi, je ne vis plus. Depuis que je te connais je n'ai plus qu'une pensée, qu'une passion, c'est toi... Ah ! si tu voulais simplement te laisser aimer !... Ah ! quand je pense qu'un petit être comme toi est tourmenté... Quand je me dis que chez toi on te fait tant de misères...

MARIE

Tout le monde ne m'en fait pas !...

GILBERT

Oui, mais moi, je sens si bien que je te rendrais heureuse ! Ecoute-moi, je t'emporterais très loin dans un château... Ce serait dans la forêt que tu aimes tant, dis Marie... Et puis, là, tu aurais tout ce que tu désirerais... Tout ce que tu peux rêver, tu le verrais s'accomplir... Tu as ta vie à faire et tu veux rester là ?... On t'offre le bonheur, il ne passe pas tous les jours, pourquoi ne l'accueilles-tu pas ?... Il me semble que tu es une petite prisonnière... On te tient là, enchaînée... mais je t'apporte le salut et j'arrive pour t'enlever et pour te délivrer...

FRÉDÉRIQUE, sur un bruit.

On a remué, à côté !...

MARIE, éperdue.

Ma mère, qui va sortir !...

GILBERT, la tirant.

Eh bien, mais suis-moi ! C'est le moment, saute dans le jardin avec moi...

MARIE, le repousse faiblement,

Non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas faire ça...

GILBERT, il saute dans le jardin,

J'attends dans le jardin ! J'attendrai la nuit
entière...

(Il a disparu. Frédérique déjà s'est fourrée dans son lit. Marie est en train de fermer la fenêtre quand, brusquement, la mère apparaît. On la voit, sinistre et noire, qui s'avance, sa bougie à la main. Elle porte un bâton.)

SCÈNE XII

MARIE, FRÉDÉRIQUE, LA MÈRE

LA MÈRE, l'air narquois..

Qu'est-ce que ma petite Marie fait à la fenêtre ?

MARIE, épouvantée.

Mais rien, maman...

LA MÈRE

Et en chemise, s'il vous plaît !

MARIE

J'allais fermer...

FRÉDÉRIQUE

C'est le vent...

LA MÈRE, sans se retourner.

Je ne te demande rien à toi...

MARIE

Mais c'est le vent, oui, mère...

LA MÈRE lui donne un coup de bâton.

Et ça, dis, est-ce que c'est le vent?

MARIE, elle crie,

Maman!

LA MÈRE

Petite menteuse! Avec ça que je suis si bête! Tu devais faire une conversation avec le chat?...

MARIE

Oui, c'est le chat qui était dehors à se faire tremper...

LA MÈRE

Tu vois que tu as encore menti, petite malheureuse! (elle la bat.) Tiens, attrape ça pour t'apprendre, attrape ça... Et surtout, si je t'entends crier, prends garde à toi... Pour que tu réveilles ton grand-père qui dort si bien!... (elle la bat de nouveau.) Tiens, voilà pour avoir menti, ça fait du bien aux menteuses! Est-ce qu'on ouvre les fenêtres pour parler aux chats!... Il faut tout de même qu'on tâche de te corriger... (Marie se jette dans ses draps sans dire un mot.) Quand on pense que c'est moi qui ai une fille pareille! Fausse et menteuse comme aucun de nous dans ma famille! (Elle est sur le pas de la

porte, elle se retourne une dernière fois vers Marie.) Tu en mériterais, si je n'étais pas bonne... (Elle se rapproche avec son bâton.) Avoue que je suis bonne avec toi ?

MARIE, épouvantée.

Oui, mère...

(La mère sort. Aussitôt, Marie, avec une soudaine décision, se lève et se met à s'habiller.)

SCÈNE XIII

MARIE, FRÉDÉRIQUE

FRÉDÉRIQUE, l'air étonné.

Tu te rhabilles ?

MARIE, énergique,

Je m'en vais...

FRÉDÉRIQUE, comme sceptique.

C'est ce que tu dis, mais tu t'en vas te remettre au lit, bien sagement...

MARIE

C'est elle avec ses méchancetés qui me pousse dehors...

FRÉDÉRIQUE

Gilbert a dit qu'il était dans le jardin...

MARIE, tout en s'habillant.

Gilbert ! Lui, au moins, il sera bon pour moi.

FRÉDÉRIQUE

Alors, c'est vrai que tu as assez d'être maltraitée, dis, Marie ?

MARIE, elle embrasse sa sœur.

Tu embrasseras grand-père, tu lui raconteras tout...

FRÉDÉRIQUE

Oh ! il sera pour toi, tu peux en être sûre...

MARIE, pleurant sur son épaule.

Ah ! Frédérique...

FRÉDÉRIQUE

Allons, je ne te plains plus, tu vas vers le bonheur, tu as de la chance... (Voyant Marie qui cherche quelque chose.) Qu'est-ce que tu cherches ?

MARIE, lui montre le dé en or.

C'est le dé qui vient de grand'mère. J'aimerais bien l'emporter en souvenir, tu comprends...

FRÉDÉRIQUE

Ça vaut de l'argent... Ça te fera toujours un peu d'argent...

MARIE, insouciant.

Oh ! avec Gilbert !...

FRÉDÉRIQUE

Ah ! c'est vrai qu'avec Gilbert...

MARIE

Mes autres petits bijoux, je te les donne, Frédérique... (Elle l'embrasse encore.) Tu voudras bien les garder, Frédérique ?

FRÉDÉRIQUE

A présent que tu vas être si riche, tu sais, ça ne compterait plus beaucoup pour toi, évidemment ! Et ça me fera quelque chose de toi...

MARIE, prête à disparaître.

Ah ! Pense à moi !... Pense bien à moi, toujours...

(Elle saute dans le jardin.)

SCÈNE XIV

FRÉDÉRIQUE, puis LA MÈRE

FRÉDÉRIQUE, regardant dehors, ironique.

Va, ma petite chérie! Va, Marie, cours vite !... Là, te voilà bien contente, à présent... (avec une sorte de tristesse envieuse). Tu l'as retrouvé ton Gilbert, il t'emène... Vous allez rejoindre votre auto sur la route. (bruit d'auto qui s'en va.) Ah! elle en fait un bruit, l'auto de Gilbert!... Elle a démarré, elle a démarré... On ne la reverra plus, cette petite Marie! Pauvre petite Marie, tu ne penses pas que je vais pleurer?... (Elle referme la fenêtre et rentre.) Elle a dit que je pouvais garder ses petits bijoux, mais elle a pris le seul qui était en or!... Elle a emporté le dé en or que j'aurais tant désiré...

(Elle revient vers le lit et reste un moment immobile. Enfin elle se dirige très lentement vers la porte de sa mère et l'ouvre. Gertrude a l'air de l'avoir attendue. On distingue la grande forme noire qui se découpe sur le fond vaguement éclairé. Gertrude, sans doute, aura écouté. On ne s'explique pas sa présence. Le rideau descend.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Une cabane de bûcheron, dans la forêt. Cette cabane, ce n'est qu'un très humble abri en planches, ouvert à tous les vents. Autour, partout, de grands arbres très vieux et très solennels. La nuit règne, çà et là, coupée d'éclairs. Des fracas de tonnerre se répercutent, l'orage bat son plein. Il pleut sans discontinuer. On entend sur les feuilles le gros bruit de l'eau qui tombe.

Au lever du rideau, tout au fond, derrière les arbres, Marie et Gilbert, une auto près d'eux. Cette auto n'a qu'un seul phare qui projette un feu fantastique à travers les branches. Gilbert va et vient autour d'elle comme pour l'inspecter. Cependant on entend une voix. C'est Marie qui a l'air en contemplation devant l'auto.

SCÈNE I

MARIE, GILBERT

MARIE, très enfant.

La pluie, tu comprends, j'y suis habituée ! Et on ne prend pas du mal si facilement ! J'aurais très bien roulé encore, tu sais... Quand on pense qu'on se trouve si près du hameau ! On aurait bien dû s'en aller plus loin. A la maison, qu'on s'aperçoive que je n'y suis plus...

GILBERT

Comment veux-tu qu'ils voient ça avant demain ! Ta sœur Frédérique ne va pas les avertir... Alors,

ici, pour le moment, nous ne risquons rien...
Dès le petit jour, on pourra reprendre la route.

MARIE

Moi, ça m'amusait de filer avec toi!

GILBERT, il se relève.

Et ta cabane?

MARIE

Donne-moi la main : je t'y mène...

GILBERT

Je ne la vois pas.

MARIE

Il pleut, ça rend toutes les choses noires!...

GILBERT

Tu ne trouves pas ça drôle d'être comme ça
tous deux?

MARIE, gaiement.

C'est comme une histoire...

GILBERT

Comment ça, comme une histoire?

MARIE, tout en sautant une branche.

Comme une histoire que mon grand-père m'a
racontée...

GILBERT

Alors il doit y être question de la fille d'un roi ?

MARIE

Pas du tout, Monsieur ! Il s'agit d'une paysanne. Elle a été enlevée un jour par des bandits et ils l'ont menée dans une chaumière, sur une montagne...

GILBERT

Et il passe par là un beau chevalier ?

MARIE

Mais pas du tout, vous ne savez rien du tout ! Il y a un garçon qui habite aux environs...

GILBERT, dépité.

Et qu'est-ce qui arrive ?

MARIE, malicieusement.

Vous demanderez à mon grand-père !...

GILBERT

J'aime autant que tu me le dises tout de suite...

MARIE

Eh bien voilà, ils s'en vont vivre dans le bois...

GILBERT

Et elle, dans le bois, est-ce qu'elle y sera heureuse ?

MARIE

A vous de deviner !

GILBERT, il l'embrasse.

Mais bien sûr qu'elle sera heureuse !

(Ici un éclair.)

MARIE

Oh ! un éclair ! Entrons vite ! entrons vite !

GILBERT, il rit.

Et tu te prétendais tellement brave, Marie ! Et alors quand tu te baladais dans la forêt !...

MARIE

On m'y envoyait : fallait bien que j'y reste. Avec maman, tu sais, on ne plaisante pas. Mais souvent je courais comme une folle pour me cacher du tonnerre. Je me sentais perdue, vraiment comme perdue. C'était la dernière fois que je pourrais voir le ciel, c'était la fin de tout, c'était la fin de tout... Et dans ces moments-là, alors je pensais à toi... Et je t'appelais, va, Gilbert !...

GILBERT

Oui, et puis, dès que tu me voyais venir, c'était pour fuir...

MARIE

Tu m'intimidais...

GILBERT

Tu m'as fait bien poirotter !

MARIE, étonnée du ton.

Gilbert !

GILBERT, avec une sorte de rancune.

Jamais je n'avais marché comme ça pour aucune femme !

MARIE, étonnée.

Oh !

GILBERT, redevenant gentil,

Ça devrait te flatter... (une pause.) Dis, on n'est pas bien ?

MARIE

Mieux que dans un palais !

GILBERT

Et tu n'as pas peur ?

MARIE, naïvement souriante.

Peur de quoi ?

GILBERT

Mais, d'être seule ?

MARIE, avec élan.

Mais puisqu'on est ensemble !

GILBERT, avec enjouement.

Tu ne sais seulement pas ce que je suis, après tout !

MARIE

Tu es celui que j'aime...

GILBERT

Je ne vaux peut-être pas cher...

MARIE

Pourquoi dis-tu ça.

GILBERT

Ça m'étonne...

MARIE

Qu'est-ce qui t'étonne ?

GILBERT

Mais que tu m'aies suivie ! Tu as l'air très habituée...

MARIE, très innocemment.

Habituée à quoi ?

GILBERT, il sifflote.

Mais tu le sais très bien...

MARIE

Je ne te comprends pas ! Je ne te comprends pas !

GILBERT, grave, pressant soudain.

Écoute, Marie, il faut me parler franchement. Ne me regarde pas comme ça à présent, dis, Marie ! Ne me regarde pas comme si tu ne devais pas comprendre... Tu as très bien compris... Tu y es venue souvent ?

MARIE

Où ça ?

GILBERT

Dans la forêt ?

MARIE

Oui ! bien entendu.

GILBERT

Pas toute seule !

MARIE

Avec Frédérique... Et aussi avec grand-père...

GILBERT, s'énervant, il lui prend les mains.

Ah ! ce n'est pas ça que je te demande ! Pourquoi fais-tu semblant...

MARIE

Je ne fais semblant de rien !

GILBERT

Tu y es bien venue avec d'autres ?...

MARIE, qui comprend subitement.

Mais pourquoi faire ?

GILBERT, insinuant.

Mais réponds-moi donc, je ne t'en voudrais pas...

MARIE, fortement.

Jamais je ne suis venue, comme tu dis, dans la forêt...

GILBERT

Je ne t'en voudrais pas... Ce serait naturel...

MARIE, elle pleure.

Oh ! Gilbert , oh ! Gilbert !

GILBERT, très doux.

Tu y es venue ! Dis-le donc ! avec d'autres ?...

MARIE

Il faut que tu ne m'aimes pas... Il faut que tu ne m'aimes pas...

GILBERT, il change de ton.

Mais je t'aime comme ma vie ! Tu ne vois pas quand on plaisante...

MARIE, suivant son idée.

Un autre que toi, jamais je ne l'aurais écouté...

GILBERT

Mais, je le sais très bien. Tu ne vois pas quand on veut rire...

MARIE, elle se redresse.

Un autre que toi, mais je l'aurais jeté dehors !... Toi, Gilbert, tu es toi, n'est-ce pas, alors, c'est ce qui fait que je t'ai écouté ! Toi, tu es toi : tout ce que tu me dis, je l'écoute mais un autre que toi, eh bien, vrai, alors !... (Elle redevient douce.) Gilbert, tu ne veux pas que je sois malheureuse ?

GILBERT, il la regarde avec enjouement.

Si je t'ai amenée pourquoi veux-tu que ce soit ?

MARIE

J'ai besoin de bonheur.

GILBERT, il l'embrasse.

Tu auras beaucoup de bonheur...

MARIE

Toi, tu comprends, ça n'est pas comme les autres...

(Ici tonnerre, tandis qu'ils s'embrassent.)

GILBERT

Ça tonne rudement !

MARIE, elle rit, effrayée.

C'est tombé près d'ici...

GILBERT, très doux.

Comme tu frissonnes ! Tu trembles de tous tes membres !... Tu ne voudrais pas te reposer, mon enfant ?... Il y a de la bonne fougère toute sèche et des feuilles mortes ?... On s'étendrait tout près l'un de l'autre...

MARIE

J'ai un petit peu froid...

GILBERT, il l'embrasse.

Ah ! tes cheveux, comme ils sont doux !...

MARIE

Tu m'embrasses les cheveux ?...

GILBERT, il l'embrasse follement.

Ils sentent la forêt et la pluie, c'est bon...

MARIE, subitement révoltée, se relève.

Ah !

GILBERT, qui reste à terre.

Mais tu me griffes, Marie?...

MARIE, tremblante, effrayée un peu.

Tu me serres trop, tu me serres trop!

GILBERT .

Je te serre comme je t'aime, fort, fort, fort!

MARIE, de plus en plus effrayée.

Tes yeux!

GILBERT, il ricane.

Qu'est-ce qu'ils ont, eux aussi, mes yeux?...

MARIE

Ils flambent, tes yeux... Pourquoi flambent-ils tellement?...

GILBERT, il se lève.

C'est parce qu'il fait noir qu'ils ont l'air...

MARIE

Ta voix qui change...

GILBERT, il l'empoigne.

C'est que mon cœur bat vite! C'est que l'amour m'emplit la gorge...

MARIE

Lâche-moi?...

GILBERT, il la lâche.

Je ne te touche pas...

MARIE

Ah! Gilbert, tu me fais peur!... Mais oui, tu me fais peur!

GILBERT

A quoi te sert de te débattre ?

MARIE, elle lui échappe, bondit hors de la cabane.

Ah ! ne m'approche plus !

GILBERT, il la suit dehors.

Tu n'espères pas te sauver d'ici ? Où irais-tu?...

MARIE, terriblement épouvantée.

Je te défends, Gilbert, tu entends, je te défends bien...

GILBERT, il la regarde sans bouger.

Mais, ma pauvre enfant, après tout, va où tu veux...

(Il hausse les épaules, semble toiser l'enfant efflanquée et frissonnante qui se tient là, debout, sous les arbres, dans la lueur de l'auto qui découpe

en noir sa silhouette. De nouveau, il tonne et le vent toujours fait rage. Gilbert paisiblement se détourne et rentre dans la cabane, la pipe fait un petit feu rose inquiétant. Il y a d'abord un silence. Puis Marie un peu se rapproche.)

MARIE, timidement.

Tu me trouves méchante ?

GILBERT

Tu te fais tremper. Rentre donc !...

MARIE

Tu m'en veux, dis ?...

GILBERT

Mais non, je ne t'en veux pas.

MARIE

J'ai eu peur... je ne sais pas pourquoi...

GILBERT

C'est la fatigue, tu as les nerfs tendus...

MARIE, elle se jette dans ses bras.

Je t'aime, tu le penses bien ?

GILBERT

Mais oui, ma pauvre enfant !

(Ici Gilbert éteint sa pipe et embrasse Marie.)

MARIE

Il ne faut pas que tu crois que je ne t'aime pas ?
Moi, je n'ai plus que toi...

GILBERT

Oui, mon petit amour !

MARIE

Et je suis bien contente, moi, de n'avoir plus
que toi !

GILBERT, joyeux.

C'est vrai, ça, Marie ?

MARIE

Oui, Gilbert, oui, je te le jure !...

GILBERT, très ardent.

Chère, ma chère Marie !

MARIE

Toi, tu es tout ce que j'ai au monde...

GILBERT, il lui prend les mains.

Mais alors, petite sauvage....

MARIE

Avec toi, j'irais n'importe où, tu sais !...

GILBERT, il la prend dans ses bras.

Oh ! mon doux cœur, mon petit enfant chéri !
Comme c'est bon de s'aimer ! On est bien ! Com-
ment te sens-tu ? Moi, qu'il pleuve, qu'il tombe
n'importe quoi, ça m'est égal puisque je t'ai ! Tu es
mon trésor... Il me semble que je porte le ciel...

MARIE

Oh ! mon Gilbert !

GILBERT

C'est doux, va, de t'avoir là...

MARIE

Pour moi aussi, va ! c'est doux d'être comme ça...

GILBERT, passionnément.

L'amour, tu ne sais pas ce qu'il cache de bon-
heur ! Et quand je pense que je te tiens et que tu
es dans mes bras et que personne sur la terre ne
peut te reprendre à moi !... Comme la nuit est
grande, solennelle autour de nous !... Pourquoi te
raidis-tu ? Je ne te fais pas de mal... Ah ! mon
doux rêve, mon enfant merveilleux ! Tu veux que
je t'embrasse ? Dis, tu veux qu'on s'aime ? Ah ! il
y a des miracles dont tu n'as pas idée... Oh !
comme tu me repousses !... Ne sois donc pas
mauvaise comme ça... Tu ne vas pas te débattre,
dis, comme tout à l'heure ? Si tu ne veux pas de

moi, alors, tu ne m'aimes pas ? Tu ne sais qu'être une dure petite fille, décidément !... Mais qu'est-ce que tu as à gesticuler, mais tu sais que tu me mords ! Mais voyons, tu croyais, quoi ?... La vie, ça n'est pas comme les contes de fée...

MARIE, avec une terreur infinie.

Ho ! Ho...

GILBERT, brutal.

Il ne fallait pas venir, si tu devais faire des manières...

(Marie, comme brisée, désespérée, sans paroles maintenant, ne fait plus que pousser des gémissements d'enfant. On la distingue mal dans cette ombre de la cabane que n'illumine aucun éclair. Dehors, le feu de l'auto projette toujours la lueur, sur la route, parmi les taillis. Il pleut indéfiniment.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

La chaumière du premier tableau, mais vue du dehors. On se trouve dans le jardin, juste devant la chambre où l'on sait que couchaient les deux sœurs. Dans cette chambre, il n'y a personne. Par l'entrebâillement de la petite porte du fond, une vague lumière filtre. Sans doute, la mère reste là, mais on ne la voit pas.

La fenêtre est grande ouverte. Sous la fenêtre, il y a un banc. Sur ce banc, deux ombres sont assises. On reconnaîtra Frédérique et son grand-père. Une grosse lanterne, posée à terre, est restée allumée.

Il ne fait pas encore clair, mais le petit jour va poindre. Il semble que l'orage ait à peu près cessé. Au loin, les ultimes grondements du tonnerre qui faiblit en s'éloignant ne seront plus perceptibles qu'à deux ou trois reprises. Il ne pleut plus. Les choses vont peu à peu se dégager du brouillard nocturne pour entrer dans la clarté d'opale d'un matin de printemps très frais et très vert.

Au lever du rideau, quelqu'un parle dans l'ombre du jardin, sous la fenêtre : c'est Frédérique.

SCÈNE I

LE GRAND-PÈRE, FRÉDÉRIQUE, *puis* LA MÈRE
dans la chambre.

FRÉDÉRIQUE

Tu ne veux pas qu'on rentre ?

LE GRAND-PÈRE, avec un doux entêtement.

Tant qu'il ne fera pas jour, j'espérerai...

FRÉDÉRIQUE

Nous avons été sur la route pour la chercher... Nous sommes allés jusque dans la forêt... Et voilà des heures et des heures que tu te fatigues... Je t'assure, grand-père, je t'ai répété ce qu'elle m'avait dit...

LE GRAND-PÈRE

Je ne peux pas croire que je ne la reverrai plus...

(Il pleure).

FRÉDÉRIQUE, elle le cajole, l'entoure de ses bras.

Mon pauvre grand-père ! Mon pauvre petit grand-père ! Comme tu as de la peine ! Quelle méchante il faut qu'elle soit ! Elle doit bien penser que tu as du chagrin ! Elle ne peut pas croire que l'on ne se tourmente pas ! Mais tu vois comme elle a du cœur ? Elle, rien ne lui fait !... Elle doit être loin déjà...

LE GRAND-PÈRE

Nous laisser comme ça ! Nous laisser comme ça...

FRÉDÉRIQUE

Sans t'avoir dit même une parole avant de partir...

LE GRAND-PÈRE

Moi qui l'aimais tellement, n'est-ce pas, ma fille ?

FRÉDÉRIQUE

Toi, qui l'aimais si fort, si fort, grand-père !

LE GRAND-PÈRE, se séchant les yeux.

Je sais bien qu'ici elle n'était pas heureuse...
Oh ! oui, je sais bien qu'on ne lui faisait pas une vie
heureuse...

FRÉDÉRIQUE, sérieuse.

Tout de même, tu vois si mère avait si tort
que ça ! (Ici la mère ouvre la porte dans la chambre, on l'aperçoit
qui s'avance, maigre et noire. Elle s'accoude à la fenêtre d'où elle écoute
sans faire de bruit.) Maintenant que tu es au courant,
qu'en penses-tu ? Quand elle se plaignait qu'on
l'envoie dans la forêt, est-ce qu'elle ne mentait
pas, avoue-le, grand-père ?... Pour rien au monde
elle ne serait restée toute la journée avec nous !...
Et toi, pauvre grand-père, qui t'apitoyais : quelle
petite fausseté, crois-tu ? Quelle fausseté !... Moi,
je m'en doutais bien qu'elle avait des rendez-vous.
J'avais même cherché à t'en avertir... Rappelle-
toi, grand-père, hier soir encore... Quand tu criais
après maman, qu'est-ce que je t'ai dit ?...

LE GRAND-PÈRE, découragé.

Oui, c'est vrai...

FRÉDÉRIQUE

Pour toi, Marie, c'était la perfection...

LE GRAND PÈRE, éclatant en sanglots.

Et pendant ce temps, elle se jouait de nous comme ça!

FRÉDÉRIQUE, elle le cajole, l'embrasse.

Tu ne vas pas te mettre encore dans des états pareils?

LE GRAND-PÈRE

Moi, qui la soutenais, qui ne voyais que par elle! Moi qui me serais jeté au feu pour elle, c'est sûr!... Elle m'aurait fait faire ce qu'elle aurait voulu... Elle m'aurait fait faire même des vilaines choses... Mais oui, mon enfant, mais oui, Frédérique... Et même qu'avec toi je n'étais plus très juste... Faut qu'elle soit sans cœur!... Si tu savais, ma fille, tout ce que je lui ai donné!

FRÉDÉRIQUE, comme gênée, confuse.

Lève-toi, veux-tu? Il faut rentrer te coucher... Tu vas te faire du mal, à tout le temps ruminer ça...

LE GRAND-PÈRE, il se lève.

Tous mes petits souvenirs, c'est elle qui les a. Toutes les petites choses que ta grand-mère m'avait laissées...

FRÉDÉRIQUE, gentiment.

Ne te fais donc pas de souci pour une vilaine, grand-père!...

LE GRAND-PÈRE, gravement.

Mais je t'ai frustrée... Tu pourrais m'en vouloir...

LA MÈRE, de la fenêtre.

Vous savez que, chez nous, on n'est pas intéressé!

LE GRAND-PÈRE, hagard, il lève la tête.

Chez vous, Gertrude?

LA MÈRE, péremptoire.

On ne tient qu'à l'affection...

LE GRAND-PÈRE, amer.

A l'affection?

FRÉDÉRIQUE

Avance donc, petit grand-père...

(Le grand-père et Frédérique disparaissent, contournant la maison. On commence à y voir distinctement. On peut suivre les mouvements de Gertrude. On la découvre qui prend la bougie, va comme inspecter, flairer dans la chambre. C'est alors que Marie paraît dans le jardin. Elle a le visage dévasté, la chevelure en désordre : ses vêtements sont boueux et déchirés. Elle se jettera sous la fenêtre, haussera un peu la tête, n'apercevra d'abord que sa mère, se laissera tomber, attendra que Frédérique soit revenue. Frédérique et sa mère échangeront quelques mots que l'on n'entendra pas ; puis, elles s'embrasseront très tendrement ; puis, enfin. Gertrude rentrera chez elle après avoir refermé la porte. C'est à ce moment-là que Marie, tout doucement, frappera au carreau. Mais il n'est pas que d'abord Frédérique entende. Il faudra que sa sœur recommence deux ou trois fois pour que Frédérique dresse l'oreille et aille à la fenêtre.)

SCÈNE II
FRÉDÉRIQUE, MARIE

MARIE, très bas, suppliante.

Frédérique?...

FRÉDÉRIQUE, elle entr'ouvre et regarde.

Toi! Marie?

MARIE, anxieusement, désespérée.

Tu ne m'attendais pas!

FRÉDÉRIQUE

Mais d'où arrives-tu?

MARIE

Je reviens de la forêt...

FRÉDÉRIQUE

Et dans quel état!

MARIE, désespérée.

Oh! si tu savais, Frédérique!

FRÉDÉRIQUE, comme inquiète.

Tais-toi, surtout!

(Elle va comme écouter à la porte du fond, puis revient, un doigt sur la bouche.)

MARIE

Est-ce que je peux entrer?... Est-ce qu'ils sont couchés?... Oh! je ne ferai pas de bruit, bien sûr, Frédérique... Ouvre un petit peu que je puisse me faufiler... (Frédérique essaie de refermer la fenêtre.) Qu'est-ce que tu as? Comme tu me regardes drôlement!... Si tu pouvais seulement te douter de tout ce qui m'est arrivé! Il m'a emmenée, très loin, dans la forêt; il m'a perdue, exprès, dans la forêt... Et puis, j'ai dormi, et il s'est enfui... Et à mon réveil, je ne l'ai plus retrouvé... Et j'étais toute seule...

FRÉDÉRIQUE, rudement.

Marie, faut que tu files!...

MARIE

Qu'est-ce que tu dis?

FRÉDÉRIQUE

Il faut que tu files tout de suite...

MARIE, égarée absolument.

Mais... Frédérique...

FRÉDÉRIQUE

Ils savent tout...

MARIE, stupéfaite.

Comment ça ?

FRÉDÉRIQUE

Je leur ai avoué...

MARIE, qui perd le souffle.

Pourquoi as-tu fait ça ?

FRÉDÉRIQUE, avec une ironie insolente, énorme.

Grand-père est venu : il a vu ta place vide... Il a fallu que je parle, que je raconte ton départ... Et puis, est-ce que je pouvais m'attendre à ce que tu rentres ? Après vos serments, vos histoires...

MARIE, suppliante, têtue.

Tu veux que je crève ? N'est-ce pas, tu veux que je crève ?... J'ai reçu la pluie et j'ai marché des heures... Quand même ils savent tout, quand bien même ils sauraient tout ! Est-ce que je ne suis pas une pauvre petite fille ? Est-ce que je ne suis pas ta petite sœur à toi ? Et grand-père, appelle-le, lui, il ne me repoussera pas... Je ne me tiens plus, je me sens brisée, je n'ai pas d'argent... On m'a trompée, menti horriblement !

Je suis revenue ici, il faut bien que j'aïlle quelque part!... Je ne crie pas, tu vois... oui, fà, je parle tout bas... Mais tu n'aurais pas le cœur de me fermer la maison? Tu ne vas pas me laisser dehors, dis, petite sœur? Alors, voyons, je ne suis plus ta petite sœur?... Je ne te reconnais plus, toi non plus! Mais je deviens folle? Réponds-moi un mot, ne te cache pas derrière ta fenêtre... oh! oh! Frédérique, c'est toi qui me fais ça? Ma sœur, ma propre sœur, maintenant qui veut me chasser!... (Elle pleure, se cogne la tête contre la fenêtre, maintenant fermée.) Enfin, ce que j'ai fait, c'est sur tes conseils...

FRÉDÉRIQUE, entrouvant à peine,

Si mère te revoie, elle l'a dit : elle te tue!...

MARIE

Et grand-père, il m'aime bien ! Lui, il ne me laissera pas... Il m'aime bien, grand-père!

FRÉDÉRIQUE, durement.

Plus depuis ce qui s'est passé!

MARIE, affolée.

Je ne lui ai rien fait!

FRÉDÉRIQUE

Tu ne l'as pas abandonné? Lui qui t'aimait tant, qui ne vivait que pour toi!...

MARIE

Mais encore hier soir, tu me disais...

FRÉDÉRIQUE

Pauvre grand-père ! Il en a eu de la peine ! Oh ! tu n'es qu'une sans cœur, de t'être sauvée de chez nous ! quand on a un grand-père qui est si vieux ! si vieux ! on ne l'abandonne pas... Est-ce que moi je ferais ça?... Hier, ce que j'ai pu te dire, ce n'était pas sérieux... Tu ne seras qu'un déshonneur pour nous, grand-père l'a dit... Il préférerait te voir morte...

MARIE, effondrée.

Oh !

FRÉDÉRIQUE

Mais ya t'en donc ! voilà le jour qui vient ! Et si mère nous surprend...

MARIE, affolée, résignée aussi déjà.

Mais où veux-tu que j'aille ?

FRÉDÉRIQUE, radoucie.

A la ville !

MARIE

J'y ferais quoi ?

FRÉDÉRIQUE

Une fois là, on se débrouille...

MARIE, sanglotant.

Et grand-père, il a dit qu'il préférerait me voir morte!

FRÉDÉRIQUE

Tout finira par s'arranger. Mais d'abord, va à la ville!...

MARIE

Je n'ai plus personne, moi... plus personne qui m'aime...

FRÉDÉRIQUE

Veux-tu des sous? (Elle lui jette une petite bourse.) Dès que je jugerai que tu peux revenir, je te le ferai dire...

MARIE, reprise d'espoir.

Oh! n'est-ce pas, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE

Mais bien sûr, Marie!

MARIE

Les bijoux que je t'avais laissés, dis, Frédérique?

FRÉDÉRIQUE, se raidissant soudain.

Quels bijoux, Marie?

MARIE

Les bijoux de grand-père...

FRÉDÉRIQUE

Je ne te comprends pas...

MARIE, indignée.

Les bijoux de grand-père !

FRÉDÉRIQUE, très bas, l'air effrayé.

Si on arrive, tu es perdue !... tu es perdue !

MARIE

Les bijoux de grand-père ! Rends-les moi !

FRÉDÉRIQUE

Mais va t'en donc !...

(Marie se sauve, plaintive, sanglotante et humble. Frédérique lui a presque fermé la fenêtre sur le nez. Maintenant le jour est à peu près venu. Cependant on a vu, en effet, s'ouvrir la porte dans le fond de la chambre, et la mère, sournoise, apparaît. Frédérique et elle échangent quelques mots encore, que l'on n'entend pas. Puis, la mère s'avance vers la fenêtre : elle l'ouvre d'abord avec précaution, puis peu à peu plus largement. Frédérique, derrière son épaule, regarde aussi dans le jardin où s'évapore la brume du matin. On entend l'Angélus.)

SCÈNE III

LA MÈRE, FRÉDÉRIQUE

LA MÈRE

On ne voit toujours personne, ma fille ?

FRÉDÉRIQUE

Non, mère, personne...

LA MÈRE

Comme on entend le coq, ce matin !

FRÉDÉRIQUE

Il va faire très beau aujourd'hui, bien sûr...

LA MÈRE

J'ai laissé ton grand-père endormi dans son lit :
il s'est endormi tout de suite...

FRÉDÉRIQUE

Voilà longtemps que je le sentais éreinté, je lui
avais bien dit qu'il fallait qu'il se couche...

LA MÈRE

Tout ce qu'on peut lui dire ou rien, au grand-
père...

FRÉDÉRIQUE, comme avec regret.

C'est étonnant qu'il ait encore tant de force !

LA MÈRE, subitement.

Marie ?

FRÉDÉRIQUE

Quoi, mère ?

LA MÈRE

Ou diable peut-elle bien être?

FRÉDÉRIQUE

Je ne sais pas, mère.

LA MÈRE, assez haut.

D'ailleurs, c'est son affaire ! Mais après ce qu'elle a fait cette nuit, qu'elle ne s'avise pas de reparfaire !

FRÉDÉRIQUE, tranquille.

On ne la reverra pas de sitôt...

(Le ton est indifférent, de sorte qu'on ne comprend pas si Frédérique et sa mère déplorent l'événement ou s'en réjouissent. Seulement, on peut lire quelque chose de féroce sur les physionomies ; il brille dans les yeux comme les éclairs d'un triomphe inavoué.

Le coq chante au loin, tandis que le rideau descend.)

RIDEAU

DEUXIÈME ACTE

PERSONNAGES

VICTOR.

FERNANDEZ.

TITUS.

MARIE.

MADAME VICTOR.

ZULMA.

Dans un port, quelques mois plus tard.

PREMIER TABLEAU

Une chambre dans un petit hôtel meublé, en province. Pièce délabrée, mobilier prétentieux. Plusieurs fauteuils recouverts de housses. Sur l'un d'eux on voit un violon. Il y a une cheminée avec une lampe que l'on allumera plus tard. A gauche, une alcôve devant laquelle sont tirés des rideaux grenat, longs et fanés. Près de là, une porte qui donne sur un couloir. Sur la droite, une fenêtre laissant pénétrer dans la chambre un jour bas et rouge de soleil couchant. Près de cette fenêtre, comme pour y voir clair plus longtemps, dans le soir qui tombe, Marie, du linge sur les genoux, fait de la couture, à l'écart. Au milieu de la pièce il y a une table autour de laquelle sont assis M^{me} Victor, femme à l'air plaintif et faux, M^{lle} Zulma, qui a la figure fardée et fatiguée d'une pauvre petite cabotine vieillie dans les cafés-concerts misérables, et un jeune homme à l'expression découragée et intéressante, Fernandez. Sans doute étaient-ils en train de faire une partie de dominos. On voit les dominos sur la table.

Au lever du rideau, tous ces personnages ont les yeux tournés vers la porte où se tient Titus, un nègre habillé de jaune dont l'apparition là fait une tache bizarre dans le fond de la scène. Une conversation est engagée à laquelle Marie, toute à sa couture, semble indifférente.

Au dehors, plaintes de sirènes de bateaux suggérant une atmosphère de départs, de voyages sur la mer. Nous sommes dans un port. C'est la fin d'un beau jour, en automne.

SCÈNE V

MARIE, FERNANDEZ, MADAME VICTOR
ZULMA, TITUS

FERNANDEZ, il a l'air las et ennuyé, il parle à Titus.

Combien de fois qu'on l'a répétée, ta gigue !
Ta gigue, mon vieux, c'est un cauchemar pour

moi, une véritable obsession ! Mais tu vois bien qu'on est en train de faire une partie ? Tout le temps, on vous relance ici, non, quelle boîte !... (Titus se met à rire.) Qui est-ce qui t'envoie ? C'est le patron, je parie ?

TITUS

Moussu Victor, oui, il m'a dit que vous descendiez...

FERNANDEZ, il se lève comme accablé.

Pourquoi s'embête-t'on à trimer ? Pourquoi vit-on ? (il prend son violon.) Ah ! Madame Victor !

MADAME VICTOR, doucement.

Voyez-vous, M. Fernandez, quand on a commencé de lui céder à Victor, c'est un homme qui vous humilie jusqu'à plus soif ! vous êtes trop doux avec lui, vous savez. C'est pas votre avis, Mademoiselle Zulma ?

ZULMA, à Fernandez.

Un artiste comme toi, tu devrais te rebiffer !

FERNANDEZ, il va vers la porte.

Et une fois qu'il m'aura renvoyé de la maison ! Vous le connaissez, Monsieur Victor, avec lui, ça ne traînerait pas !

MADAME VICTOR

Oh ! avec lui, est-ce qu'on sait ce qui vaut le mieux !

FERNANDEZ, qui était presque sorti, rentre sur un bruit dans le couloir.

Il appelle Marie...

(Marie se lève.)

MADAME VICTOR, lui faisant signe de se rasseoir.

Non, non, rassieds-toi, ma couture n'est pas finie...

MARIE, debout, indécise.

Mais, madame, si monsieur monte...

MADAME VICTOR, impérative.

Fais ta couture.

MARIE, elle se rassied.

Monsieur ne sera pas content...

MADAME VICTOR, astucieuse.

On n'est pas obligé de lui dire qu'on l'a entendu appeler...

ZULMA, en riant.

On n'a qu'à être tous devenus sourds, ça arrange tout !

MADAME VICTOR, avec intention.

Il n'a jamais réellement besoin d'elle.

(Fernandez sort avec Titus.)

SCÈNE II

MARIE, MADAME VICTOR, ZULMA

ZULMA, regardant s'en aller Fernandez.

Fernandez, moi, si j'étais à sa place, si j'avais sa situation dans la maison! un artiste comme lui, vous pensez, madame Victor!

MADAME VICTOR

C'est un garçon trop gentil, trop facile, alors, Victor abuse, il est comme ça...

ZULMA

Il pourrait tellement bien gagner sa vie ailleurs! L'Amérique du Sud, voyez-vous, madame Victor, un voyageur qui était là, la semaine dernière, il disait que c'était de l'or en barre pour les artistes! Fernandez, il prend son violon et il s'en va, c'est commode... Ici, on croupit, c'est la mort dans la purée... (Ici on entend le violon jouer une gigue.) Ça n'est pas pour dire, vous savez, madame Victor... Vous avez des artistes qui ont eu tous les prix, et avec ça, ils ont passé dans les grandes boîtes, eh! bien! quand on leur offre une saison au caf'con', même dans une province comme ici, c'est du

boni!... Ah! la vie, croyez-vous les déceptions qu'on a! Et tous les rêves qu'on fait au commencement!... Encore chez vous, madame Victor, on est traité gentiment...

MADAME VICTOR, d'un ton significatif.

Mon mari, il n'est pas toujours bien agréable!

ZULMA

Que voulez-vous, cet homme, l'alcool le perd!...

MADAME VICTOR

Il boit de plus en plus, vous trouvez, n'est-ce pas?...

ZULMA, très philosophe.

Les hommes, il faut qu'ils s'en enfilent toute la journée, c'est comme ça!...

MADAME VICTOR, d'un ton plaintif.

Moi, vous voyez mon existence, n'est-ce pas? Victor et moi, c'est effrayant quand on y pense, toutes les misères qu'il m'a faites, vous savez! Et encore, s'il avait osé, je ne serais plus là! Seulement l'hôtel, il ne pourrait pas m'en faire sortir!... On devrait toujours écouter son cœur, chaque fois qu'on n'écoute pas son cœur pour se marier, eh bien, ça tourne mal, toute la vie s'en ressent... Victor, quel homme! ah! mademoiselle

Zulma ! cherchant tout le temps quelle méchanceté il peut vous faire !... Tenez, un exemple, mademoiselle Zulma : M. Fernandez, il l'a pris en grippe, c'est depuis qu'il vient ici chaque jour faire sa partie avec moi ! Vous aussi, vous verrez, il vous prendra en grippe, ou bien il essaiera de vous attirer à lui et de vous monter contre moi...

(Elle se tourne vers Marie.) C'est comme Marie...

MARIE, très tranquille, elle s'arrête de coudre.

Madame ?

MADAME VICTOR

Dis, n'est-ce pas que Monsieur veut t'enlever à moi ?

MARIE, naïvement étonnée.

M'enlever à vous, Madame ?

MADAME VICTOR

Il ne cesse de te faire descendre... Il t'appelle sans motif...

ZULMA, en riant.

Mais vous savez, madame Victor, c'est qu'ils s'entendent joliment bien, Marie et lui !...

MADAME VICTOR, la sondant du regard.

C'est vrai, ça, Marie ?...

MARIE, simplement.

Certainement, Madame Victor !...

MADAME VICTOR, avec aigreur.

Tu as raison, ma petite Marie, il faut toujours tâcher d'être bien avec celui qui vous paie !

(Un silence. On entend la gigue, toujours la même et qui a déjà recommencé plusieurs fois, donnant une impression de musique folle et mécanique.)

ZULMA, elle se lève dégoûtée d'avance.

Allons ! ça va être à mon tour...

MADAME VICTOR

Vous descendez ?

ZULMA, avec lassitude.

Les clients, ils disent qu'on ne change pas assez souvent... Ils sont devenus exigeants, vous savez !... Ce sont les tournées qui les gâtent. (Elle baille.) Quelle vie !

(Elle sort.)

SCÈNE III

MARIE, MADAME VICTOR

MADAME VICTOR

Allume, veux-tu ?

MARIE, elle se lève.

Oui, Madame.

MADAME VICTOR

Les rideaux...

MARIE, elle tire les rideaux de la fenêtre.

Oui, j'oubliais...

MADAME VICTOR, elle rit bizarrement.

Tu penses à tellement de choses!...

MARIE

Oh! à bien peu de choses!...

MADAME VICTOR, avec intention.

Oui, c'est tout pareil!

MARIE

La lampe?

MADAME VICTOR, elle montre la table.

Pose-la ici.

MARIE, elle la pose.

L'abat-jour?...

MADAME VICTOR

Ça éborgne les yeux, baisse-le un peu...

MARIE, elle s'assoit, reprend sa couture.

Ça vous pique les yeux, c'est vrai, cette lumière...

MADAME VICTOR, avec intention.

La lumière, toi, tu n'aimes pas beaucoup ça...

MARIE, étonnée du ton.

Madame dit ça...

MADAME VICTOR

Laisse-moi ta bobine et approche.

MARIE

Madame ?

MADAME VICTOR

Approche, ma fille... (Elle lui prend la main.) Marie, tu sais, tu es drôle avec moi...

MARIE, stupéfaite.

Moi ?

MADAME VICTOR l'attire contre elle.

Oui, on dirait que tu as quelque chose...

MARIE

Contre Madame ? Je n'ai rien contre Madame !

MADAME VICTOR

Voilà près cinq mois que je t'ai avec moi. Tu es de plus en plus fermée, impénétrable...

MARIE

Mais, Madame, je ne peux pourtant pas...

MADAME VICTOR

Oh ! voyons ! Dans les commencements, tu étais bien plus confiante, nous bavardions, tu m'as raconté ton enfance...

MARIE

Mais Madame voit bien comme je vis, qu'il n'y a rien, je ne vois personne, je ne peux rien raconter... Je ne quitte pas Madame de toute la journée...

MADAME VICTOR, avec animosité.

Et tu as l'air de t'en plaindre, dis, ma petite ? Mais si tu préfères être en bas à balayer, à rincer...

MARIE

Oh ! non, Madame !

MADAME VICTOR

Moi qui espérais que l'on ferait une paire d'amies !

MARIE

Mais Madame...

MADAME VICTOR, elle la regarde fixement.

Avoue-le, on t'a monté la tête ?...

•

MARIE

On m'a monté la tête à moi ?

MADAME VICTOR

Le patron, bien sûr...

MARIE

Monsieur n'irait pas mal parler de Madame...

MADAME VICTOR

Il me salit partout ! même devant la clientèle !...

MARIE

Je n'ai jamais rien entendu contre Madame...

MADAME VICTOR

C'est un très méchant homme, tu n'as pas l'air de le croire ? Méfie-toi de lui, je te dis qu'il est très faux. Il doit prendre avec toi son gros air de bonhomme ! Un jour, tu auras une surprise, je t'en préviens. Pourquoi demande-il tout le temps à t'avoir avec lui ?

MARIE

Quand il a besoin de moi...

MADAME VICTOR

Et de quoi te parle-t-il ?

MARIE, évasive.

Mais de choses sans importance...

MADAME VICTOR

Tu as l'air de trouver du plaisir à descendre?

MARIE

Oh! j'aime mieux être ici!...

MADAME VICTOR

Ici, mon enfant, tout le monde t'aime, te trouve gentille!...

MARIE, elle se dégage et examine la lampe.

C'est surtout Madame...

MADAME VICTOR, avec intention, gentiment.

Il y en a d'autres...

MARIE, butée, fermée.

Madame est très bonne...

MADAME VICTOR

Et M. Fernandez, tu ne le trouves pas gentil ?
Tu n'as pas observé comme il te fait les yeux
doux?

MARIE, butée, l'air ennuyée.

Oh ! Madame !

MADAME VICTOR

Bien sûr que tu l'as remarqué ?

MARIE

Moi, Madame !

MADAME VICTOR

Je n'y vois aucun mal, ma fille... Je sais bien que tu es une honnête petite fille... Quand bien même tu trouverais que M. Fernandez...

MARIE, vivement.

Oh ! il ne m'occupe pas !

MADAME VICTOR

C'est un garçon qui mériterait...

MARIE, elle montre la lampe.

Ça n'éclaire pas...

MADAME VICTOR, avec impatience.

Laisse là cette lampe ! Je te parle...

MARIE, elle s'assoit et reprend son ouvrage.

J'écoute, Madame...

MADAME VICTOR, avec une arrière-pensée.

Tu es une petite fille bien singulière, Marie... On ne peut rien comprendre à ton caractère, je t'avertis que d'autres que moi commencent à s'en étonner... On ne sait jamais très bien à quoi tu penses...

MARIE, elle coud.

C'est à mon travail moi, Madame, que je pense! (Ici le violon cesse, une musique de piano va se faire entendre.) Et quelquefois je pense aussi à mes parents, au hammeau! Quant au reste, allez, ça m'est bien égal! Pourquoi s'occupe-t-on tellement de moi ici? Moi, je ne m'occupe de personne...

MADAME VICTOR, avec acuité.

Oh! de personne!

MARIE, avec énergie.

Non, Madame...

MADAME VICTOR

On a vu de ces petites filles à la mine bien naïve...

MARIE

Qui voulaient quoi, Madame?

MADAME VICTOR

Qui ne se souvenaient pas des bontés que l'on avait eues pour elles.

MARIE, naïvement.

Je ne comprends pas... (Elle se lève.) Qu'est-ce que Madame croit donc ?

MADAME VICTOR, énervée.

Allons, assez ! Reprends-moi ta couture...

MARIE, elle se rassied.

Oui, Madame...

MADAME VICTOR, durement.

Et fais-moi tes points moins mal qu'hier...

MARIE

Ils étaient mal?...

MADAME VICTOR

C'était ignoble (On frappe.) Entrez !

(Entre Fernandez, son violon sous le bras.)

SCÈNE IV

● MARIE, MADAME VICTOR, FERNANDEZ

FERNANDEZ, il rit, l'air gêné.

Le patron a appelé Marie. Il est furieux...

MADAME VICTOR

Vous avez dit qu'on n'a rien entendu ?

FERNANDEZ

Il pense que c'est encore un tour, il a crié à travers l'escalier.

MADAME VICTOR, elle se lève, l'air languissant.

Il pouvait bien monter ! Enfin, j'y vais !

MARIE, elle se lève.

Madame n'a pas besoin d'y aller à ma place...

MADAME VICTOR, avec pitié.

Mais si, ma fille, il est trop en colère, toi, tu ne saurais pas lui répondre, il l'attraperait!...

(Elle sort, laissant Marie avec Fernandez, et à présent tous deux ont l'air gênés, comme intimidés l'un devant l'autre. Cependant Marie semble absorbée, plongée dans sa couture, sous la lampe.)

SCÈNE V

MARIE, FERNANDEZ

FERNANDEZ, après un petit silence.

Marie ?...

MARIE, sans lever la tête.

Monsieur ?...

FERNANDEZ, tristement suppliant.

Laisse un peu ta couture ?

MARIE, sans lever la tête.

Mais, Monsieur, pourquoi faire ?

FERNANDEZ

Tu ne veux seulement pas savoir qu'on est là...
Marie, voyons, dis un peu quelque chose ?...
Marie, tu sais, tu m'intimides...

MARIE

Vous vous moquez de moi, monsieur Fernandez ?
Un homme comme vous ! Et quand vous êtes devant le public ?...

FERNANDEZ, avec élan, il se rapproche d'elle.

Ah ! Marie, un être qu'on aime, c'est si terrible !
ça vous rend tellement plus tremblant que n'importe quoi ! Mais tu ne devines donc pas que, d'un simple regard, tu peux changer ma vie, éveiller dans mon cœur l'espérance ou la mort, faire le jour ou la nuit !

(Marie se lève, légèrement effrayée.)

Ah! Marie, voilà comme tu es, dès qu'on t'approche! Qu'est-ce que je t'ai donc fait, dis, pour que tu te sauves? Et toujours c'est comme ça! Ah! comme tu es mauvaise!

MARIE, elle se tient de l'autre côté de la table.

Madame va rentrer, monsieur Fernandez!...

FERNANDEZ

Oh! madame Victor, ça n'a pas grande importance!

MARIE, l'air mécontent.

C'est vrai qu'elle vous laisse toujours avec moi. Je lui en veux de ça! à la fin je lui dirai...

FERNANDEZ, triste, ému.

C'est donc si pénible pour toi, que je sois là?...

MARIE, elle se rassied.

Mais non, Monsieur! Mais laissez-moi faire ma couture?...

FERNANDEZ, il s'assoit dans un coin, loin d'elle.

Je ne bouge plus. Là, tu vois, je me tiens là, bien sagement (Un silence.) Même si tu l'exiges, eh bien, je vais te laisser.

MARIE, vivement.

Du moment que vous vous tenez tranquille...

FERNANDEZ

Je ne fais même pas un mouvement...

MARIE, sans lever les yeux.

Vous pouvez causer ! Seulement de choses...

FERNANDEZ

Quelconques !... (par diversion.) Tu as vu ce jeune Russe...

MARIE, avec émotion.

Qui s'est suicidé ?...

FERNANDEZ

Pour cette femme ! Est-ce qu'elle l'aimait ? Elle dit à présent qu'elle l'aimait. Les femmes sont drôles... Elle prétend qu'il ne lui avait jamais parlé... Imagines-tu ça ?...

MARIE, toujours cousant.

Est-ce qu'on peut savoir !

FERNANDEZ, vivement.

Hein, Marie, toi qui dis toujours que les hommes mentent : en voilà un...

MARIE

Ils vous mentent tous, toujours!

FERNANDEZ, avec élan, il se rapproche.

Pas moi...

MARIE, avec inquiétude.

Pas vous!

FERNANDEZ

Moi, ce serait pour la vie...

MARIE, elle rit.

Pour la vie? Pour un soir ou deux, voulez-vous dire!...

FERNANDEZ, il est près d'elle qui coud toujours.

Que s'est-il passé dans ta vie, Marie? Pourquoi es-tu désenchantée comme ça? Oh! ne me fais pas ces grands yeux effrayés, je ne te demande pas ton secret, pauvre fille! D'ailleurs, ce qu'il peut être, on le devine assez. Tu as dû donner ta confiance...

MARIE, très émue, coupant court.

Je vous en prie!...

FERNANDEZ

Crois-tu que j'ignore la vie pour les femmes! Presque toutes sont dupes de leur cœur, c'est

naturel. Oh! est-ce donc une faute que d'avoir aimé? Ah! Marie, quand je songe que tu as pu souffrir, eh bien, je me sens encore plus attiré vers toi! Tu ne serais pas si belle à mes yeux, sans ta souffrance! Ah! comme je voudrais que tu vois le fond de mon cœur!... Écoute, Marie, mais comprends donc un peu, je suis seul moi aussi, je suis seul sur la terre; à nous deux, nous pourrions nous créer du bonheur, avec nos deux détresses on peut créer une vie qui soit belle et heureuse, j'en suis sûr, va, Marie! Seulement, tu ne veux pas, tu as peur qu'on te trompe... Oh! mais ne dis pas non, c'est ton sentiment... mais moi, j'aimerais partir avec toi loin d'ici, une fois qu'on serait tous deux à voguer sur la mer, il faudrait que tu comprennes, tu verrais combien je t'aime...

MARIE, malgré elle.

Ah! si je pouvais vous croire!...

FERNANDEZ, ardemment.

Mais si tu entrais dans mon âme!... tu verrais bien!... et puis, écoute, Marie, nous sommes pauvres tous les deux, alors nous pourrions partir, tout risquer... Il y a des pays où l'on gagne tout ce qu'on veut... Ici, moi, j'en vois tous les jours, des voyageurs, tu en entends comme moi qui en racontent des choses sur les terres d'où ils viennent... Eh bien, ils le disent tous, quand on a du cou-

rage... Seulement, s'en aller seul, à quoi bon!... à quoi bon! (Bruit de sirène.) Ah! ces bateaux, pour moi, c'est comme une hantise, on dirait qu'ils m'appellent pour partir en voyage!... (Il regarde Marie.) Voyons, tu ne veux donc pas qu'on devienne riches tous les deux?...

MARIE, durcie.

L'argent, ça m'est égal!...

FERNANDEZ

Oh! à moi aussi, ça m'est bien égal! mais enfin, on n'est pas sur terre pour crever toute l'existence! Et puis, le principal, ça n'est même pas ça! Enfin, Marie, tu as un cœur, n'est-ce pas? Tu es bonne, j'en suis sûr, ça se lit dans tes yeux clairs. Et quelquefois tu as un air tellement gentil avec moi!... Eh bien, vois un peu comme je suis à cause de toi, je n'ai plus de ressort, je suis comme une épave... Veux-tu qu'un homme s'en aille comme ça à la dérive?

MARIE, émue.

Mais, moi, qu'est-ce que j'y peux?...

FERNANDEZ, allant et venant.

Toute ma vie, je vais rester là à leur râcler des choses bêtes, ridicules!... Mon violon, quelquefois, j'ai envie de le casser. C'est comme un instrument qui serait mort à jamais, je ne le prends

plus qu'avec dégoût, avec ennui, et tout de même, il pourrait tellement avoir une âme... (Il la regarde.) je t'embête, hein, Marie, avec mes histoires?... Et puis, je te suis antipathique, c'est évident... Avec toi j'aurais fait un effort, c'est certain, je sentais revenir en moi une vie, une énergie... D'un malheureux déchu tu aurais refait un homme...

MARIE, très émue.

Est-ce possible, monsieur Fernandez, qu'une pauvre fille...

FERNANDEZ, très exalté.

Avec une âme comme toi, une nature comme la tienne...

MARIE

Vous vous faites sur moi des idées... Mais qu'est-ce que je suis? Réfléchissez donc, M. Fernandez...

FERNANDEZ, il la prend dans ses bras.

Tu pouvais être tout pour moi, tu étais tout...

MARIE, dans un grand cri.

Oh! recommencer à faire des rêves, mon Dieu!

FERNANDEZ

Tu es ma vie!...

MARIE, elle se dégage.

Qu'on me laisse, au nom du Ciel!

FERNANDEZ

Tu me désespères...

MARIE, le ton dur, triste.

Tous les hommes vous mentent, vous êtes comme les autres... Moi, je veux vivre en paix, faire ma vie sans aventures! Si vous voulez vous amuser, prenez-en d'autres... Et si vous continuez comme ça à me tourmenter...

FERNANDEZ, décontenancé.

Mais qu'est-ce que tu feras?

MARIE, l'air très déterminé.

Je quitterai la maison.

FERNANDEZ

Tu ferais ça, toi?...

MARIE

J'ai besoin de paix, d'oubli.

FERNANDEZ, bouleversé, brisé.

Comme tu dis ça! (Il lui prend la main.) Au moins soyons amis.

MARIE, se dégageant brusquement.

Non, on ne peut pas être amis, vous et moi...

(Ici entre Madame Victor, l'air encore plus ennuyé qu'avant.)

SCÈNE VI

MARIE, FERNANDEZ, MADAME VICTOR

MADAME VICTOR, à Marie.

Mon mari, il dit qu'il a besoin de toi... (A Fernandez.)
Ah ! quel homme, tout le temps il ronchonne, il
crie... (A Marie.) Tu vas ?

MARIE, sortant déjà, l'air joyeux.

Oui, Madame.

MADAME VICTOR, perfidement.

Ça t'amuse ? Tu as de la chance !

MARIE, très simple.

Le patron me demande, je descends.

MADAME VICTOR, avec animosité.

Oui, c'est bon !

(Marie sort.)

SCÈNE VII

FERNANDEZ, MADAME VICTOR

FERNANDEZ, amer, découragé.

C'est de me quitter qui la rend si contente !
Madame Victor, savez-vous ce qu'elle m'a dit ?

MADAME VICTOR, avec méchanceté, bas.

Qu'elle ne veut pas de vous ? Ça ne m'étonne
pas. Elle vise à mieux...

FERNANDEZ, bouleversé.

A mieux ?

MADAME VICTOR, pleine d'arrière-pensées.

Elle a son but...

FERNANDEZ

Oh ! pas le patron, tout de même ?

MADAME VICTOR, cherchant à l'entraîner.

Venez voir un peu. Nous nous mettrons derrière
la rampe, vous écouterez...

FERNANDEZ, suivant Madame Victor.

Elle, c'est une honnête fille ! Elle est honnête !

MADAME VICTOR, sûre d'elle-même.

Observez-les ensemble...

(Ils sortent. Toujours la musique de piano.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

La cour de l'hôtel. Un long bâtiment, une pauvre salle de café-concert, toute vitrée, voilée de rideaux rouges derrière lesquels brille une lumière crue. Vers la gauche, il y a une porte qu'on ne dans la salle où l'on devine une foule silencieuse. On entend la gigue jouée par Fernandez. On voit se refléter sur le rideau une ombre géante et ridicule d'homme qui danse et qui doit être Titus. Cependant, la cour est fermée sur la droite par une construction à plusieurs étages, construction très étroite et qui fait angle avec la salle de café-concert. Cette partie de l'hôtel est noire, on distingue mal quelques fenêtres, une seule est éclairée. Une porte donne accès par là.

Au lever du rideau, Marie est en scène, elle a la figure collée à la vitre du café-concert, elle a l'air de regarder dans la salle. Elle a tourné le dos au public et n'entend pas venir un homme assez gros et de haute stature qui vient de sortir de l'hôtel et qui s'approche d'elle à pas de loup, comme pour faire une farce.

A la fenêtre éclairée, Madame Victor, penchée, comme aux aguets. Bientôt la lune viendra illuminer la scène.

SCÈNE II

MARIE, VICTOR, MADAME VICTOR,
à la fenêtre.

VICTOR, avec enjouement.

Il est beau, hein ?

MARIE, se retourne, l'air très troublé.

Qui ça, monsieur Victor ?

VICTOR

Celui à qui tu penses !...

MARIE, comme entrant dans le jeu.

Oh ! bien sûr qu'il est beau ! on n'en a jamais vu un plus beau sur la terre ! Seulement, où est-il ? où est-il ?

VICTOR

Peut-être pas loin...

MARIE, en riant d'un air gêné.

Si vous savez où, dites-le-moi.

VICTOR

Oui, fais la bête !...

MARIE, toute saisie, changeant de ton soudain.

Monsieur Victor, vous parlez sérieusement ?

VICTOR, il rit.

Mais ça m'est égal ! Tu es libre.

MARIE

Les hommes, si vous croyez alors qu'ils m'intéressent ! Seulement Titus, quand il danse, il est drôle !... Et puis tous ces gens dans la salle, quel air ils ont !...

VICTOR, il regarde.

Un air de tristesse, de chagrin, ça fait frémir!

MARIE

Est-ce que personne n'est donc, heureux sur terre ?

VICTOR

Quand on est jeune, on voudrait arriver, alors l'espoir vous conduit stupidement, comme un dément qui ménerait un aveugle. Et puis après, on est vieux, c'est fini ! alors on sent qu'on a raté son existence. Toujours tous les hommes ratent leur existence!... Même les plus fortunés, tu sais, les plus heureux. (Il lève la tête vers la fenêtre éclairée.) Mais une fois qu'on s'en aperçoit, il est trop tard... (il se met à rire d'un air navré.) D'ailleurs on peut toujours trouver à s'amuser...

MARIE

Comme vous dites ça !

VICTOR, bas, montrant la fenêtre.

La patronne, tu la vois ?

MARIE, elle lève la tête.

A la fenêtre, oui...

VICTOR, énervé

Elle nous espionne encore...

MARIE

On ne fait rien, pourtant...

VICTOR, bas.

Ah ! elle est comme ça, hypocrite et venimeuse ! Toute ma vie, elle m'aura traqué et embêté, cette femme-là... j'ai l'impression d'être en prison, ici... Même mes rares minutes de plaisir, elle me les gâte... Une distraction maintenant, ça devient une chose inouïe ! C'est comme le dernier verre d'eau-de-vie du condamné. (Marie veut s'en aller.) Où t'en vas-tu ?

MARIE

Je rentre.

VICTOR

Attends l'entr'acte...

MARIE

Mais non, il vaut mieux pour Madame...

VICTOR, furieux.

Madame ? (Il crie très haut en regardant vers la fenêtre.) Tu es là, toi ?

MADAME VICTOR, mielleuse.

Oui, Victor... C'est la salle... Je me demandais si on avait du monde.

VICTOR, très fort, très rude.

On a du monde! Dors tranquille!

(Madame Victor disparaît de la fenêtre.)

SCÈNE II

MARIE, VICTOR

MARIE

Oh! comme elle va m'en vouloir!

VICTOR, bonhomme.

Avec moi, petitesotte, t'un'as rien à craindre!...

MARIE, très naïvement.

Oui, vous, bien sûr, c'est tout comme mon grand-père!

VICTOR, un peu vexé.

Comme ton grand-père? Eh bien? Que veux-tu dire?

MARIE, enfantine, vivement.

Chaque fois que je restais avec lui, j'étais tranquille! Quand il me prenait par la main, pour sortir, j'avais l'impression d'être avec un bon géant!... Il me semblait qu'aucun malheur ne pouvait plus m'arriver!

VICTOR

Aucun malheur ?

MARIE, avec force.

Il m'aurait protégée !

VICTOR, joyeusement ému.

Et moi, c'est comme ça !

MARIE

Oh ! pas tout à fait, forcément, n'est-ce pas ?

VICTOR

Enfin, un peu ?

MARIE

Avec moi, vous avez toujours été si bon, si gentil !...

VICTOR

Tu m'intéresses, tu n'es pas comme les autres...

MARIE

Vous me sentez seule, sans soutien, alors, n'est-ce pas, naturellement...

VICTOR

Tu me fais du bien, ta présence seule me fait du bien !

MARIE

Avec vous, je me sens si à l'aise, c'est drôle !
Et les autres hommes, je m'en méfie tant ! Et
vous, comme vous êtes le patron, ça pourrait être
le contraire...

VICTOR, enjoué.

Parbleu, tu sais bien que sur un signe de toi...

MARIE, elle rit.

Vous iriez décrocher la lune au firmament ?

VICTOR

Demande-moi seulement quelque chose qui soit
possible !...

MARIE, avec décision, subitement.

Eh bien, soyez avec les autres comme avec
moi, voulez-vous ? Montrez-vous très bon, indul-
gent...

VICTOR, avec stupeur.

Avec les autres ? Qui appelles-tu les autres ?

MARIE

Mais... Titus, M^{lle} Zulma...

VICTOR, il rit.

Et Fernandez...

MARIE

M. Fernandez, je n'y songeais pas...

VICTOR, il l'attire contre lui.

Tout ce que tu veux, je le ferai ! Même Fernandez, il n'aura pas à se plaindre de moi ! Mais toi, en revanche...

MARIE

Monsieur ?

VICTOR, il la tient comme pour l'embrasser.

Je ne demande qu'à te faire bien plaisir, mais toi, de ton côté, dis, Marie, tu seras gentille ? N'est-ce pas, tu ne feras pas la méchante ?...

MARIE, effrayée.

Monsieur Victor!...

VICTOR, il rit bizarrement.

Te voilà tremblante?...

MARIE, elle crie.

Ah ! Monsieur Victor !...

VICTOR

Pourquoi cries-tu ? Pourquoi cries-tu ? Vas-tu bien te taire !

MARIE, elle se débat.

Ah ! quelle voix vous avez !

VICTOR, il l'embrasse.

Ah ! C'est que tu m'affoles !... Ta petite tête m'affole, tu ne vois pas...

MARIE, avec horreur.

Ah ! Malheureuse ! Malheureuse que je suis !... Lâchez-moi... qu'avez-vous ? Je vous dis de me lâcher... (Elle se dégage et se sauve dans la cour.) Ah ! Monsieur, moi qui avais cru...

VICTOR, il la poursuit.

Tu avais cru quoi ? Ah ! Marie, si tu savais... (Il la rattrape, la saisit dans ses bras.) Ah ! je t'adore, je t'adore, tu n'as pas pu ne pas le voir ?

MARIE

J'avais tellement cru qu'au moins vous...

VICTOR, ironique, mais la voix passionnée.

Oh ! avec ça que tu n'as pas joué à m'affoler !... Les femmes, quand elles ont l'air de vous fuir le plus fort, c'est pour qu'on coure après, je ne suis pas tellement bête... Écoute, Marie, voyons, qu'est-ce que tu veux ? De l'argent, dis, est-ce ça ?

Mais tout ce que tu pourras désirer, tu l'auras... Tu es ma vie, entends-tu, comprends donc... Ne te débats donc pas stupidement comme ça, je te ferai très belle, tu verras, je te ferai belle ; je t'achèterai des choses pour que tu sois belle, tu ne resteras pas à travailler ici... Enfin, Marie, tu devrais pourtant connaître Victor ! Quand il regarde une femme, Victor, tout le monde le sait, ça n'est pas pour rêver ? Qu'est-ce que tu pensais donc... (Il la secoue.) Petite bûche...

MARIE, elle pleure.

Vous allez me battre ?...

VICTOR, presque à ses genoux.

Pardonne-moi, dis, pardonne-moi ? J'ai eu tort, je t'ai brutalisée... Ah ! je ne suis qu'une brute !... Aussi pourquoi avais-tu l'air gentille comme ça ? Tu avais l'air de bien te plaire avec moi... On n'est pas avec un pauvre homme comme tu étais !... Et puis, si tu savais, Marie, voilà des jours, des semaines, que j'attendais... L'amour, ça vous prend comme le vent prend les nuages, allez donc résister à ça, c'est effrayant... Tu pleures ?... Ne pleures pas ? Tu es une enfant... (La musique cesse, l'entr'acte commence.) Tu es une pauvre enfant, une pauvre enfant ; je ne te dirai plus jamais rien de méchant ! Seulement ne me fais plus une figure comme ça... Allons, regarde-moi, je ne te parle pas doucement ? Après tout, Marie, c'est moi ton patron, je pourrais être avec toi tout autrement que

je ne suis. Regarde-moi comme avant, tu ne veux plus être comme avant ?... Mais enfin, tout à l'heure, encore, nous étions bien...

MARIE, d'un air de dégoût.

Tout ça est fini ! Et jamais ça ne reviendra...

VICTOR, durement.

C'est ton dernier mot ?

MARIE

Vous êtes pire que tous les autres...

VICTOR, il l'écarte brutalement.

C'est bon, tu peux faire tes paquets...

MARIE, elle va vers la porte de l'hôtel.

Comme vous voudrez !

VICTOR, il va vers le café-concert.

Et quant à lui...

MARIE, se retourne stupéfaite, inquiète.

Lui ?

VICTOR

Lui, ton Fernandez...

MARIE, elle revient vers Victor.

Mon Fernandez ? En quoi est-il mon Fernandez...

VICTOR

Allons, inutile...

MARIE

Il n'a rien à voir là-dedans.

VICTOR, brutalement.

Vous deviez vous en moquer par derrière du patron... Et bien...

MARIE

Il ne m'est rien !

VICTOR

Et pour qui étais-tu à l'instant au carreau ? Par gentillesse, j'ai fait semblant de ne pas comprendre ! Et puis tu protestais d'un air tellement candide ! Petite fourbe que tu es !...

MARIE

Je vous jure...

VICTOR

Ça n'est pas vrai, ça n'est pas vrai que tu l'aimes?...

MARIE, dans un cri.

Si je l'aime, il n'en sait rien !

VICTOR, tristement victorieux.

Enfin, tu as avoué ? Tu l'aimes !...

MARIE, éperdue d'angoisse.

Monsieur Victor...

VICTOR, avec rancune.

Tout le monde me l'avait dit, Zulma, Titus, les autres, on vous voyait partout... La patronne, il paraît qu'elle vous laissait ensemble...

MARIE, terrifiée.

Monsieur Victor, mon Dieu, qu'est-ce que vous allez faire ?

VICTOR

Tu vas voir ça ? (Il ouvre la porte du café-concert.) Dites, Monsieur Fernandez...

MARIE, suppliante.

Il n'est pas responsable ! Il n'est pas responsable !

(Entre Fernandez, l'air surpris de l'attitude de Marie. Cependant il s'avance vers Victor.)

SCÈNE III

MARIE, VICTOR, FERNANDEZ

FERNANDEZ, à Victor.

Vous avez à me dire ?

VICTOR, brusquement.

Dè vous chercher une place ailleurs...

FERNANDEZ, avec un regard vers Marie.

Ah ! c'est très bien, j'aurais dû m'y attendre !
D'ailleurs, on m'avait averti. (A Victor.) Et je pars,
quand ça ?...

VICTOR

Après le concert...

FERNANDEZ, légèrement, s'en allant déjà.

Après ? Tout de suite, monsieur Victor...

VICTOR, il va vers lui, menaçant.

Monsieur Fernandez, vous avez à jouer ! il y a
un concert où vous avez à jouer...

FERNANDEZ

Débrouillez-vous !

VICTOR

Vous resterez, vous resterez...

FERNANDEZ, il rit.

Pas une seconde de plus ! Mais dites donc, vous
êtes fou ? Votre concert, je m'en moque, mon-
sieur Victor ! Et votre boîte, elle me pèse sur le

dos ? Croyez-vous donc que je vais m'occuper de vos histoires... Et puis, vous savez, payez-moi, ne me payez pas, c'est encore une chose qui m'est bien égal ! (Il va vers l'hôtel.) Je monte pour dire adieu à madame Victor, c'est la seule ici...

VICTOR, avec l'air de le pousser du geste.

Allons, c'est bon ! Maintenant fichez-moi le camp !...

FERNANDEZ, il s'arrête, se retourne.

Oh ! là ! du calme ? D'abord, peut-on savoir ?...

VICTOR

Pourquoi je vous fous dehors ? La clientèle s'est plaint...

MARIE, outrée.

Monsieur Fernandez...

VICTOR

Vous êtes malade, vous êtes un crève-la-faim, j'avais pitié de vous, mais vraiment...

MARIE, à Fernandez.

Il ment, Monsieur...

VICTOR, hurlant.

Vous n'êtes qu'un veau, en fait d'artiste !...
Vous n'êtes qu'un veau...

MARIE, hurlant.

Il est jaloux...

VICTOR, il l'empoigne Marie.

Oh ! toi, assez braillé !

MARIE, elle se laisse tomber à terre.

Il est jaloux de vous, monsieur Fernandez, c'est pour ça, uniquement pour ça, qu'il vous renvoie...

VICTOR, il la traîne vers l'hôtel.

Est-ce que tu perds la tête !... Tu veux donc qu'on s'ameute...

MARIE, à Fernandez.

Ah ! Monsieur, si vous saviez... (A Victor.) Oh ! vous n'aurez pas raison de moi comme ça ! Et ce que j'ai à dire, je le dirai, monsieur Victor... Vous pouvez me faire du mal, il faudra qu'on m'entende ! (A Fernandez.) Ah ! Monsieur Fernandez, vous m'avez mal jugée tout à l'heure, j'ai bien vu... Mais maintenant vous pouvez comprendre la vérité...

FERNANDEZ

La vérité ?...

VICTOR

Sacrée garce ! va... petite garce !

MARIE, elle hurle.

S'il me met dehors, c'est que j'ai pas voulu de lui...

VICTOR, il la jette dans l'hôtel et referme.

Qu'on ne t'entende plus ! Monte faire ton baluchon !

(On entend Marie crier à l'intérieur. Mais déjà Fernandez se rue sur Victor. En haut, à la fenêtre, on peut distinguer la forme noire de Madame Victor qui, depuis un instant, est revenue là et se penche démesurément.)

SCÈNE IV

VICTOR, FERNANDEZ

FERNANDEZ, se ruant vers Victor.

Brute que vous êtes !... Malheureux...

VICTOR, goguenard, énorme.

Oh ! assez !

FERNANDEZ

Cette petite, moi qui l'accusais !

VICTOR

Filez ! Filez ! et taisez-vous !

FERNANDEZ

Une pauvre fille, se venger d'elle comme ça ! Ah ! c'est du propre !... Ne haussez donc

pas les épaules. (Ici tombe d'une fenêtre, mystérieusement, un couteau que Fernandez ramasse.) Ah ! prenez garde !

VICTOR

Lâchez ça.

FERNANDEZ

Vous tremblez ?

VICTOR

D'où est-il tombé ? qui l'a jeté ?...

FERNANDEZ

Tout le monde vous hait... Vous ne le sentez donc pas. (Il rit d'un air égaré.) Ah ! vous avez peur à présent !

VICTOR

Pour vous !

FERNANDEZ

Et vous croyez donc que je vous crains, alors ? Mais d'abord à moi, que me fait donc la vie...

VICTOR, il lui saisit le poignet.

Ah ! vous êtes absurde... Lâchez ça...

FERNANDEZ, s'agitant, impuissant, sous les poings de Victor.

Que je vous plante d'abord ce couteau !...

VICTOR

Allons donc ! vous n'êtes qu'un enfant ! c'est ridicule ! Vous n'allez pas ruiner tout votre ave-

nir. J'ai été brutal, oui, c'est vrai, avec cette fille, mais c'est moi le patron, monsieur Fernandez ! Un patron ne doit pas se laisser marcher dessus, il y a des choses qu'il faudrait comprendre ! Et vous croyez que je suis un mauvais homme, n'est-ce pas ? Allons, jetez ce couteau par terre et finissons ! (Il oblige Fernandez à lâcher le couteau qui tombe à terre.) Et maintenant c'est moi qui vous tient, vous voyez bien, mais je veux vous montrer que je vaud mieux que vous ne supposiez...

FERNANDEZ, désespéré, il s'effondre.

Que me fait l'existence !

VICTOR, stupéfait.

Et c'est vous qui vous plaignez ?

FERNANDEZ

Comment vais-je vivre !

VICTOR, goguenard.

Vous trouverez bien une place...

FERNANDEZ

Il s'agit bien de ça !

VICTOR

Cette fille est gentille, elle est brave devant la vie, elle n'a pas hésité à choisir le plus pauvre.

FERNANDEZ, bouleversé de joie inquiète.

Le plus pauvre !

VICTOR

C'est la preuve qu'elle vous aime joliment !

FERNANDEZ, abasourdi.

Qu'elle aime qui ?

VICTOR, étonné.

Mais, vous-même.

FERNANDEZ, puérilement joyeux, il va et vient.

Mais c'est insensé ! le plus pauvre ? Elle m'aime ! Mais franchement, c'est fou, ça, monsieur Victor. Ce doit être pour vous moquer de moi que vous me dites tout ça ? Mais pourquoi vous moquez-vous de moi, monsieur Victor ? Oh ! ce serait trop beau... (Il lui prend les mains d'un air de joie enfantine). Elle m'aime, vous croyez, elle vous a dit ça, à vous-même, monsieur Victor ? Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Comment est-ce arrivé ? Mais racontez-moi, dites, racontez-moi... Avec moi, elle avait toujours un air si dur...

VICTOR

Les femmes, c'est à n'y rien comprendre...

FERNANDEZ

Oh ! est-ce possible ! voyons, voyons, monsieur Victor...

(On entend une fenêtre s'ouvrir avec fracas, et l'on voit Marie se pencher en hurlant, dans le mouvement qu'elle avait lorsqu'elle était encore dans la cour.)

SCÈNE V

MARIE, à la fenêtre, VICTOR, FERNANDEZ

MARIE, à la fenêtre.

Il est jaloux de vous, monsieur Fernandez... Il vous en veut...

VICTOR, goguenard.

Parce que tu l'aimes, dis-le !

MARIE

Mais oui ! parfaitement, c'est pour ça, monsieur Victor ! Et après ? Je suis bien libre...

FERNANDEZ, éperdu.

Marie ! Marie ! Marie !

MARIE

Je ne dois de comptes à personne ! Et moi, si quelqu'un me plaît...

FERNANDEZ, ivre de bonheur.

Si quelqu'un lui plaît! elle a dit: « si quelqu'un me plaît »...

VICTOR, s'en allant tristement.

Ah ! Vous voyez bien que vous n'êtes pas à plaindre...

(Il sort par la porte de l'hôtel.)

SCÈNE VI

MARIE, à la fenêtre, FERNANDEZ

FERNANDEZ, à Marie.

Tout ça, Marie, sais-tu que c'est fantastique ? Pourquoi veux-tu te sauver, tu n'as pas peur de moi ? Reste à cette fenêtre, reste là, pour que je te voie ! Tu es comme une apparition à cette fenêtre, je voudrais pouvoir te toucher, te prendre la main, j'ai peur de faire un rêve, est-ce que je vais me réveiller... C'est vrai que tu veux bien que je t'aime, dis, Marie?... Il me semble que je pourrais m'envoler vers ta fenêtre ? La vie, comme c'est donc plein de choses extraordinaires ! Pourquoi avais-tu avec moi cet air de glace ! Ah ! vous autres femmes, que vous êtes étranges ! Et maintenant, quel bonheur j'éprouve à cause de toi !.. Ah ! Marie, mon amour, mon espoir, vous êtes

là ? Mais vous ne dites, plus rien ? Pourquoi ça ?
Qu'y a-t-il ? tout à l'heure vous parliez...

MARIE, bas, avec tendresse.

J'ai honte d'avoir parlé...

FERNANDEZ

Honte de m'avoir donné le bonheur, dis, Marie ?
Vous avez honte de ça ! Tu n'as pas honte de ça ?
Vous m'aimez ? Répondez ? Je suis en bas, dans
l'ombre ! A peine si je vous distingue... Vous
m'aimez ! Dites-le-moi ? Tu m'aimes ? Toi ! Toi, tu
m'aimes ?

MARIE

Tout le temps, je ne pense qu'à vous...

FERNANDEZ

Comme tu m'as fui, pourtant ! Comme tu m'as
fait souffrir ! comme tu t'es bien cachée...

MARIE

Ah ! c'est que l'amour, me fait si peur, si vous
saviez ! (Voyant que l'on ouvre la porte du café-concert.) Voilà du
monde !

FERNANDEZ

C'est Zulma, ne te sauve pas.

MARIE, elle quitte la fenêtre.

Je monte dans ma chambre préparer mes affaires...

(Elle disparaît, entrent Zulma et Titus.)

SCÈNE VII

FERNANDEZ, ZULMA, TITUS

FERNANDEZ

Qu'est-ce que c'est ?

ZULMA

Mon vieux, on t'attend, voilà une heure ! Vous vous êtes encore engueulés, Victor et toi ?...

FERNANDEZ, avec enivrement, il la prend dans ses bras.

J'ai mon congé, Zulma, c'est une chose folle ! La vie est un conte, une histoire invraisemblable ! Tu sais comme j'étais malheureux avec Marie, eh bien, figure-toi...

ZULMA, elle l'entraîne.

Ton affaire, c'est palpitant ! Mais tu nous diras ça plus tard. (On entend du bruit dans le café-concert.) La salle trépigne.

FERNANDEZ, fou de joie.

Elle m'aime, Zulma! c'est à n'y rien comprendre!

(Il sort, entrant avec Zulma et Titus dans le café-concert. Presque aussitôt l'ombre de Titus va de nouveau danser follement sur le rideau, au son d'une musique fantastique. Il y a une pause, puis de l'hôtel, on voit sortir Madame Victor et Victor se disputant.)

SCÈNE VIII

VICTOR, MADAME VICTOR

VICTOR, il la tire durement.

Il est tombé de ta fenêtre, je l'ai vu!

MADAME VICTOR, l'air craintif et sournois.

C'est cette fille, elle seule avait intérêt....

VICTOR

Il est tombé de ta fenêtre, je l'ai vu. Et maintenant tu voudrais faire soupçonner cette fille! Tu es encore plus odieuse que nature! Toute ta vie tu as été là pour me traquer! Toute ta vie, tu as excité, monté tout le monde... Si tu en étais à ton premier coup! mais voilà combien de fois que tu agis comme ça! toujours en dessous, sans avoir l'air de rien!... Et quand je pense qu'il y a des gens qui sont heureux!... Et dire que moi je

t'aurai comme ça jusqu'à la fin ! Et c'est moi qui toujours passerai pour un sale type, parce que moi, j'ai une sale figure et que c'est mon métier de crier après le monde!... Il est tombé de ta fenêtre, ce couteau, tu espérais qu'on te débarrasserait de moi!... Ah ! les femmes, quand elles sont mauvaises, qu'elles vous haïssent, tout ce qu'elles peuvent trouver à tramer, elles sont terribles ! elles tendent leurs fils de loin, elles tissent leur toile dans l'ombre, elles attendent leur instant, elles y mettent tout leur cœur ! (Il lève le bras, on voit luire le couteau sous la lune.) Eh bien, si je te le flanquais dans la peau, ton couteau !

MADAME VICTOR, épouvantée.

Victor !

VICTOR, il la lâche.

Monte chez toi et dors si tu peux.

(Elle rentre dans l'hôtel, comme une bête qu'on chasse. Il la suit du regard, on sent entre eux l'éternelle guerre sournoise des ménages divisés. Madame Victor partie, il revient dans la cour et va au carreau du café-concert, il regarde, il a l'air abandonné, misérablement, et on le voit qui sanglote, le front dans ses mains, tandis que la musique joue joyeusement.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Toujours l'hôtel. Un couloir très étroit où l'obscurité règne, sauf dans la partie du milieu que la lune éclaire, par une baie vitrée donnant sur le port. Des silhouettes de mats, de tuyaux, de bateaux se découpent en ombre chinoises sous la lune. Le silence dans le port est profond.

Dans l'hôtel résonne encore un piano, mais presque aussitôt il va cesser.

Au lever du rideau, entrent Marie et Fernandez couverts de manteaux, leurs petits colis à la main. On les entend d'abord parler dans l'ombre : ils ont l'air très animés ; ils arriveront peu à peu jusque dans le jour de la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, FERNANDEZ

FERNANDEZ, joyusement.

Alors, on n'attend pas qu'ils finissent ?

MARIE, vivement.

Non, non, non.

FERNANDEZ

Et où va-t-on ?

MARIE

On s'embarquera comme vous disiez !... peu importe pour où, moi, ça m'est égal ! L'essentiel,

c'est qu'on s'en aille ! Ah ! vous voyez, c'est moi à présent qui vous pousse... Évidemment, nous aurions pu rester cette nuit...

FERNANDEZ, vivement.

Oh ! non, autant lâcher cette boîte !

MARIE

N'est-ce pas ? autant ne plus jamais revoir ces méchants êtres ! (Ici le piano se tait.) Et si vous saviez, cette M^{me} Victor, tout à l'heure, je l'ai entendue qui m'accusait ! C'est une maison de menteurs, d'hypocrites... Et moi qui avais tant rêvé d'y vivre toujours ! J'aurais tout fait, je ne demandais qu'à passer là toute ma vie... Ah ! les illusions que l'on se crée, mon Dieu !... Voyons, est-ce que c'est moi qui suis trop exigeante ?...

FERNANDEZ

C'est-à-dire que tu as une âme à satisfaire, tu as une petite âme adorable, délicieuse...

MARIE

Si vous saviez ! j'ai déjà eu les mêmes histoires... Des femmes me trompaient, me poussaient dans des embûches. C'est à croire que c'est là ma vie décidément... Ah ! comme les choses recommencent dans la vie ! croyez-vous que toujours je trouverai sur ma route des femmes fausses et mauvaises

pour me persécuter... Ah ! J'ai l'air drôle, mais c'est vrai, ça aussi, c'est vraiment terrible ! (Elle s'accoude à la baie.) Que j'aimerais être loin d'ici !...

FERNANDEZ, l'enlace. .

Regarde ces bateaux, on dirait qu'ils nous attendent.

(Entrent Titus et Zulma qui remontent du concert. Zulma a une guitare à la main. Apercevant les amants enlacés, ils s'arrêtent et ils s'étreignent grotesquement, en manière de parodie. Désormais ils vont ainsi les singer par derrière, ils s'esquiveront çà et là, dans l'ombre, au moindre bruit, à la moindre inquiétude, quitte à revenir aussitôt pour recommencer leurs simagrées.)

SCÈNE II

MARIE, FERNANDEZ, ZULMA, TITUS

MARIE

Jusqu'où faut-il aller pour trouver le bonheur ! Ah ! vous serez bon, dites, vous serez bon pour moi ?

FERNANDEZ, avec une tendresse passionnée.

Oh ! Marie, tu verras, mon amour ! nous n'avons fait que souffrir jusqu'ici, parce que nous étions enchaînés dans nos misères. Mais une fois que nous serons en mer, ce sera déjà une délivrance, une vie toute autre ! nous sommes comme des gens qui se sauvent de leur prison, ils s'engagent sur un pont qui conduit à une terre d'espérance... Ah ! Marie, aie confiance en moi, aie foi en moi...

MARIE

Mon ami! je le sens bien, vous êtes bon, vous m'aimez...

FERNANDEZ

Je t'adore, tu es l'âme de mon âme...

MARIE, suppliante, puérilement.

Mon ami, il ne faudra pas jouer avec moi ?

FERNANDEZ

Que voulez-vous dire ?

MARIE

Je ne suis qu'une petite fille... Vous comprenez, qu'une pauvre petite fille! alors, si vous aussi, vous jouez avec mon cœur...

FERNANDEZ

Je ne vivrai que pour vous seule...

MARIE

C'est une fragile chose qu'un cœur de petite fille!... Souvent on dit un mot qui a l'air anodin, et le mot vous casse le cœur comme du verre, ou bien on a un regard qui semble indifférent et la vie toute entière est perdue.....

FERNANDEZ

Oui, Marie! Mais moi, tu verras.....

MARIE

Je suis à vous, je m'abandonne à vous! (Sur un bruit de guitare qui crie dans l'ombre.) J'entends qu'on vient!

FERNANDEZ, il se retourne.

La guitare de Zulma! (Il entraîne Marie.) Passons par là, ils ne nous verront pas...

(Ils sortent. Zulma et Titus qui viennent de s'esquiver reparaissent de nouveau.)

SCÈNE III

ZULMA, TITUS

TITUS, il enlace Zulma.

Mademoiselle, si tu veux, moi aussi, je t'aimerai comme lui...

ZULMA, en blague.

Chocolat, tu es mon trésor, tu es mon cœur...

(Alors, comme ivre de joie, le nègre, éclairé par la lune, exécute une gigue fantastique aux sons discordants que Zulma tire de la guitare. Et le rideau tombe sur cette danse.)

RIDEAU

TROISIÈME ACTE

PERSONNAGES

FERNANDEZ.
LE VIEUX JUDE.
LE CAPITAINE.
UN BANQUIER.
LE QUARTIER-MAITRE.
LE TIMONIER.
UN MATELOT.
DES PASSAGERS.
DES ÉMIGRANTS.
MARIE.
CORNÉLIA.
DES FEMMES.

L'année suivante, sur un navire.

PREMIER TABLEAU

A bord d'un bâtiment qui navigue dans l'Océan Indien. On se trouve sur le pont, au pied de la passerelle. Le soleil va se coucher, le ciel est couvert, mais, parmi de grandes traînées rouges, le vent souffle.

On découvre, à droite, Marie et Fernandez. Ils sont accotés au bastingage, enveloppés dans de grands manteaux sombres.

A gauche, sur le pont, un groupe de passagers, silencieux, regardant la mer.

Sur la passerelle, le capitaine, debout, interroge l'horizon qui est inquiétant.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, FERNANDEZ, LE CAPITAINE,
LES PASSAGERS

MARIE, avec beaucoup de douceur tendre.

Je n'ai pas peur de la mer ni du ciel, mais ce qui se passe dans ton cœur m'inquiète. Tu as beau dire que rien n'est changé dans ton cœur, moi, je sens bien qu'il n'est pas comme avant. C'est naturel, d'ailleurs, qu'on change, va, mon chéri : tu as déjà été bien assez bon pour moi ! Il n'y a pas tant d'hommes comme toi qui prennent tellement leurs promesses au sérieux. Toi, voilà plus d'un an que partout tu m'emmènes... Je puis bien te

l'avouer à présent, mon chéri, je n'aurais jamais cru que ça dure si longtemps entre nous... Et tu n'as pas eu une telle chance, non plus : tu pourrais bien trouver que je te suis une charge...

FERNANDEZ, gentiment.

Pourquoi dis-tu ça ? Vois comme tu es drôle ! je ne me plains pas ; c'est toi qui le fais pour moi... Mais occupe-toi donc des réalités ! Qu'est-ce que tu as besoin d'aller encore chercher que si la vie pour moi ne marche pas toujours bien... Je voudrais bien être aussi sûr du temps, ce soir, que je le suis de mon amour pour toi...

MARIE, avec enjouement.

Alors, c'est bête ?

FERNANDEZ

C'est comme pour Cornélia...

MARIE, avec un peu d'ennui.

Oh ! cette fois, je n'en parlais pas ! Tu vois, c'est toi !

FERNANDEZ

Tu n'en parlais pas, mais tu y pensais.

MARIE, enfantine, comme ayant honte.

Un peu ! Pas plus !

FERNANDEZ

Mais bien sûr, elle t'obsède... Voyons, pourtant, tu n'as qu'à réfléchir. Il y a une chose qui me paraît nette. Tu as entendu ce qu'a dit le capitaine tout à l'heure. Demain, au petit jour, ce n'est pas bien loin, eh bien ! s'il n'y a pas d'accroc...

MARIE, gaiement.

Nous verrons la terre ! Nous verrons la terre...

FERNANDEZ

Et nous débarquons à Sydney, avant midi...

MARIE

Et tous les autres, nous les laissons aller leur route !

FERNANDEZ

Alors, cette jeune fille, tu comprends quelle importance...

MARIE, gravement.

Cette Cornélia, elle est belle, Fernandez.

FERNANDEZ, gai, railleur.

Toi, si je t'écoutais, je n'aurais qu'elle en tête !

MARIE

Elle est riche, Fernandez, elle a l'air d'une princesse...

FERNANDEZ, l'air songeur.

Ce qu'elle est, qui peut le dire !... Son père et elle, ce sont des gens bizarres. C'est curieux qu'à toi elle te fasse cet effet-là?... Son père a l'air d'un vieux fou, tu ne trouves pas? Non, c'est vrai qu'à toi, il t'est sympathique. Franchement, comment peux-tu t'entendre avec ce vieux?... En tous cas, tout ça, c'est sans intérêt... Bien entendu, pendant qu'on est sur le bateau, on peut causer, les heures sont assez longues, ça ne se tire pas toujours vite, une journée !... Mais, toi, tout de suite, tu bâtis des histoires... La vie est toute simple, va, Marie, comprends bien ça... La vie, ça suit une ligne droite...

MARIE, joyeuse.

Oui, peut-être, pour toi, Fernandez...

FERNANDEZ

Pour moi, c'est sûr...

MARIE

C'est donc vrai, alors, que tu m'aimes?

FERNANDEZ, il la prend dans ses bras.

Grosse folle!

MARIE

Et comme avant?

FERNANDEZ

Mais comme au premier jour !

MARIE

Oh ! comme au premier jour ? Est-ce bien sincère ?...

FERNANDEZ

Je n'ai jamais pensé un instant à cette jeune fille...

MARIE, très émue, pleine de bonheur.

Ah ! comme tu es avec moi, mon chéri ! Toujours tu auras été bon pour moi. Tu te rappelles autrefois, quand nous étions là-bas, tu ne voulais jamais qu'on me fasse de la peine... Tu sais, Fernandez, dis-toi bien une chose... Quoiqu'il arrive mon chéri, tu m'entends, il faudra bien te dire qu'avec toi je n'aurai pas été à plaindre !... Et ce soir, particulièrement... Oui ! Oui ! ce soir... tu m'auras rendue bien heureuse,.. bien, bien heureuse...

FERNANDEZ, gentiment, il rit comme s'il devinait son inquiétude.

Tu es inquiète !

MARIE, légèrement troublée.

Inquiète ?

FERNANDEZ, sûr de ce qu'il dit.

Ce temps t'inquiète ?

MARIE, elle rit, comme soulagée.

Aussi quel couchant orageux ! Quel vent !

FERNANDEZ

Si on descendait ?

MARIE, vivement.

Pourquoi faire ? On est très bien.

FERNANDEZ

On reçoit tout le temps des paquets d'eau dans la figure...

MARIE, le reconduisant.

Mais toi, descends, mon chéri, mais bien sûr : d'abord, toi, tu es délicat, à quoi ça sert de se faire tremper, de prendre du mal ! tandis que moi, les orages, ça me connaît depuis longtemps...

FERNANDEZ, s'adressant au capitaine.

Quelle nuit pensez-vous qu'on ait, capitaine ?

LE CAPITAINE, du haut de sa passerelle.

Oh ! une sale nuit, monsieur, une très sale nuit...

FERNANDEZ

Le grain arrive ?

LE CAPITAINE, goguenard.

Il arrive au galop.

UN PASSAGER

Alors, on ne va pas bien dormir encore cette nuit ?

LE CAPITAINE

Ceux qui pourront dormir, gare au réveil...

UN AUTRE PASSAGER, s'approchant.

Est-ce prudent seulement de se coucher, dites, capitaine ?

LE CAPITAINE

Dame, le vent s'élève d'une façon inusitée. La mer blanchit de minute en minute. La vigie signale des épaves... (Les passagers sortent.)

SCÈNE II

MARIE, FERNANDEZ, LE CAPITAINE

FERNANDEZ

On va danser, vous croyez ?

LE CAPITAINE

Plus qu'on ne pense.

FERNANDEZ, effrayé.

Dans ces conditions, alors, capitaine...

LE CAPITAINE, s'éloignant sur la passerelle.

Oh ! j'en ai vu bien d'autres ! Soyez sans crainte !...

(Il disparaît, tandis que Marie regarde au loin, comme si elle voyait venir quelqu'un sur le pont.)

MARIE, en manière de jeu.

Tu ne vas plus vouloir rentrer, Fernandez !

FERNANDEZ, étonné.

Et pourquoi donc ?

MARIE, toujours gaiement.

Je vois quelqu'un qui vient là-bas !

FERNANDEZ, il regarde aussi.

Cornélia ! Ça m'est bien égal ! Reste avec elle !...

(Il sort presque aussitôt. Parait Cornélia.)

SCÈNE III

MARIE, CORNÉLIA

CORNÉLIA, avec beaucoup d'enjouement.

Il part, quand j'arrive ?

MARIE, *idem*.

Il est fatigué...

CORNÉLIA, elle s'accoude au bastingage.

C'est vrai qu'il fait un temps épouvantable...

MARIE, *idem*.

Vous aimez ça ?

CORNÉLIA

Oui, ça vous fouette le sang. On a l'impression d'une bataille, d'une lutte...

MARIE

N'est-ce pas, ça vous réveille, c'est agréable!...

CORNÉLIA, elle se retourne, étonnée.

Oh! vous dites ça, mais ça doit être sans conviction. Vous êtes comme lui, vous, au fond, hein, Marie? Une bonne cabine, bien paisible...

MARIE, en riant.

Oh! je ne dis pas! une bonne cabine, ça a du bon...

CORNÉLIA, avec une certaine joie méchante.

Le capitaine a l'air soucieux, ce soir...

MARIE

Et votre père, Cornélia, où est-il?

CORNÉLIA

Il est à l'arrière.

MARIE

Du côté des émigrants?

CORNÉLIA, non sans avoir l'air de faire allusion à Marie.

Oui, ça l'amuse de voir des émigrants. Il y en a de si étranges avec leurs loques! Et puis, ils ont tant d'espérances, tant d'illusions pour l'ave-

nir ! Vous ne trouvez donc pas ça des plus extraordinaires que de pauvres gens dénué de toute espèce de bien aient encore foi en la vie ? Il est vrai qu'en ce bas monde, où tout est si instable, il peut toujours se produire un hasard...

MARIE, railleuse.

Seriez-vous aussi d'une nature mélancolique ?

CORNÉLIA, elle rit.

Oh ! Dieu m'en garde !

MARIE

■ Cela m'eût étonnée !

■ CORNÉLIA, avec surprise.

Mais vous êtes bien gaie, vous, ce soir !...

MARIE

J'ai mes raisons.

CORNÉLIA

■ Est-ce mon père qui aurait fini par vous convaincre ?

MARIE

Que la vie est une plaisanterie dont il faut rire ?

CORNÉLIA

■ Oui, c'est assez là sa philosophie...

MARIE

A elle seule, elle n'aurait pas pu me rendre ainsi...

CORNÉLIA

Alors ?

MARIE, très gaie, mais comme on dévoile un mystère.

Eh bien... il vient d'être très gentil...

CORNÉLIA, d'un ton changé, ironique.

Votre Fernandez ?

MARIE, en riant.

Pas un autre, assurément !

CORNÉLIA, câline soudain.

Que vous a-t-il dit ?

MARIE

Oh ! des choses... comme autrefois...

CORNÉLIA, comme une chose toute simple.

Quand vous étiez en service...

MARIE, gelée d'angoisse.

En service ? Comment savez-vous...

CORNÉLIA, comme sans y attacher d'importance.

C'est ce qu'il m'a dit...

MARIE, révoltée, blessée.

Il vous a dit ça ?

CORNÉLIA

Bien entendu. Aurait-il inventé ?...

MARIE, décontenancée, frissonnante.

Oh ! mais nullement.

CORNÉLIA

Vous semblez avoir froid...

MARIE

Oui, j'ai très froid..

CORNÉLIA

Vous n'êtes pas faite pour ces temps-là...

MARIE, enfantine.

J'ai envie de rentrer...

CORNÉLIA

Quoi ! déjà ?

MARIE

Vous, pas ?

CORNÉLIA, gentille.

Venez qu'on vous réchauffe !... (Elle l'attire contre elle, et la couvre de son manteau.) Vous n'êtes qu'une enfant... Mais pourquoi tremblez-vous, ne tremblez pas comme ça... Marie, vous avez l'air d'un pauvre petit oiseau...

MARIE

Mais je ne veux pas qu'à cause de moi vous soyez mal, Cornélia...

CORNÉLIA, ironique.

Oh ! vous ne tenez pas beaucoup de place !

MARIE

C'est tout de même trop...

CORNÉLIA, elle la serre contre elle.

■ Mais serrez-vous donc un peu contre moi...

MARIE, criant.

Il y a une chose qui m'a fait du mal !

CORNÉLIA, elle rit.}

C'est mon bracelet...

MARIE, elle rit.

Il est plein de pointes, votre bracelet!

CORNÉLIA, avec mystère.

C'est un bracelet en or auquel je tiens...

MARIE, intéressée.

De qui vous vient-il ?

CORNÉLIA

D'un oncle, d'un vieil oncle, il avait beaucoup voyagé aussi. (Ici reparait le capitaine.) Il avait fait sept ou huit fois le tour du monde... On n'a jamais su quel métier il avait fait... C'était un homme violent et orgueilleux... On prétendait dans la famille que je lui ressemblais beaucoup comme nature... Il était devenu très riche, très, très riche... Mais là, vous savez, prodigieusement riche...

MARIE

Mes parents à moi, ils étaient très pauvres...

CORNÉLIA

C'est pour ça que vous avez l'air toujours si humble! On dirait tout le temps qu'on vous a battue. Une personne comme vous, c'est une chose décourageante, c'est un spectacle éreintant,

déprimant... Vous voyez, tout à l'heure, vous aviez l'air très gaie, à vous entendre vous étiez même franchement contente de la vie. Et puis, tout d'un coup, sans qu'on sache pourquoi, vous voilà redevenue morose, pleine d'inquiétudes... Vous devriez réagir, vous savez ! Mon père a raison quand il cherche à vous remonter, quand il vous conseille de ne pas prendre ainsi la vie ! Moi aussi, je voudrais vous donner du courage ! Vous avez l'air d'une suppliante, d'une malheureuse. D'abord pour un homme, ce doit être si ennuyeux ! Un homme a tant besoin de gaieté autour de lui...

MARIE, très troublée.

Est-ce qu'il s'est plaint ?

CORNÉLIA

Votre mari ? nullement...

MARIE

Alors, pourquoi?...

CORNÉLIA

Pourquoi je vous parle de ça?... Par affection ! Oui, par pure affection... Vous vous figurez de tout autres choses. Oh ! je sais bien quelles sont vos pensées sur mon compte. Vous êtes si drôle avec moi, petite Marie ! Mais ça m'est égal ! moi, tout m'est égal ! Vous êtes triste,

amère, le soleil vous porte ombrage. C'est un état malheureux, maladif... Et après tout, c'est vous qui en souffrez le plus! (Le capitaine s'en va. Le soleil déjà s'est couché, la lune bientôt paraîtra.) Quand on pense que voilà des semaines que nous vivons sur ce bateau sans nous comprendre! Et nous aurions tellement bien pu sympathiser! Il ne tenait qu'à vous...

MARIE, dans un grand élan.

Cornélia, si vous saviez...

CORNÉLIA, gentiment, comme excusant Marie.

Mais oui, mais oui...

MARIE

J'ai été très jalouse...

CORNÉLIA, comme lui faisant honte, gaiement.

Oh! c'est si ridicule, Marie, si ridicule!...

MARIE

Aussi pourquoi êtes-vous tant avec lui?

CORNÉLIA

Mais parce qu'il s'ennuie...

MARIE

Avec moi? Le croyez-vous? Vous ne répondez pas? Pourquoi donc vous taisez-vous? Est-ce que vous pensez qu'il n'est pas heureux?

CORNÉLIA, elle rit.

Pas heureux ? Lui !

MARIE

Est-ce que vous pensez ça ?

CORNÉLIA

Ne vient-il donc pas de vous dire qu'il vous aimait ?

MARIE

Comme au premier jour, Cornélia, telles sont ses propres paroles...

CORNÉLIA

C'est qu'il est heureux, c'est la preuve qu'il est heureux !... A moins toutefois qu'il n'ait pas été franc. Oh ! les hommes sont toujours si faux, si peu sincères...

MARIE, suppliante.

Pas lui, Cornélia ?

CORNÉLIA, elle rit.

Oh ! pas lui, naturellement...

MARIE, terriblement angoissée.

Pourquoi riez-vous ?

CORNÉLIA

J'ai ri, moi ?

MARIE, elle pleure.

Cornélia !

CORNÉLIA

Mais qu'avez-vous ?

MARIE

Dites-moi la vérité...

CORNÉLIA, elle rit.

Oh ! A quoi bon ?

MARIE, enfantine, comme on veut un jouet

La vérité ? Dites-moi la vérité ?

CORNÉLIA, ennuyée.

Vous êtes fatigante, chère petite Marie ! Vous cherchez trop midi à quatorze heures. Mais perdez donc cette funeste habitude ! Oh ! mais je le comprends qu'il soit harassé...

MARIE, interdite, bouleversée.

Harassé ?

CORNÉLIA

Oui, harassé! harassé!

MARIE

Il vous a dit qu'il était harassé?

* CORNÉLIA, s'accoudant au bastingage.

Tiens! Écoutez!...

MARIE

Mais répondez-moi donc!...

CORNÉLIA

Non! Non! Plus un mot! A quoi rime ce bavardage? (Elle l'attire contre elle.) Oh! si je vous ai fait du chagrin, je vous demande pardon! Vous voyez où on arrive quand on ne pèse pas ses paroles avec vous... (Ici reparait le capitaine sur la passerelle.) Aussi on ne doit pas attacher tant d'importance...

MARIE, elle rit.

N'en parlons plus! C'est déjà oublié!...

CORNÉLIA, au bastingage.

Quelle nuit il fait!

MARIE

L'Océan est superbe...

CORNÉLIA

Les vagues sont blanches, monumentales...

MARIE, en riant.

Comme des tombeaux...

CORNÉLIA, sur un bruit de musette, d'accordéon.

Vous entendez ?

MARIE

Les émigrants font leur musique...

CORNÉLIA

Ce sont les juifs... J'aime ces accordéons...
(Elle rit.) Ça ne vaut tout de même pas M. Fernandez !...

MARIE

Oh ! lui, quand il joue, c'est si beau !...

CORNÉLIA

Ça vous prend l'âme !... L'autre soir encore, il m'a joué... (Marie se penche par dessus le bastingage.) Qu'est-ce que vous faites ?...

MARIE

Rien de si bizarre ! je regarde...

CORNÉLIA

Faites attention !...

MARIE, elle rit, se retire légèrement du bastingage.

Ah ! oui, si on tombait...

CORNÉLIA

On n'irait pas vous tirer de là, c'est sûr...

(Ici le commandant s'éloigne sur la passerelle.)

MARIE, elle se penche de nouveau vers la mer.

Alors, l'autre soir, disiez-vous ?

CORNÉLIA

Il avait pris son violon...

MARIE, tout en regardant l'Océan.

Vous étiez seuls ?

CORNÉLIA

C'était tellement gentil de sa part de jouer pour moi, pour moi toute seule, n'est-ce pas ?... Mais j'ai tort peut-être de vous raconter... Le moindre mot avec vous, c'est terrible.., Pourtant il n'y a là rien de mal...

MARIE

Mais non, bien sûr...

CORNÉLIA, sans émotion à Marie qui se penche.

Marie, attention!... Il suffit d'un faux mouvement... Voilà comme vous êtes! Si exagérée! Pourquoi vous penchez-vous tellement?...

MARIE, insouciant.e.

Pour voir la mer!...

CORNÉLIA, très calme.

Je vous répète que vous commettez une imprudence... On dirait que la mer vous attire, ma parole!... Mais songez un peu qu'il suffit d'une simple lame... Je vous avertis que c'est fou d'agir ainsi...

MARIE

Je suis si petite, il faut bien que je me hausse... Alors, c'était beau?

CORNÉLIA, comme enivrée de souvenirs.

Quoi? Ce qu'il m'a joué? C'était un morceau de Schumann, une chose poignante! Et surtout, il l'exécutait avec tant d'âme!...

!MARIE, toujours penchée vers l'Océan.

Avec tant d'âme? Continuez, Cornélia? Ça ne me fâche pas! Qu'est-ce que vous supposiez? Il est naturel qu'il vous fasse de la musique. D'abord, vous vous y connaissez, vous, Cornélia, vous n'êtes pas, comme moi, une pauvre ignorante.

Il doit être si content d'avoir trouvé quelqu'un... D'abord, qu'est-ce qu'il faut? C'est qu'il soit content. N'est-ce pas, Cornélia, tout ce qu'il faut, c'est ça? Oh! l'Océan, comme il est beau, cette nuit... N'allez pas croire que vous m'avez fait du chagrin... (Et subitement elle se retire, en poussant un grand cri joyeux.) Ah! Cornélia!

CORNÉLIA

Eh bien, quoi? qu'arrive-t-il?

MARIE, elle se remet contre le bastingage.

Il est là, Cornélia. Il est juste au-dessous de nous. Il m'a vue, il m'a vue. Il tend la main vers moi, pour que je ne me penche plus!...

CORNÉLIA, à son tour elle s'accoude, regarde.

Il faut que vous vous retiriez! Il a l'air terrifié...

MARIE

Vous voyez, vous voyez comme il tremble pour moi!

CORNÉLIA, avec une sorte de froid dédain.

Obéissez-lui donc! Ne restez donc pas là!... (Elle l'entraîne sur le pont.) Je vous l'avais bien dit que c'était imprudent. C'était défier la mort...

MARIE, elle se rue vers elle avec un visage de haine.

Oui, oui, vous avez peur ?...

CORNÉLIA, avec dédain.

J'ai peur.

MARIE

Qu'il vous accuse...

CORNÉLIA, avec mépris.

Qu'il m'accuse ? qu'il m'accuse ! Qu'est-ce que vous allez croire ? Vos idées noires vous reprennent...

MARIE

Mes idées noires ? Osez le dire, Cornélia ! Mes idées noires...

CORNÉLIA, s'en allant en riant.

A quoi ça sert de tant crier !...

MARIE, elle la suit haineusement.

Descendez ! Dites-lui ce que vous me faisiez faire...

CORNÉLIA, en s'en allant.

Avec le vent, on ne vous entend même pas.

(Elle sort. Marie reste immobile, comme frissonnante de rancune et de haine. A ce moment le capitaine reparait sur la passerelle. Il est en conversation avec un vieil homme d'aspect énergique et grave qui a l'air de le suivre. C'est le vieux Jude, père de Cornélia.)

SCÈNE IV

MARIE, LE VIEUX JUDE, LE CAPITAINE

LE VIEUX JUDE

La mort, capitaine, vous avez raison, quand on a un peu vécu, elle n'épouvante plus... C'est un bouffon vieilli qui rate ses effets et qui a perdu son pouvoir sur notre imagination ! Elle a beau faire la grosse voix, la bougresse, et s'envelopper de tous les linceuls des fantômes, c'est comme l'acteur que vous avez à bord, qui l'autre jour nous récitait *Hamlet*, il s'agitait comme un beau diable, sans résultat !... (Il s'arrête, regarde autour de lui sur le pont.) Vous m'aviez dit que je trouverais ma fille ici ?

MARIE, se montrant gaiement.

Elle vient de rentrer, monsieur Jude, de rentrer !

LE VIEUX JUDE, gentiment.

Et vous êtes restée, sans souci de cette tempête ! Mais vous êtes inouïe, ma parole, vous êtes inouïe ! A peine, seulement, si un vieux dur à cuir comme moi tient encore debout au milieu du vent qu'il fait... Les femmes sont étonnantes !...

MARIE, simplement.

J'allais descendre...

LE CAPITAINE

Vous n'êtes pas non plus très prudente, Madame. Tout à l'heure, je vous observais quand vous regardiez par dessus le bastingage...

MARIE

Mais, capitaine, c'était si beau à voir!...

LE CAPITAINE, l'air inquiet.

Pas pour un marin... (Il s'éloigne.) A demain et bonne nuit!

LE VIEUX JUDE

Oh! l'Océan sûrement nous fera des siennes, cette nuit...

LE CAPITAINE

Heureusement que le bâtiment est résistant!
(Il s'éloigne.)

MARIE, marchant à côté de Jude.

La vie, quelle chose drôle! Dites, vous ne trouvez pas?

LE VIEUX JUDE

C'est comme un songe, plein d'événements étranges. Par moments, on dirait qu'il y a une

logique, tout se succède d'une façon claire et explicable, et puis le caprice arrive en coup de vent et la plus folle incohérence a l'air de jouer avec les hommes comme la tempête avec les épaves des navires...

MARIE, avançant toujours.

Croyez-vous qu'on arrive à Sydney, Monsieur Jude ?

LE VIEUX JUDE

Peut-être avec un peu de retard ! mais certainement...

MARIE, comme rassurée.

Quand j'étais petite, j'avais mon grand-père, Monsieur Jude ; il était comme vous, sage, savant, et puis si bon !... disant toujours des choses douces, rassurantes... et jamais la moindre impatience quand je lui faisais des questions !... Que de questions je lui ai faites, allez, les plus bizarres ! Il me répondait...

LE VIEUX JUDE

Mais, parbleu, c'est un plaisir !...

MARIE

Monsieur Jude, les hommes, vous disiez qu'ils sont risibles ?

LE VIEUX JUDE

Pas risibles, seulement ! Mais à plaindre aussi ! Vous savez, comme nos émigrants, oui, tout à

fait!... Vous les entendez en ce moment? Voilà la vie... Nous sommes comme eux, ils voyagent à fond de cale, ils sont enfermés sans rien voir jamais... Le mystère, l'insondable abîme qui nous entoure, ils n'y pensent même plus, ils se laissent porter... Et si vous les voyiez... Chacun dans son petit coin! Chacun avec sa petite pacotille auprès de lui, tout son petit trésor de souvenirs de la famille, du pays... ses pauvres hardes... toutes ces vieilles choses qui constituent sa fortune!... Ils s'en vont ainsi, ballottés sur l'Océan, serrant contre eux cette fortune misérable, comme nous, nos richesses ridicules d'un jour!... Et comme nous, ils vivent pleins d'espérances folles! pleins d'espérances fantastiques! gigantesques! Il leur semble qu'une fois arrivés au port, l'existence va changer pour eux du tout au tout... Seulement, voilà, arriveront-ils au port? La vie, à quoi aboutit-elle?... Toujours, pour tout le monde, c'est la nuit, l'éternelle nuit...

MARIE

Alors, comment se guider dans cette nuit, Monsieur Jude?

LE VIEUX JUDE

En suivant une étoile...

MARIE

Quelle étoile, Monsieur Jude?

LE VIEUX JUDE

L'étoile de la bonté !...

(Ils sortent. Le capitaine, seul, à présent, dresse encore sa silhouette sur la passerelle qu'éclaire seulement la lueur d'un éclair terrible. Bruit du vent. Crin-crin lointain des émigrants comme une réponse, comme une raillerie de l'homme au danger qui gronde.

Le rideau très lent descend.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Une autre partie du bâtiment. Une salle étroite avec, au premier plan, une porte donnant sur le pont et par laquelle on aperçoit le ciel toujours noir et orageux, çà et là zébré d'éclairs. Dans le fond, à gauche, porte conduisant on ne sait où.

On entend toujours les émigrants, mais bientôt leur musique cessera.

Trois passagers entrent, venant du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

LE BANQUIER, DEUX PASSAGERS

LE BANQUIER, terrifié.

Où s'est-elle produite, cette voie d'eau ?

PREMIER PASSAGER, continuant sa route.

Mais dans les soutes. Je vous le dis, dans les soutes...

DEUXIÈME PASSAGER, au premier.

Où allez-vous ?

PREMIER PASSAGER, il l'entraîne.

Prendre un whisky. Vous venez ?

LE BANQUIER, un instant tout seul.

Sacrée sale crapule !...

PREMIER PASSAGER, il se retourne.

A qui diable en avez-vous ?

LE BANQUIER

Au capitaine, parbleu, au capitaine !

DEUXIÈME PASSAGER

Faites attention qu'on pourrait vous entendre...

LE BANQUIER, s'exaspérant.

On aurait dû être hier à Sidney ! Moi, la Compagnie, il faudra qu'elle me rembourse. Nous sommes des poires avec les compagnies !... Maintenant, voyons, Monsieur, qu'il arrive quoi que ce soit, la faute n'en sera-t-elle pas d'abord au capitaine ? Regardez un peu la tempête que nous avons ! Et ce bâtiment qui fait eau ! On prétend qu'on va rapidement nous boucher ça, mais moi j'ai causé avec un matelot, eh bien ! il dit qu'il n'y a pas à rigoler, pas du tout !... Si nous arrivons sains et saufs...

DEUXIÈME PASSAGER, goguenard, s'en allant.

Laissez-nous donc avec vos pronostics !...

(Il sort avec son compagnon, tandis qu'entrent Fernandez et Cornélia.)

SCÈNE II

CORNÉLIA, FERNANDEZ, LE BANQUIER

LE BANQUIER, s'adressant à Fernandez.

La voie d'eau, Monsieur, savez-vous ce qu'il en est?

FERNANDEZ

Il s'est produit une voie d'eau ?

LE BANQUIER :

Dans une soute...

FERNANDEZ

Je n'ai vu personne qui en parlait... Mais qui vous a dit...

(Le banquier sort sur le pont, courant aux nouvelles.)

SCÈNE III

CORNÉLIA, FERNANDEZ

CORNÉLIA, elle rit, retenant Fernandez.

Oh ! vous n'allez pas lui courir après ?

FERNANDEZ

Mais c'est intéressant à savoir, Cornélia...

CORNÉLIA, gentiment, elle lui prend les mains.

Asseyez-vous ici, sur ces cordages...

FERNANDEZ, reprenant une conversation commencée.

Je ne me sens pas tranquille, je vous assure. Voyez comme elle est enfant, Cornélia! Est-ce qu'on s'accoude comme ça par une tempête pareille, quand l'Océan vous remue comme un bouchon! J'avais bien cru l'apercevoir d'en bas. J'allais même crier ou monter...

CORNÉLIA, d'un ton particulier, incisif.

Pouviez-vous croire que je l'aurais laissée tomber?

FERNANDEZ, très naturel.

Évidemment non! C'est aussi pourquoi...

CORNÉLIA

Pour la ramener sur le pont, Fernandez, croyez-vous que j'ai dû la prendre presque à bras de corps!

FERNANDEZ, sans conviction.

Elle voulait donc tenter la mort!...

CORNÉLIA, elle rit.

Oh ! par exemple !

FERNANDEZ

Par moment elle a des idées extraordinaires. J'ai comme l'impression qu'elle se doute de quelque chose...

CORNÉLIA

Mais puisque je vous répète qu'elle avait l'air très gai ! Il paraît même que vous veniez de lui parler très gentiment...

FERNANDEZ, cherchant à se relever.

On n'est pas très bien, vous savez, sur ces cordages...

CORNÉLIA, elle s'assoit, mutine.

Faites-moi une place auprès de vous, ça vous plaît ?

FERNANDEZ, soumis, passionné.

Que voulez-vous de moi ?

CORNÉLIA

Vous entendre...

FERNANDEZ, étonné.

Jouer, Cornélia ? Par une tempête de cette violence...

CORNÉLIA, elle rit.

Oui, j'aurais su si votre cœur est ferme...

FERNANDEZ, il rit.

Vous y revenez !

[CORNÉLIA

Mais oui, bien entendu !...

FERNANDEZ

Alors, vous trouvez que je manque de courage ?

CORNÉLIA, elle rit.

Sans aucun doute !

FERNANDEZ

En quoi donc est-ce que je manque...

CORNÉLIA, avec enjouement.

Savez-vous qu'il est bien possible qu'on fasse naufrage ?

FERNANDEZ

Vous supposez...

[CORNÉLIA

Dame, un sale bâtiment comme le nôtre, vous savez ! Un bâtiment construit avec des planches

pourries, ça n'est pas fait pour soutenir des orages, pour se diriger à travers de tels orages... Aussi, est-ce qu'on embarque sur un tel bâtiment?... C'est là une chose folle, ne trouvez-vous pas !... C'est comme quelqu'un qui s'accrocherait à une épave, dans la vie...

FERNANDEZ, il se lève, inquiet.

Que voulez-vous dire ?

CORNÉLIA, avec insouciance.

Quand nous serons au fond de l'abîme...

FERNANDEZ

Vous en avez de drôles !

CORNÉLIA

Oui, vous et moi, lorsque nous serons au fond de l'abîme ! Et si ce n'est pas dans l'Océan ce sera ailleurs !...

FERNANDEZ, il rit.

[[Autant que ça soit ailleurs ! N'importe où, ça serait mieux...

CORNÉLIA, profondément.

Peut-être ne penserez-vous plus ça, si ça arrive...

FERNANDEZ, il se dirige vers la sortie.

On n'a qu'une vie!...

CORNÉLIA, glaciale.

Du reste, le sort en décidera...

FERNANDEZ, énervé.

Alors, on remonte?

CORNÉLIA, sans bouger.

Faites comme il vous plaira.

FERNANDEZ, il revient vers elle, passionnément.

Pourquoi parlez-vous comme vous le faites, ma pauvre enfant! Est-ce afin que nous nous disputions que vous m'avez fait venir? Nous n'avons plus tellement d'instant à être ensemble, Cornélia! Demain, si on arrive sans dommage à Sydney...

CORNÉLIA, elle rit.

On y arrivera à Sydney, soyez tranquille! Seulement que ce soit sans dommage, ça c'est moins sûr!

FERNANDEZ, agacé.

Quelle fille bizarre, énigmatique vous êtes!

CORNÉLIA, elle l'attire contre elle.

Oui, j'ai été méchante ? pardonnez-moi.

FERNANDEZ

Pourquoi vous amuser à m'inquiéter !

CORNÉLIA

Ah ! Fernandez, comme j'avais cru en vous ! Comme je vous ai aimé, mon Fernandez ! Vous vous rappelez les premières fois, dites, mon ami. Vous me donniez rendez-vous dans la cale, nous restions des heures à causer ensemble ; interminablement, nous restions l'un devant l'autre, comme si nous avions eu à nous montrer sans fin d'inépuisables trésors... Et nos promenades, plus tard, sur le pont, Fernandez ! Quand elle était couchée et qu'elle devait dormir ! Vous sortiez, soi-disant pour prendre un peu l'air frais par ces nuits dévorantes qui enveloppent tout de flammes et j'étais là, nous nous tenions les mains dans l'ombre... Ah ! tout ce que j'ai donc espéré, alors !... Et maintenant que me fait donc la vie, vous comprenez !... J'ai l'air étrange, n'est-ce pas, mon Fernandez ? Ah ! l'âme d'une jeune fille c'est une chose si folle ? Vous ignorez ce que c'est, mon pauvre ami !... Cette tempête, n'est-ce pas, ça vous fait trembler ? Mais moi, j'aurais couru au-devant d'elle, au contraire !... Il y a tant de choses plus

terribles que la mort!... Quand je pense que j'avais fondé tellement d'espoirs...

FERNANDEZ, il la serre dans ses bras.

Mais moi, je vous aime!... Ne soyez pas comme ça... Vous qui êtes toujours si enjouée, si gaie! Mais, voyons, vous le savez bien que je vous aime! Seulement, que voulez-vous que je fasse, Cornélia? Est-ce que je vous avais jamais rien promis d'autre? Nous nous sommes rencontrés, c'était pour un instant... Et puis vous resterez un beau rêve pour moi... C'est la place la plus belle...

CORNÉLIA, brusquement.

La plus belle!

FERNANDEZ

Mais bien sûr!

CORNÉLIA, elle rit, s'arrache de ses bras.

Parce que je n'aurai rien été pour vous qu'un vague rêve?...

FERNANDEZ

Pourquoi ne vous ai-je pas rencontrée avant Marie!

CORNÉLIA, triomphalement soudain.

Est-ce que vous pensez ça!

FERNANDEZ

La vie nous tient... La vie est là qui pèse sur nous... C'est comme quelqu'un qu'on porterait sur

son dos... On voudrait bien s'en décharger, comprenez-vous...

CORNÉLIA, elle lui prend le menton en riant.

Combien de fois déjà m'avez-vous dit ça!...

FERNANDEZ, dans l'enchantement.

Ah ! Cornélia!...

CORNÉLIA

Au moins, dites-moi une chose ?

FERNANDEZ

Questionnez-moi ?

CORNÉLIA, d'un ton appuyé, profond.

Quand nous serons loin l'un de l'autre, que j'aie au moins une certitude pour me soutenir... Qui préférez-vous ?

FERNANDEZ, effrayé.

De vous ou bien d'elle ?

CORNÉLIA

Oui, de Marie ou de moi. Laquelle aurait pu faire le mieux votre bonheur ?

FERNANDEZ

Pourquoi savoir ça ? Pourquoi demander ça ?

CORNÉLIA, elle rit.

C'est une fantaisie, un caprice !...

FERNANDEZ

Vous riez !...

CORNÉLIA, elle rit.

C'est votre figure d'épouvante qui est si drôle !

FERNANDEZ

Ah ! comme vous êtes singulière, Cornélia ! Vous avez un air de domination. Vous êtes terrible avec votre orgueil, Cornélia, vous êtes insatiable, effrayante...

CORNÉLIA, l'air enjoué et interrogatif.

Qu'on fasse naufrage...

FERNANDEZ, il rit.

Qu'on fasse naufrage ? Vous voulez donc décidément...

CORNÉLIA

Laquelle de nous deux...

FERNANDEZ, hagard,

Laquelle de vous deux ?

CORNÉLIA

Oui, laquelle de nous deux voudriez-vous qu'on
sauve ?

FERNANDEZ, il s'en va.

Adieu, Cornélia !...

CORNÉLIA

Quoi, c'est là votre réponse !...

FERNANDEZ, il s'arrête.

Ce n'est pas ma réponse ! Seulement je veux re-
monter... Vous n'entendez pas tous ces cris...

CORNÉLIA, elle rit.

Vous n'êtes qu'un capon !

FERNANDEZ, il revient.

Un capon ?

CORNÉLIA

Bien sûr !

FERNANDEZ, boudeur.

Mais vous vous jouez tout le temps de moi, Cor-
nélia...

CORNÉLIA, elle court à lui, lui prend la tête.

Regardez-moi, vous ! Donnez-moi vos yeux, que je voie un peu ce qui s'y cache, dans vos yeux!...

FERNANDEZ, chavirant d'amour à son contact.

Qu'y voyez-vous dans mes yeux ? De l'amour !...

CORNÉLIA, gaiement.

De l'amour pour la paix, et pour le croupissement !...

FERNANDEZ, il rit.

Oh !

CORNÉLIA, le poussant gentiment vers la sortie.

Et j'y vois encore que vous êtes un pauvre homme et un mauvais garçon et un très méchant cœur...

FERNANDEZ, riant.

Et cette fois, c'est tout ?

CORNÉLIA, toujours très enjouée.

Et que plutôt que de jamais tourner un regard vers vous, j'aurais mieux fait de jeter mes bijoux à la mer...

(Elle le pousse dehors tout à fait. Pendant ce temps, on aura pu voir Marie à la porte du fond, écoutant, guettant, sans rien dire. Cornélia reste un peu la figure tournée vers le pont. On dirait qu'elle pleure. On entend le bruit du vent. Quand Cornélia se retourne, elle a en effet le visage en larmes, elle se trouve en face de Marie qui a l'air très émue.)

SCÈNE IV

CORNÉLIA, MARIE

MARIE, doucement.

Cornélia !

CORNÉLIA, durcie soudain.

Ah ! Vous étiez là, à espionner !

MARIE

Le bâtiment fait eau. Personne ne dit rien, mais tout le monde s'apprête. Alors j'ai cherché pour savoir où vous étiez. On m'a dit qu'il était ici...

CORNÉLIA

Courez le rejoindre ! le laisserez-vous tout seul !

MARIE, humblement.

Oh ! Il va revenir ! Certainement, il va revenir ! Dès qu'il va savoir quel danger vous menace...

CORNÉLIA

Vous n'avez pas entendu ce qu'il a dit ?...

MARIE

Il va revenir, Cornélia, j'en suis sûre ! Et moi, j'ai quelque chose maintenant à vous demander.

Nous allons nous quitter et peut-être pour toujours. Alors je voudrais vous parler encore une fois. Vous n'aviez pas besoin de pleurer, Cornélia ! C'est vous qu'il aime, allez, je le sais très bien ! Oh ! je le connais, rien de lui ne m'est caché. D'ailleurs il vous l'a dit que c'était simplement par pitié...

CORNÉLIA, avec une insouciance sombre.

Votre Fernandez, il est fait pour vous !...

MARIE

Comme vous dites ça !

CORNÉLIA

Qu'il aille où il voudra !

MARIE,

Comme vous avez du chagrin, Cornélia !

CORNÉLIA, elle rit.

Moi, du chagrin ?

MARIE

Oui, vous lui en voulez.

CORNÉLIA

Moi ? Mais pas du tout ! Au contraire, je suis ravie. J'aurais pu conserver encore des illusions,

j'allais m'attacher à un être inexistant ! C'était toute ma vie enchaînée à une fumée. Un nouveau malheureux voyage sur un radeau... Je me sens donc légère, délivrée...

MARIE

Oh ! Cornélia !...

CORNÉLIA

Mais oui, délivrée !... Jedanserais si je l'osais... Mais l'amour, c'est bon pour les faibles !...

MARIE

Quelle âme bizarre vous avez, Cornélia !

CORNÉLIA, railleuse et amère.

C'est là une chose qu'il m'a dite, lui aussi !... Décidément vous êtes bien faits pour vous comprendre, lui et vous... Et puis c'est comme cette bonté, vous savez... Vous êtes là tout le temps à vouloir me consoler... Votre Fernandez, pensez-vous qu'il vaille tant que ça ? Et puis, la mort est là, la grande consolatrice... dans une heure, elle aura peut être tout effacé... (Elle va pour sortir.) Où est mon père ?

MARIE

Il parle au capitaine. ?

CORNÉLIA, elle s'arrête, se retourne.

Il doit vouloir le soudoyer ! Quel besoin de vivre ils ont tous ! Quelle chose absurde !... (Elle va pour sortir.) Et ils ont beau dire...

MARIE, allant à elle, la retenant.

Cornélia !

CORNÉLIA, se retournant, avec hauteur.

Que voulez-vous ?

MARIE

Tantôt, Cornélia, vous m'avez sauvée.

CORNÉLIA

Oui, quand dans une folie de désespoir stupide...

MARIE

Infailiblement je tombais dans l'Océan...!

CORNÉLIA

Pourquoi, moi, je vous ai retenue ? C'est là sans doute...

MARIE

Ma question ? Oui...

CORNÉLIA, elle rit.

Ça vous étonne donc bien ?

MARIE

Mais surtout que l'instant d'avant vous aviez l'air...

CORNÉLIA, elle rit.

De vous pousser à cette même imprudence...

MARIE

Il faut que vous ayez eu peur, ou bien pitié ?

CORNÉLIA, elle veut s'en aller.

Tout ça, c'est fini, c'est archi-fini ! Maintenant, Marie, il y a la tempête... Nous avons maintenant cette tempête en face de nous...

MARIE, elle s'accroche à elle, désespérément.

Vous avez eu pitié de moi, Cornélia ?

CORNÉLIA

Oh ! franchement non !

MARIE

Vous avez donc eu peur ?

CORNÉLIA

Pas davantage !

MARIE, désespérée.

Mais qu'est-ce qui s'est passé en vous ?

CORNÉLIA, elle la regarde, revient vers elle, la fixe d'un air sombre.

Jusqu'alors j'avais toujours cru lui obéir...

MARIE, avec stupeur et horreur.

Lui obéir ?

CORNÉLIA.

Oh ! sans qu'il m'eût rien dit là-dessus ! Mais il avait l'air quelquefois si excédé, si lassé ! On pouvait croire...

MARIE, épouvantée.

Est-ce donc vrai, Cornélia ?

CORNÉLIA

Bref, je pensais qu'il avait fait son choix...

MARIE

Et que c'était donc pour vous qu'il optait ?

CORNÉLIA

Oui.

MARIE, comme à elle-même.

Moi aussi, j'avais eu cette idée...

CORNÉLIA

Ah ! vous voyez !

MARIE, légèrement.

C'est pourquoi, disparaître...

CORNÉLIA

Oui, mais nous nous étions trompées, vous et moi-même...

MARIE

Quand vous en êtes-vous rendu compte ?

CORNÉLIA

Mais comme vous-même, au même instant que vous-même ! Cet air inquiet, effrayé qu'il avait, ce n'était pas là un homme consentant... J'ai eu alors comme l'intuition de mon erreur... (Ici s'élève un chant religieux, solennel, venant de la cale aux émigrants. Cornélia va pour s'en aller.) Le reste n'est plus intéressant que pour moi seule...

MARIE

Mais, au contraire...

CORNÉLIA

Vous voulez tout savoir ?

MARIE

Oh ! Cornélia, maintenant, j'en sais moins sur moi-même, et sur vous et sur lui encore que tout à l'heure...

CORNÉLIA, l'air grave soudain.

Écoutez-moi, nous sommes à deux pas de la mort... Vous entendez en bas, ils prient déjà... Ce qu'il va, cette nuit, advenir de nous, nul n'en peut plus rien prévoir à présent. Alors je n'ai plus intérêt à vous tromper... Me croirez-vous si je

vous déclare que jamais je n'ai éprouvé de haine pour vous...

MARIE

Je vous crois ! Et ensuite ?

CORNÉLIA

Cependant ce n'est pas la pitié ni la peur qui m'auront fait vous sauver...

MARIE

Alors ?

CORNÉLIA, d'un ton appuyé.

Il fallait qu'il pût se prononcer entre nous deux...

MARIE

Mais dans quel but ?

CORNÉLIA

Pour que je sache la vérité.

MARIE

Quelle vérité ?

CORNÉLIA

Celle de ma propre vie...

MARIE, qui comprend subitement.

Oui, vous l'obligiez à parler lui-même, à proclamer lui-même sa préférence, donc à sacrifier de lui-même l'une de nous deux ?

CORNÉLIA

Ainsi devait-il révéler l'homme qu'il était...

MARIE

Et vous l'espérez sans faiblesse à mon égard ?

CORNÉLIA

Oui, sans faiblesse.

MARIE

Ainsi, Cornélia, c'est donc un homme dur, un homme cruel que vous vouliez aimer ?

CORNÉLIA, dans un grand mouvement sombre et passionné.

Un homme pour lequel je sois tout au monde ! N'est-ce pas là le rêve que poursuit chacune de nous ? Seulement on ne s'unit guère que sur des illusions, sur des mensonges réciproques insensés... Oui, il me fallait un homme fort, dont je sois sûre... un homme qui s'offrirait comme un roc de diamant au milieu des changements incessants de la vie... Un homme qui, au besoin, saurait briser son cœur pour me rester fidèle et toujours me servir et combattre pour moi... Un homme qui ne serait pas comme une girouette grotesque !... Est-ce qu'ils ne sont pas presque tous inconsistants, courant d'une façon misérable de l'une à l'autre...

MARIE

Oui, c'est vrai, Cornélia, ils sont faux, la plupart!...

CORNÉLIA

Les femmes sont folles de se donner à de tels hommes! On ne bâtit pas une maison sur des nuages... Vous avez été une rêveuse, Marie! Votre Fernandez, jamais je n'en voudrais! Oui, un moment j'ai cru pouvoir me vouer à lui, l'adorer! Mais je m'en serais repentie toute ma vie! (Elle rit.) En admettant que je doive vivre longtemps... (Elle prend la main de Marie, gentiment.) Vous avez une âme de servante, Marie, alors lui, il peut vous suffire, vous le suivrez n'importe où, sans rien dire... Quand on pense qu'il vous a traitée comme il l'a fait et que déjà vous lui avez tout pardonné!... Il ne mérite pas qu'on l'aime, non, Marie... Mais tout à l'heure encore, si je l'avais voulu, vous l'auriez bientôt vu...

MARIE, avec défi.

Quoi? renier son passé?

CORNÉLIA

Je n'avais qu'à lui prendre la tête entre mes mains...

MARIE, d'un air de certitude, joyeuse.

Il vous aurait suivie? Eh! bien non, j'en suis sûre! Il m'aime, c'est moi qu'il aime! C'est moi

qu'il a choisie... Vous voyez bien qu'il ne pense pas à vous retrouver, Cornélia ! Et pouvez-vous penser que ce soit sans raison que j'étais restée là dans un danger pareil ? Moi aussi j'ai voulu en avoir le cœur net ! Eh bien, tout est fini ! Il a dû prendre parti. Il s'est prononcé entre nous, c'est clair ! N'est-ce pas là justement ce que vous réclamiez ?

CORNÉLIA, farouche.

La vérité ! La vérité ! La vérité !...

MARIE

Ce n'est pas vous qu'il cherche ! Autrement il serait là depuis déjà longtemps...

(Entrent deux passagers, suivant un matelot auquel ils parlent à voix basse, d'un air effrayé.)

SCÈNE V

CORNÉLIA, MARIE, UN MATELOT
DEUX PASSAGERS

LE MATELOT

Non, pas pour cinquante... Laissez-moi !

LE PASSAGER, s'agrippant à lui.

Cent guinées...

LE MATELOT

Pas pour mille!...

DEUXIÈME PASSAGER, cernant le matelot.

Ma fortune! Je vous signe un papier, mais au nom du ciel, sauvez-moi...

CORNÉLIA

Qu'est-ce qui arrive?

LE MATELOT, courant.

L'eau vient d'entrer dans les machines...

(Le matelot sort en courant, suivi des deux passagers affolés. Au dehors on entend un grand remue-ménage.)

SCÈNE VI

MARIE, CORNÉLIA

MARIE, désespérée.

On va couler? Et mon pauvre Fernandez!

CORNÉLIA

Il saura bien se caser dans un canot!... (Elle va pour sortir.) Allons, sauve qui peut! Moi, je rejoins mon père...

MARIE, apercevant Fernandez.

Ah! le voilà! Ah! mon chéri!

CORNÉLIA, étonnée, avec encore de l'espérance.

La vérité !...

(Entre Fernandez, il court à Marie.)

SCÈNE VII

MARIE, CORNÉLIA, FERNANDEZ

FERNANDEZ, à Marie.

Ah ! si tu savais comme je t'ai cherchée !... (Il l'étreint passionnément.) Aie du courage... (On entend des cris proches.) Ah ! crois-tu, quelle horreur !

MARIE

Je ne crains plus rien !

FERNANDEZ, l'entraînant.

Quelle catastrophe ! Quelle catastrophe !

MARIE

Et M. Jude ?...

FERNANDEZ

Je ne sais pas où il est !

MARIE, avant de sortir, à Cornélia.

Venez avec nous ?

CORNÉLIA, farouche, elle va vers une autre porte.

Non ! Adieu !

(Fernandez entraîne Marie et ils sortent. Cornélia lentement se dirige vers la porte du fond, mais il en surgit une trombe d'hommes et de femmes qui se ruent vers le pont et s'écrasent là, sans que personne puisse passer. Cornélia a juste le temps de s'écarter. Elle regarde avec dédain cette foule où l'on distingue des femmes à moitié décolletées, des hommes avec des valises, des garçons de bar.)

SCÈNE VIII

CORNÉLIA, DES PASSAGERS

UN PASSAGER, hurlant.

Pour l'amour de Dieu, Monsieur, je vous en supplie, Monsieur...

UN AUTRE, désespérément.

Vous êtes fous de vous empiler devant cette porte. Vous bouchez cette porte ! Mais, brutes que vous êtes...

UN AUTRE, agitant un revolver.

Laissez-moi sortir!...

(Bruit de détonation. [Tout le monde s'écarte et l'homme passe en tirant.]

CORNÉLIA, avec un rire sauvage.

A la bonne heure ! Voilà qui est parlé !

(Elle suit l'homme qui a tiré et sort en courant, derrière lui. Dans la foule un grand brouhaha. Au loin, solennel et superbe, toujours le chant des émigrants.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Même décor qu'au premier tableau. Mais à présent l'orage est un peu moins fort, on ne voit plus d'éclairs, il fait une lune magnifique, les nuages ont l'air de s'en aller. Cependant le vent souffle toujours et fait un grand bruit.

Sur la passerelle, le capitaine debout, revolver au poing. Sur le pont, se tasse un grouillement de gens qu'éclaire la lune, une foule formée d'hommes surtout et qui se tient là, peureuse, frémissante, mais muette. A l'entrée des galeries, contenant cette masse éperdue, des hommes de l'équipage apparaissent, terriblement armés.

Dans la foule, Cornélia et son père. Au tout premier plan, Marie et Fernandez qui se serrent l'un contre l'autre.

Venant d'au loin, le chant des émigrants toujours se fait entendre, dans le grand silence du navire.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, FERNANDEZ, CORNÉLIA
LE CAPITAINE, OFFICIERS, FOULE

LE QUARTIER-MAÎTRE, à droite, refoulant des gens.

Le premier qui essaie encore de passer avant une femme...

LE CAPITAINE, violemment.

Qu'on lui brûle la cervelle ! (Aux officiers.) Allons ! dépêchons ! Chaque seconde qu'on perd, c'est dix

vies qu'on fiche à l'eau ! Il y aura de la place pour tout le monde ! Seulement procédons avec ordre..

UNE VOIX

On ne va pas assez vite... !

LE CAPITAINE

Est-ce qu'il reste encore des femmes ?

VOIX DE CORNELIA, très nette.

Je ne pars pas sans mon père.

LE CAPITAINE

Les hommes attendront. Les femmes n'ont qu'à partir séparément...

MARIE, très haut.

Je ne pars pas sans mon mari...

UNE VOIX DE FEMME, dans la foule.

Je ne pars pas sans mon enfant et mon mari...

LE CAPITAINE, comme résigné.

Déblayons : les enfants, maintenant, avec leurs mères !...

LE QUARTIER-MAITRE, laissant passer une femme avec un enfant.

Passez...

LE TIMONIER, à gauche *idem*

Passez...

LE QUARTIER-MAITRE *idem*

Passez...

(Et le défilé continue, ponctué de « Passez, passez », précipités, monotones. Cependant, et tandis qu'insensiblement le pont se vide un peu des dernières femmes qui se résignent ou se hâtent, parmi des sanglots étouffés et des étreintes rapides, on entend Marie et Fernandez.)

FERNANDEZ, qui pleure désespérément.

Écoute-moi, Marie, écoute-moi bien, mon amour ! Tu m'aimes, n'est-ce pas, dis, Marie ? Tu m'adores, mon âme chérie, n'est-ce pas, n'est-ce pas ? Eh bien, il ne faut pas rester, tu m'entends bien, dis, mon ange bien-aimé. Il ne faut pas t'attacher à moi, ça me fait souffrir épouvantablement. Toi, tu es bonne, tu ne penses qu'à moi, bien sûr, mais ça me rend tellement malheureux...

MARIE

Mais j'ai bien le temps, va, leurs canots ne sont pas pleins... Et quand ce sera ton tour...

FERNANDEZ, criant avec angoisse.

Mais ils ne prendront pas les hommes, comprends donc ça ! Ils ne le disent pas, pour ne pas effrayer... Mais comment veux-tu qu'ils prennent

tous les hommes ? D'abord, avant moi, il y a encore les vieux... Et puis, est-ce qu'on sait ? D'un moment à l'autre...

MARIE, très simple.

Et tu veux que je te laisse, moi, dans ces conditions ?...

FERNANDEZ, avec une sorte de rire désespéré.

Comme tu es folle, mon Dieu ! mon Dieu !

(Les femmes et les enfants sont partis.)

LE CAPITAINE, du haut de la passerelle,

Maintenant, aux plus vieux ! Faites passer les vieux !

UNE VOIX, dans la foule, très rude.

Pourquoi les vieux ? En quoi les vieux sont-ils plus intéressants que nous ?.. Nous qui avons la vie devant nous, on ne va tout de même pas nous laisser crever !..

LE CAPITAINE

Empoignez-moi celui qui a parlé...

UNE AUTRE VOIX

Celui qui a parlé a raison...

LE CAPITAINE, dominant tout.

Qu'on prenne ces deux hommes-là et qu'on les jette à la mer !

(Des matelots s'emparent des deux hommes qu'ils emmènent au milieu du bruit, tandis que les officiers commencent à faire passer les vieillards.)

LE QUARTIER-MAITRE

Passez...

LE TIMONIER

Passez...

VOIX DE CORNÉLIA, dans le silence.

Bon courage, mes amis !

FERNANDEZ, criant.

Monsieur Jude, je vous en supplie, emmenez Marie avec vous !... monsieur Jude !..

LE VIEUX JUDE

Mais qu'elle vienne ! Je lui donne ma place...

MARIE, avec insouciance.

Merci. Bonne chance !

LE QUARTIER-MAITRE, poussant le vieux Jude.

Mais vous, passez donc ! passez donc !

LE VIEUX JUDE

Adieu !

(Cornélia et son père s'en vont. On continue à faire passer les vieux.)

SCÈNE II

MARIE, FERNANDEZ, LE CAPITAINE
LE QUARTIER-MAITRE, LE TIMONIER, FOULE

FERNANDEZ, dans un grand mouvement.

Ah! tu t'imagines je ne sais quoi, vraiment? Je ne suis pas l'homme que tu crois, non, non, non !.. Je me suis mal conduit, j'ai agi comme un gremlin! J'ai honte de moi, j'ai tellement honte de moi !... Il n'y a pas une heure... Ah! laisse-moi parler! Si, laisse-moi parler, ça me fait tant de bien de ne plus mentir, ça me soulage tant...

MARIE, désespérée.

Mon Fernandez...

FERNANDEZ, criant.

Jusqu'à mon dernier souffle !... tu entends, ma chérie, jusqu'à ce que tout finisse, je te répéterai la même chose ! la même chose ! Ce que tu fais pour moi, c'est trop beau, je ne veux pas ça... Il faudrait être un autre homme que je ne suis, un homme pur, qui jamais n'aurait commis une faute... (Il la presse dans ses bras.) Voyons, va-t'en, je t'en supplie, dis, va-t'en...

MARIE, avec défi.

Toi, me laisserais-tu ?

FERNANDEZ, avec un rire fou.

Moi ? Oh ! ma pauvre petite...

MARIE

Tu oses dire que toi, tu me laisserais, oh ! Fernandez ? Toi qui, devant un trésor bien plus beau que la vie, n'as même pas eu un petit instant d'hésitation !... Toi qui, devant un bonheur grand comme le paradis...

FERNANDEZ, stupéfait.

Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce que tu oses dire !

MARIE, elle le prend, le relève.

Ce que Cornélia a été pour toi, ce que cette Cornélia aurait voulu devenir pour toi, mon Fernandez... je le sais très bien, va, mon amour chéri ! Je le sais mieux que toi peut-être encore, va, mon amour ! Mais ce qui s'est passé entre vous, ça m'est égal ! Est-ce que tu ne m'as pas préférée à elle ? Et puis, d'abord, comme tu es, moi je t'ai pris ! Comme tu es, tu es mon amour et ma lumière ! S'il faut sombrer et s'enfoncer à tout jamais, eh bien ! je t'en supplie, que je sois à tes côtés !...

FERNANDEZ, il sanglote.

Marie ! Marie !

MARIE

Ah ! comme on se connaît mal !... Toi, qu'elle croyait m'aimer si peu, vois comme tu m'aimes...

FERNANDEZ

Toi qu'elle disait si peu forte, si tremblante, comme tu as de la volonté et du courage !

MARIE

Oh ! mon Fernandez, mon trésor de toutes les heures...

(Cependant le défilé a continué, il ne reste plus sur le pont que quelques hommes, alors brusquement s'élève la voix du capitaine.)

LE CAPITAINE, d'une voix tonnante.

Messieurs, à vos postes !.. Que chacun aille à son poste...

LE QUARTIER-MAITRE

Nous ne vous quitterons pas, capitaine...

LE CAPITAINE, terrible, violent.

Allez ! Allez !

LE QUARTIER-MAITRE

Nous resterons avec vous...

LE CAPITAINE

Mes amis, le devoir est dans vos canots... Pas de mots inutiles... Mais, bon Dieu... foutez donc le camp !

LE TIMONIER

Oui, capitaine...

LE CAPITAINE

Dieu vous garde, mes enfants !

(Les deux marins s'en vont, le capitaine a l'air très ému.)

SCÈNE III

MARIE, FERNANDEZ, LE CAPITAINE

DES HOMMES

UN HOMME, comme sortant d'un effarement fou.

Il y a encore un canot, n'est-ce pas, capitaine ? Ils ne nous laisseraient pas comme ça, dites, capitaine ? Ils vont revenir...

LE CAPITAINE

Il faut qu'ils partent sauver vos femmes et vos enfants...

UN 'AUTRE HOMME

Misérable canaille que tu es avec les promesses que tu avais faites ! Fripouille que tu es, qui nous

avais dit qu'il y aurait des places pour tout le monde...

UN BANQUIER, il se traîne à genoux.

Je suis banquier, Monsieur, j'ai de l'or plein mes banques, monsieur ! Je vous dis que j'ai de l'or tant que vous voudrez, monsieur le Capitaine...

LE CAPITAINE

Que voulez-vous qu'un mort fasse de votre or ?
(Il regarde les gens sur le pont.) Allons, mes amis, occupez-vous de votre salut et que chacun se débrouille de son mieux ! Il ne faut pas s'abandonner comme ça, voyons donc ! Montrez-vous dignes du nom d'hommes, sapristi... Prenez des bouées, jetez-vous à l'eau courageusement, et tâchez de vous soutenir, je vois un feu vers le Sud-Ouest...

PLUSIEURS VOIX

Un feu ? Un feu ! Vous voyez un feu...

LE CAPITAINE

C'est un bâtiment. C'est sûrement un bâtiment...

(Les hommes se dispersent pour voir le feu ou pour se jeter à l'eau.)

LE CAPITAINE, à Fernandez, lançant deux bouées.

Prenez ces bouées... Jetez-vous de l'avant et filez tout droit...

FERNANDEZ

Merci...

LE CAPITAINE

Surtout, n'ayez pas peur !

FERNANDEZ

Viens, Marie ! Viens !

(Fernandez et Marie sortent.)

SCÈNE IV

LE CAPITAINE, DES HOMMES

puis DES ÉMIGRANTS

LE CAPITAINE. à Marie et à Fernandez invisibles.

Jetez-vous à l'eau et nagez ferme... N'attendez pas qu'on ait coulé, éloignez-vous... (Une pause.) Allons, les voilà qui reparaissent.. Les braves enfants !..

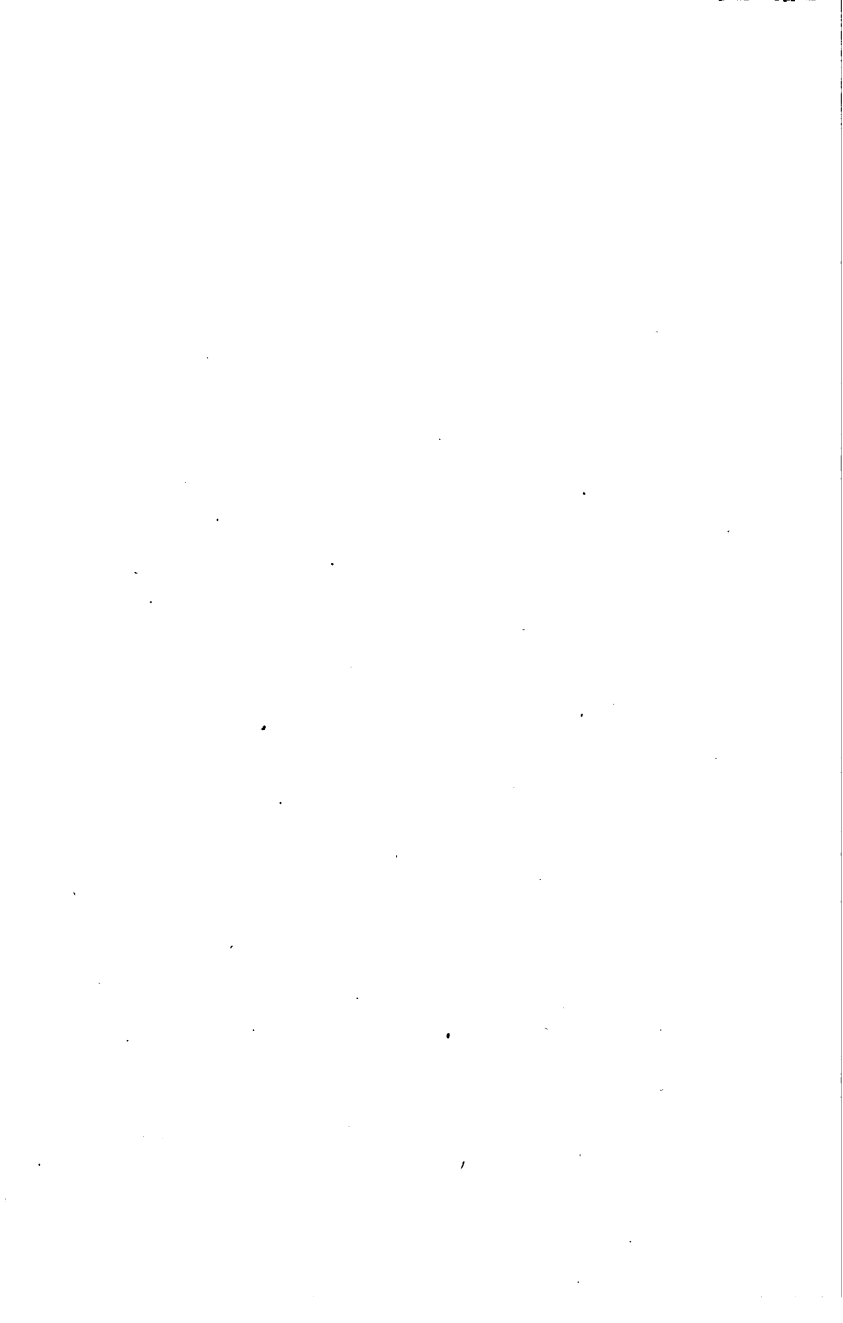
(Ici on voit surgir une foule sordide chantant le chant solennel de tout à l'heure, ce sont les émigrants.)

LE CAPITAINE

Ah ! vous voilà, vous, mes gaillards ! Vous venez voir ce que c'est qu'un pont de première classe, mes bons camarades ! Vous n'étiez jamais montés encore sur un pont de richards !... Eh bien ! comment trouvez-vous ça, un pont de richards !...

(Les émigrants passent en chantant, dans un grand tumulte.)

RIDEAU



QUATRIÈME ACTE

PERSONNAGES

LE GRAND-PÈRE.

GILBERT.

FRÉDÉRIQUE.

MARIE.

GERTRUDE.

LA PETITE.

LES ANGES, personnages muets.

L'action se passe une dizaine d'années plus tard.

PREMIER TABLEAU

Nous voici revenus au hameau. Le décor, déjà vu au premier acte, nous remet devant la chaumière. On reconnaît la façade vieille et humble. Sous la fenêtre, il y a, comme jadis, le vieux banc de pierre. Mais il est tout recouvert de neige.

Nous sommes en hiver, le jour vient de se lever et il va bientôt faire clair.

La fenêtre est grande ouverte. On y voit Gertrude, vieillie un peu, mais ayant toujours un masque bourru et osseux. Elle se penche pour parler à une petite fille de sept à huit ans qui se tient les pieds dans la neige, non loin du banc. Cette petite a l'air effarouché et pourtant sûr de soi.

Derrière Gertrude, on voit Frédérique avancer la tête.

SCÈNE PREMIÈRE

GERTRUDE, FRÉDÉRIQUE, LA PETITE

GERTRUDE, s'adressant à la petite.

Quand vous vous serez gelé les pieds dans la neige, ça prouvera quoi, je vous le demande ? Vous pouvez bien entrer quand on vous le dit !... Vous êtes sa fille, on ne va pas vous manger. Est-ce votre mère qui vous a défendu de faire un pas ? C'est elle aussi qui vous apprend à être comme ça, à cogner aux carreaux comme une petite mendicante au lieu de frapper, comme tout le monde, à la porte ?... Ces choses-là, ma petite,

vous croyez que ça se fait ?... Mais c'est très insultant ! On dirait que l'idée d'entrer vous fait peur...

FRÉDÉRIQUE, la calmant.

Cette petite, maman, est-ce qu'elle peut savoir !...

GERTRUDE

Dans tous les cas, il faudra qu'elle apprenne ! (Elle s'adresse à la petite.) Vous, répondez un peu quand on vous parle ? Vous n'êtes tout de même pas si empotée que ça, puisque vous avez su toute seule traverser toute la forêt... Est-ce que vous avez votre langue dans votre poche ?... Oh ! vous êtes bien sa fille, vous ne pourriez pas le cacher, ça se voit à votre entêtement... Mais c'est joliment laid d'avoir de l'entêtement et ça n'avance à rien, vous voyez votre maman !... Elle s'était bien juré de ne jamais plus revenir, et pendant treize ans on n'a rien su d'elle et elle m'a laissé vieillir dans la peine, et son pauvre grand-père, il aurait pu partir, elle ne s'en souciait pas !... Et puis, à présent, la voilà qui revient ! Et elle n'ose même pas nous parler elle-même. Il faut qu'elle vous envoie... Enfin qu'est-ce qu'elle demande ? Qu'on la prenne avec nous ?

LA PETITE, très bas, comme honteuse.

Oui.

GERTRUDE

Elle n'a qu'à rentrer. (La petite va pour s'en aller.) Mais qu'est-ce que vous faites ?...

LA PETITE

Je m'en retourne...

GERTRUDE

Sans dire merci ?...

LA PETITE

Si...

GERTRUDE

Et sans seulement avoir vu grand-père ?...

LA PETITE, moins sauvage, presque joyeuse.

Grand-père ?

GERTRUDE

Lui qui a toujours été bon pour votre maman, est-ce qu'il vous terrifie aussi, ce brave grand-père !...

LA PETITE

Petite mère m'a bien recommandé de rentrer très vite.

GERTRUDE, à Frédérique.

Réveille grand-père...

FRÉDÉRIQUE

Oui.

GERTRUDE

Et va me prendre cette sauvage-là...

(Frédérique sort.)

SCÈNE II

GERTRUDE, LA PETITE

GERTRUDE, à la petite qui fait un pas comme pour s'en aller.

Mais vous n'allez pas encore vous sauver ? Alors on vous fait tellement peur que ça ? (La petite médusée ne bouge plus.) Et où est-elle pour vous attendre, votre petite mère ?

LA PETITE

C'est dans la forêt qu'elle m'attend, petite mère...

GERTRUDE

Mais dans quelle partie de la forêt ?

LA PETITE

Dans une cabane.

GERTRUDE

Mais cette cabane, comment saurez-vous la retrouver ?

LA PETITE, comme une chose simple.

Il y a les traces!...

GERTRUDE

Les traces ? Mais quelles traces ?

LA PETITE

On est venu toutes les deux en marchant dans la neige... Je n'aurai qu'à suivre les traces dans la neige...

GERTRUDE

Et vous dites que voilà trois jours que vous êtes là, dans le pays ?

LA PETITE

Oui, voilà trois jours...

GERTRUDE

Et qu'est-ce que vous faites, seules, comme ça, dans la forêt ? D'abord, pourquoi n'êtes-vous pas venues plus tôt?...

LA PETITE

Si, on est venu...

GERTRUDE

Personne n'en a rien su ! C'était quand, ça ?

LA PETITE

C'était la nuit dernière : même que grand-père lisait, il y avait la lampe, petite mère m'a tout montré...

GERTRUDE

Est-ce que vous m'avez vue ?

LA PETITE, très naturellement.

Oui, oui, on s'est sauvé !

GERTRUDE

Quoi ? Quand vous m'avez vue ?

LA PETITE

Petite mère m'a fait courir...

GERTRUDE

Et vous osez me dire ça ? Mais c'est épouvantable !...

LA PETITE, tremblante.

Je ne sais pas, moi... Petite mère m'a tirée pour que je coure...

GERTRUDE

Au lieu d'appeler, de se montrer : comme c'est bien !... (Ici on entend l'Angélus dans la campagne.) Mon Dieu ! J'ai donc été une mère si effrayante... Et cette nuit-là, justement, il neigeait... Et, votre petite mère, vous disiez qu'elle tousse ?...

LA PETITE

Tout le temps, elle tousse...

GERTRUDE, inquiète.

Depuis quand ça qu'elle tousse ?

LA PETITE

Oh ! voilà longtemps, très longtemps.

GERTRUDE, insidieuse.

Et c'est pour ça qu'elle a voulu rentrer ici ?

LA PETITE

Oh ! oui, bien sûr !

GERTRUDE, colérique.

Et elle passe des nuits dans la neige, comme c'est malin ! Est-elle chaudement vêtue ?...

LA PETITE, qui se dégèle.

Elle a un beau manteau...

(Frédérique paraît dans le jardin, elle s'avance vers la petite, elle porte un bol de lait chaud, mais à la vue de Frédérique, la petite, subitement, a l'air épouvanté.)

SCÈNE III

GERTRUDE, FRÉDÉRIQUE, LA PETITE

FRÉDÉRIQUE

J'ai dit à grand-père de s'habiller vite, qu'il allait voir une petite fille qui avait à lui raconter

des bonnes nouvelles... (Elle voit la petite prête à déguerpir.)
Voici du lait...

LA PETITE, refusant d'un air effrayé.

Non...

FRÉDÉRIQUE, lui prenant la main.

C'est du bon lait chaud !...

LA PETITE

Je ne le boirai pas !...

GERTRUDE

On vous dit de le boire !

LA PETITE

Je ne le boirai pas !

GERTRUDE

Mais ça ne vous fera que du bien, pourtant,
petite tête de bûche !...

FRÉDÉRIQUE

Vous tremblez de froid ! Buvez-le ! Qu'avez-vous?... C'est ridicule de me regarder avec ces yeux d'épouvante... Ah ! comprenez donc, c'est pour vous faire chaud !... (Elle lui met le bol dans la main, la petite jette le bol.) Eh bien, en voilà... On croirait je ne sais pas quoi...

GERTRUDE

C'est une idiote ! Qu'elle s'en aille ! Qu'elle s'en aille !

FRÉDÉRIQUE

Vois-tu, maman, il faut l'apprivoiser...

(Ici entre le grand-père dans la chambre, il écoute d'abord sans être vu.)

SCÈNE IV

LE GRAND-PÈRE, GERTRUDE, FRÉDÉRIQUE,
LA PETITE

GERTRUDE

Eh bien ! on en aura à endurer de cette fille ! C'est tout comme sa mère, une nature de fer ! Et pour commencer, tu vois bien qu'elle nous déteste... Et pourtant, on n'est que gentillesse pour elle... Voilà un quart d'heure qu'elle s'obstine à ne pas entrer et quand tu lui offres du lait, elle jette le bol !... Mais, d'abord, sa mère, elle nous a lâchées, n'est-ce pas ? Et pour aller vivre on ne sait trop comment !... Non, maintenant, on a beau être bon, ce serait stupide...

FRÉDÉRIQUE, avec décision.

Mère, j'irai d'abord parler à Marie...

GERTRUDE

Laisse là ces folles !...

FRÉDÉRIQUE, redoublant d'énergie.

Il faut que j'aie parlé à Marie, avec la petite !...

LA PETITE, criant, tandis que Frédérique lui prend la main.

Je ne veux pas qu'on me touche...

LE GRAND-PÈRE, se montrant.

Laisse cette enfant, Frédérique...

GERTRUDE, se retournant.

C'est ce que j'y dis ! C'est ce que je ne cesse de répéter !...

LE GRAND-PÈRE

Tu lui fais peur, tu l'effrayes, c'est visible...

(Frédérique lâche la petite qui se sauve.)

SCÈNE V

LE GRAND-PÈRE, FRÉDÉRIQUE
GERTRUDE

FRÉDÉRIQUE, très grave.

Grand-père, vous ne savez pas pourquoi je veux voir Marie!...

LE GRAND-PÈRE

Ma fille, tu la verras lorsqu'elle sera chez nous...

FRÉDÉRIQUE, avec une émotion qui va croître encore.

Grand-père, jamais Marie n'osera reparaitre ici, à moins, que je ne la voie d'abord, seule à seule...

GERTRUDE

Que veux-tu dire, ma fille ?

FRÉDÉRIQUE

Ce que je dois... Écoute, grand-père...

LE GRAND-PÈRE

Remonte d'abord...

FRÉDÉRIQUE

Grand-père, écoutez-moi et soyez bon pour moi...

LE GRAND-PÈRE

Dis, ma fille...

FRÉDÉRIQUE

Grand-père, si la petite s'est sauvée, c'est qu'elle me craint ! J'ai été mauvaise pour Marie, grand-père...

LE GRAND-PÈRE

Tu avais l'air un petit peu jalouse d'elle...

GERTRUDE

Et puis Marie n'était pas très commode...

FRÉDÉRIQUE, comme une confession.

Mère, si Marie a envoyé sa petite fille cogner à ma fenêtre, elle avait ses raisons ! Il y a treize ans, Marie est venue ainsi cogner à ma fenêtre, elle était partie de chez nous dans la nuit et je l'avais poussée à faire ce qu'elle a fait. Et pourtant, quand elle est revenue frapper à ma fenêtre, moi qui suis sa sœur, et, qui étais d'accord avec elle, je l'ai chassée et je lui ai dit que personne ici ne voulait plus d'elle...

LE GRAND-PÈRE, bouleversé.

Tu as fait ça ?

FRÉDÉRIQUE

J'ai été jalouse de Marie, grand-père ; parce que vous l'aimiez plus que moi et que vous lui faisiez tout le temps des cadeaux ! Alors j'ai désiré sa perte et je me suis arrangée pour qu'elle ne soit plus entre nous. J'ai fait ça pour avoir tout de vous, grand-père, et pour que vous la jugiez mal ! Et c'est ce qui est arrivé... Mais Marie n'aurait rien commis de mal, si je ne l'avais pas moi-même excitée au mal, voilà la vérité que je devais dire!... Grand-père, vous savez qu'on peut changer dans la vie et vous savez qu'on peut souffrir, vous avez vu bien des choses dans la vie, mais jamais vous n'avez vu une créature plus à plaindre que moi qui suis malheureuse à cause du remords...

LE GRAND-PÈRE

Ma fille, depuis treize ans, tu as été très bonne pour moi, et Gertrude aussi, et je suis bien vieux et bien fatigué et bien cassé, mais si j'avais pu me douter de tout ça, vois-tu, Frédérique, jamais, je n'aurais vécu une seconde de plus auprès de vous!...

FRÉDÉRIQUE

Grand-père, je me sens bien coupable ! Et tout ce qui a pu arriver dans la vie de Marie est de ma faute...

LE GRAND-PÈRE

Dieu veuille qu'elle te pardonne, ma fille...

FRÉDÉRIQUE

Je vais le lui demander, grand-père...

LE GRAND-PÈRE

Va, mon enfant...

GERTRUDE, criant par la fenêtre, derrière le grand-père.

Suis les traces de la petite et cours ! Voilà qu'il neige !...

FRÉDÉRIQUE, elle s'en va.

Ah ! Pourvu que la neige n'efface pas ces traces de pas ! Jamais alors je ne pourrais la retrouver ! Ce serait pour moi encore une punition...

(Frédérique s'est mise en marche. Elle est toute enveloppée d'une grande mante noire. Elle a l'air d'une pénitente. Il neige sur elle.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

A présent nous nous retrouvons dans la forêt à l'endroit même où Marie et Gilbert étaient venus autrefois s'abriter de l'orage. Il y a là encore, comme naguère, la vieille noire cabane de bûcheron, sous les arbres hauts et solennels. Et de nouveau, et c'est à croire qu'elle ne s'est jamais en allée de là, on reconnaît, derrière les taillis dépouillés, l'auto de Gilbert. Elle est blanche de la neige qui tombe très doucement. Il fait un jour pâle d'hiver.

Assez près de la cabane, Marie et Gilbert. Ils sont là comme au temps de leur jeunesse, l'air aussi tremblants d'amour qu'autrefois. Gilbert n'a pas beaucoup changé. Marie a l'aspect frêle, maigriot et débile qu'elle avait au premier acte. Elle tousse tout le temps.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, GILBERT

MARIE, d'un ton ému et plein de bonheur.

Ainsi, c'est vous ! vous, Gilbert, qui êtes là ! Laissez-moi encore vous regarder, dites, mon amour ? Tout à l'heure, vous allez encore vous éloigner, et moi, j'aurai ma petite fille qui viendra. Oh ! ne protestez pas, Gilbert, ce sera ainsi... d'abord ne faites pas une figure fâchée comme ça ! Oh ! ne m'ôtez pas mon bonheur, Gilbert, Restez là sans rien dire, oui, c'est ça, sans rien dire.

GILBERT, avec adoration.

Marie!

MARIE

Et c'est donc vrai alors que vous m'aimez ! Et que vous n'aviez pas cessé de m'aimer ! Vous ne l'aviez donc pas oubliée, cette petite fille, que vous aviez enlevée de chez elle... Oh ! moi, bien entendu que j'ai songé souvent à vous, ça, c'est forcé ! Vous étiez entré dans ma vie comme un sauveur, comme un beau chevalier qui vient avec la lance pour délivrer l'enfant prisonnière des méchants... Ah ! presque aussitôt, par exemple, ça a changé... Et pourtant, n'est-ce pas moi qui n'y ai rien compris ! Ah ! Gilbert, quelle vie j'ai eue par ma faute !...

GILBERT

Ne dites pas ça, Marie. Tout est de ma faute...

MARIE

Et vous dites, que vraiment ce n'est pas le hasard qui, tout à l'heure, vous a conduit de mon côté ? Vous êtes passé ici souvent, à cause de moi, est-ce possible ? Ah ! franchement, on dirait que tout ça n'est qu'un rêve... Est-ce que tout ça est vrai ? (Elle tousse.) Ne faites pas attention, c'est un rhume que j'ai pris à rester dans cette neige, ça n'est rien... (Elle rit péniblement.) Et votre auto ? Gilbert, vous vous souvenez...

GILBERT

Quand elle vous avait amenée là, à cette cabane? Il me semble que c'était hier...

MARIE, elle rit.

Hier? Hier? Oh! pas tellement hier que ça! un peu plus tout de même vous passiez sans me reconnaître!...

GILBERT, avec une fugue passionnée extrême.

Sans vous reconnaître? Vous!

MARIE, elle rit.

Oh! comme vous dites ça!

GILBERT

Si vous aviez entendu mon cœur battre! Je passais là, j'ai aperçu votre petite tête... Ah! Marie, rappelez-vous comme j'ai crié alors, vous vous êtes retournée, vous étiez pâle comme moi...

MARIE, enivrée.

Comme j'ai eu raison de vouloir revenir ici!

GILBERT

Comme j'ai eu raison d'espérer toujours!

MARIE

On dirait par moments que la vie est une chose prodigieuse...

GILBERT

Il y a des minutes où l'on touche presque au ciel, où tout est merveilleux...

MARIE

Qu'il arrive n'importe quoi, maintenant, tout m'est égal... (Et subitement elle change de ton.) Mais, voyons, Gilbert, soyez franc, dites-moi une chose... Vous vous rappelez cette nuit, vous vous rappelez n'est-ce pas? Vous dites que vous n'avez aimé personne comme moi... Mais alors, cette nuit-là, pourquoi vous être enfui? dites, que s'est-il passé?...

GILBERT

J'ai été absurde, j'ai eu peur de l'existence, je me suis vu soudain engagé pour toute ma vie...

MARIE

Mais vous avez eu du regret d'être parti? Vous auriez pu tâcher de me rejoindre, de me revoir?

GILBERT

Je suis allé chez vous, votre sœur ne savait même pas où vous étiez...

MARIE

C'est vrai...

GILBERT

Alors ? Alors !...

MARIE

Ah ! pourquoi me suis-je donc séparée de tout le monde ? Qu'ai-je fait de m'en aller ? Et qu'ai-je fait de me taire ? Je n'ai été qu'une folle, Gilbert, qu'une pauvre folle avec vous... Quand je pense que j'avais le bonheur si près de moi et que dans mon aveuglement je n'ai rien vu, rien senti ! Et tout ce que j'ai fait ensuite dans la vie, mon Dieu, comme c'était inutile, sans intérêt ! Ah ! j'en ai vu des choses, allez, Gilbert ! et des pays et des milieux bizarres ! Il me semble que j'ai parcouru la terre entière, ma parole !... Et toutes les histoires qui me sont arrivées !... Et tout ça pour finir par rentrer au hameau, tout ça pour arriver à chercher un abri encore dans cette cabane et pour vous retrouver ici, comme avant...

GILBERT

Oui, Marie, comme avant, vous aimant comme avant...

MARIE

Ne me dites pas ça !... Ça me désole encore plus !... Nous aurions pu être si heureux, si facilement...

GILBERT

Mais nous le serons, la vie va recommencer.

MARIE

Oh ! Gilbert, est-ce que l'on recommence les choses gâchées ! Est-ce que vous avez jamais vu qu'on peut refaire ça !...

GILBERT, il la presse contre lui.

Voyons, Marie, vous êtes comme dans la fièvre, mais calmez-vous un petit peu, écoutez... puisque vous êtes là, désormais, je vous tiens...

MARIE, avec un air d'insouciance navrante.

Trop tard ! trop tard !

GILBERT, il a l'air enjoué, confiant.

En voilà une méchante parole que vous me dites là ! Le bonheur, nous n'avons qu'à nous en emparer ! Vous verrez, Marie, ayez donc un peu confiance ! Qu'est-ce qui peut s'opposer...

MARIE, avec navrement.

Mais tout, mon ami adoré ! Oui, tout. Ma vie entière, mon passé, mille fantômes ! Si vous saviez tous les affreux souvenirs que je traîne !

GILBERT

Aujourd'hui, comme hier, vous êtes tout mon amour...

MARIE

Oh! Gilbert, mon Gilbert...

GILBERT

Mais comprenez donc! Peut-être croyez-vous que je dis ça sans bien le penser... Mais, mon amour, voilà treize ans que je vous cherchais, treize ans que je ne pense qu'à vous... Oh! cette petite tête, comme elle m'a hanté! Vos yeux, quand par hasard une femme avait vos yeux, comme j'allais à elle! aussitôt elle me charmait! Ou bien il suffisait qu'une autre ait vos cheveux doux, ces cheveux qui ont l'air d'un flot de nuit sur vos épaules. Ah! comme on est ridicule, dites, Marie...

MARIE, dans une grande émotion.

Gilbert, Gilbert, moi aussi...

GILBERT, bouleversé.

Vous aussi...

MARIE, comme ivre de tendresse.

A travers le monde, c'est vous seul que j'ai cherché!...

GILBERT

Ah. vous voyez...

MARIE

Et vous êtes mon bonheur !

GILBERT

Ah! vous voyez bien qu'on va être heureux!...
Vous voyez bien !

MARIE, d'un air déchirant.

Vous êtes tout mon bonheur!... Mais maintenant, je ne dois plus penser à mon bonheur...

GILBERT, qui croit comprendre.

À cause de quoi? Est-ce à cause de la petite?...

MARIE

Vous êtes mon rêve! Il vous faudra rester mon rêve!...

GILBERT, avec angoisse.

Vous n'avez plus confiance en moi?... Alors, c'est ça?...

MARIE

Si, j'ai confiance, mon Gilbert, soyez sûr...

GILBERT

Vous n'allez pas rentrer moisir chez vos parents?... Nous vivrons ensemble, on ne peut

plus nous séparer... Vos parents, mais, voyons, rappelez-vous, rappelez-vous...

MARIE

Ils m'ont fait bien du mal, oui, Gilbert, je me souviens, mais je ne peux plus ne pas rentrer chez mes parents...

GILBERT

Mais où vous voudrez, nous irons ! L'auto est là... Regardez, Marie, c'est toujours la même...

MARIE, navrée.

Toujours la même ?...

GILBERT

Et vous voyez comme elle est blanche ! On dirait une voiture de noces.

MARIE, elle rit péniblement.

De mort, Gilbert !

GILBERT

De mort ?...

MARIE

Mais regardez-moi, mon ami ?... Êtes-vous fou ?...

GILBERT, terrifié soudain.

Quoi ?...

MARIE, navrée.

Je ne vous ai pas dit le plus terrible, Gilbert!

GILBERT

Qu'avez-vous?...

MARIE

Mon ami! vous le savez bien comme moi!...

GILBERT, qui comprend la vérité terrible.

Je vous emmènerai au soleil, pour vous soigner.

MARIE

Non, c'est fini! ils ont tous dit que c'est fini...

GILBERT, très tendre.

Et aussi vous restez sous cette neige?... Sous cette neige!

MARIE

Oh! un peu plus tôt, ou un peu plus tard!...

GILBERT, très doux.

Mais c'est vilain d'avoir des sentiments pareils...

MARIE, avec une profonde douceur de résignation.

Cui, c'est très vilain... Ah! mon bien-aimé, laissez-moi encore vous voir... Que j'emporte au

moins votre image dans ma pensée... Mon bien-aimé, n'est-ce pas que vous m'aimerez toujours?... Mon chéri, soyez brave, ne pleurez pas... C'est vrai que la vie aurait pu devenir bien belle...

GILBERT, dans un grand mouvement solennel.

La vie est stupide, quand on pourrait être heureux, la mort sonne la cloche du départ, il faut s'en aller chacun de son côté... Les hommes sont aveugles, ils courent partout à la recherche du bonheur, et quand le bonheur se présente à eux, ils le laissent passer... Nous avons manqué notre vie, Marie ! (Il pleure et s'effondre.) Vous êtes une sainte et vous avez vécu dans la douleur !... Laissez-moi rester à vos genoux et baiser votre robe qui est pauvre... Jamais je ne m'humilierai suffisamment devant vous !... Au fond, c'est une justice que vous me soyez enlevée, à moi qui n'ai pas su vous comprendre, à l'heure voulue. Mais pourquoi faut-il que ce soit ainsi !... (On entend des cloches au loin.) Au moins, pardonnez-moi, Marie ?...

MARIE, elle le relève.

Gilbert, Gilbert, qui peut savoir qui est coupable ?... qui a raison et qui a tort dans l'existence ?... Qu'une chose soit vraie, qui oserait l'affirmer ?... Tous les êtres sont des malheureux avec lesquels la destinée joue sans pitié ! Nous avons été comme tout le monde, Gilbert, nous avons été bien trompés, bien égarés... (Ils s'étreignent

dans un grand désespoir, les cloches se taisent. Alors Marie se sépare de Gilbert, elle a l'air troublé et inquiet.) Gilbert, quelle heure est-il? Voilà les cloches qui ont sonné encore...

GILBERT

Il est midi.

MARIE, l'air très effrayé.

Et elle n'est pas rentrée ! Et quand je l'ai conduite, il faisait nuit noire ! Pourvu qu'elles n'aient pas voulu la garder...

GILBERT, gaiement, pour la rassurer.

Vous savez bien comment sont les enfants...

MARIE

Elle a dû s'égarer sur la route, vous croyez?...

GILBERT

Elle s'amuse quelque part à faire des boules de neige...

MARIE

Oh ! non, Gilbert, elle sait comme je l'attends ! Jamais elle n'aurait voulu m'inquiéter. Il faut qu'il soit arrivé quelques chose. Peut-être qu'elle n'a pas su retrouver son sentier?... Avec cette neige...

GILBERT, il va vers son auto.

Laissez-moi aller à sa recherche, que je la ramène ! (Il rit.) Alors, Marie, vraiment vous avez peur?...

MARIE

Mais, Gilbert, comment la reconnaissez-vous ?...

GILBERT, il actionne sa machine.

Oh ! une petite fille trotinant dans la forêt, il ne doit pas y en avoir des quantités...

MARIE

Elle est tout en gris ! Tout en gris...

GILBERT, il monte dans l'auto qui ronfle.

Peut-être elle va revenir tandis que je la chercherais : ne bougez pas d'ici...

MARIE, tandis qu'il part.

Dieu veuille au moins qu'elles ne lui aient rien fait !... Comme j'ai été folle de l'avoir envoyée là !...

(Marie suit des yeux l'auto qui s'en va.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

L'intérieur de la chaumière. Nous voici dans la chambre du début du drame. On reconnaît le grand lit peint en noir, les quelques chaises, la table de nuit rustique. Et, comme par un miracle, c'est la même heure, dirait-on qu'au début. Il fait nuit et dans la pièce brille une bougie jaune et débile.

Au moment où le rideau se lève, on découvre Marie, couchée. Sa mère, Gertrude et sa sœur, Frédérique, se penchent vers elle et achèvent de la border. Elles ont l'air plein de sollicitude.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, GERTRUDE, FRÉDÉRIQUE

GERTRUDE, toujours bourruée, mais assez tendrement.

Mauvaise enfant, va, qui nous revient malade comme ça ! et qui, au lieu de rentrer tout simplement chez elle, se laisse tomber cette neige sur les épaules ? C'est pour nous punir que tu as fait ça ?... Nous n'avions pas eu assez de peine déjà ?... depuis des années qu'on ne savait où tu étais, et dans tout le hameau on en disait des choses !... Il y avait toujours quelqu'un qui prétendait t'avoir aperçue quelque part et, naturellement ce n'était jamais bien propre !... Enfin, tout ça, c'est fini, bien fini... (Elle se penche davantage.) Frédérique, je ne sais pas quel mal elle a pu te faire ?... Ce qui s'est passé

entre vous, ça vous regarde ! Tu n'as peut-être pas eu tellement raison non plus... (Sur un geste de Frédérique.) Bien sûr, laissons ça... (A Marie.) Te sens-tu moins froid ?...

MARIE, faiblement.

Oui.

GERTRUDE

Veux-tu quelque chose ?

MARIE

Non...

GERTRUDE, elle lui prend la main sous le drap.

Ta petite main, elle n'est pas jolie, tu sais, ma fille !... Elle est sèche, si sèche...

MARIE

Un peu de fièvre, ça passera bien...

GERTRUDE

Hein, tu ne vas pas faire de façons pour t'endormir ?...

MARIE, péniblement.

Oh ! non, bien sûr...

GERTRUDE

Grand-père, tu veux lui dire bonsoir ?

MARIE

Oui.

GERTRUDE, allant pour sortir.

Je m'en vais le prévenir... (Elle s'arrête sur le pas de la porte.) Dis donc, tu sais, il est rudement monté contre elle, le grand-père...

FRÉDÉRIQUE, voulant l'empêcher de parler.

Mère?...

GERTRUDE

Mais, ma fille, ne m'empêche pas de parler ! Tu as été gentille avec Marie, n'est-ce pas, elle peut bien faire quelque chose pour sa sœur... (Se rapprochant subitement du lit.) Dis, ma petite Marie...

MARIE, terrifiée, soumise.

Mère, je ferai tout ce qu'on voudra...

GERTRUDE, doucement.

Dis au grand-père que Frédérique ne t'a rien fait...

FRÉDÉRIQUE

Mais, maman...

GERTRUDE, menaçante sous un air parfois mielleux.

Marie peut bien lui dire ça ! voyons donc ? A quoi ça pourrait servir qu'il te déteste?... (A Marie.) il est vieux, tu comprends, tellement vieux, mon

enfant ! Tout est devenu si terrible avec lui ! Et puis, il ne faut pas que les choses durent comme ça, et avec lui, maintenant, tout prend des proportions... Est-ce qu'il ne vaut pas mieux que tout le monde soit content, qu'on vive, comme autrefois, en bonne intelligence ?...

MARIE, brisée.

Oui...

FRÉDÉRIQUE, sans grande sincérité.

Je ne mérite pas que grand-père me croie un ange !

GERTRUDE, très pressante.

Ce que tu lui as dit, ça lui a fait mal ! Ce n'était pas utile... A présent, il se ronge... Tu vois bien qu'il reste encore à boudier. Est-ce qu'autrement il ne serait pas auprès de Marie, avec nous ?... Il n'a pas prononcé un seul mot de la journée, même la petite de Marie ne l'a pas déridé... Quand il tombera malade...

MARIE

Oui, mère a raison...

GERTRUDE, s'en allant.

Mais bien sûr que j'ai raison !...

(Elle sort. On sent qu'elle est toujours pour Marie la mère despotique et dure d'autrefois. Frédérique se rapproche de Marie, et c'est d'une façon telle qu'elles ont l'air de nouveau d'être deux petites sœurs qui s'aiment.)

SCÈNE II

MARIE, FRÉDÉRIQUE

FRÉDÉRIQUE, doucement.

Tu te sens comment, en ce moment?...

MARIE, avec un sourire navré.

Mais pas trop mal!...

FRÉDÉRIQUE

Si tu préférerais que je ne te parle pas?...

MARIE

Oh ! non ! pourquoi !... Je n'ai plus tant d'heures à moi !...

FRÉDÉRIQUE

Voyons, Marie, en voilà une idée !... On ne va pas pouvoir te soigner, si tu n'es pas plus courageuse que ça...

MARIE

Je suis au bout de ma vie, ça m'est égal !...

FRÉDÉRIQUE, avec reproche.

Et ta petite fille?...

MARIE, avec bonheur.

N'est-ce pas qu'elle est gentille !...

FRÉDÉRIQUE

Si tu l'avais vu perdue dans cette neige... Elle courait droit devant elle, comme si elle avait su tout de même où te retrouver... Par exemple, elle en a un sacré entêtement ! Dès qu'elle m'a aperçue, elle n'a plus fait un pas. J'ai eu beau la prier, la supplier de me dire au moins de quel côté...

MARIE, elle rit péniblement.

Elle n'a pas soufflé mot ?...

FRÉDÉRIQUE

Et elle n'a plus bougé et elle serait là encore...

MARIE

Heureusement qu'il est arrivé dans son auto !

FRÉDÉRIQUE

Elle a eu confiance aussitôt, c'est drôle, n'est-ce pas ?

MARIE

Les enfants, ils ont de ces idées-là...

(Elle tousse, puis retombe, épuisée.)

FRÉDÉRIQUE

Je vais te laisser...

MARIE

Non.

FRÉDÉRIQUE, regardant vers la porte.

Qu'est-ce que fait grand-père ?

MARIE

Peut-être il dort ?

FRÉDÉRIQUE, elle se lève.

Il dort des temps infinis, à présent...

MARIE, suppliante.

Tu t'en vas...

FRÉDÉRIQUE, elle revient.

Tu vois que non...

MARIE, d'un ton bas, ardent.

Frédérique, j'aimerais savoir quelque chose :
Dis-moi, la fameuse nuit...

FRÉDÉRIQUE

La nuit que tu es partie?...

MARIE, avec un reste de doute.

Dis-moi, est-ce que c'est vrai qu'il est venu te demander...

FRÉDÉRIQUE

Où tu étais ? Si on savait où tu étais ? Oui, c'est vrai qu'il est venu...

MARIE, d'un air de bonheur.

Comme il m'aimait, Gilbert !...

FRÉDÉRIQUE, subitement grave, farouche.

J'ai un aveu à te faire...

MARIE, étonnée de son accent.

Un aveu ?

FRÉDÉRIQUE, sourdement.

Oui, encore ! J'ai un aveu à te faire... C'est à propos de Gilbert ! Oui, à propos de vous deux... Écoute-moi, Marie, écoute-moi et pardonne-moi... Pour moi votre amour a été une chose pénible... Tu ne t'en es jamais aperçue, n'est-ce pas ?... De toi, Marie, j'ai tout envié, tout jaloué...

MARIE
Est-ce possible !

FRÉDÉRIQUE

Vous voir tous les deux, ça m'était une peine. J'ai été contente qu'il t'emmène loin de nous. Je l'y ai même poussé...

MARIE, avec reproche soudain.

A quoi ça t'a-t-il avancée d'avoir fait une chose pareille?

FRÉDÉRIQUE, avec un geste vague.

A rien ! Oh ! c'est certain !

MARIE, désespérée.

Comme c'est pitoyable et bizarre, une existence ! Et qu'il y en a des drames, dans une vie ! Et comme, avant d'arriver à la mort, il faut donc passer par des choses, mon Dieu ! (Elle regarde Frédérique.) Ah ! Frédérique, tu n'as donc pas été heureuse, toi non plus ?...

FRÉDÉRIQUE

Pas plus que toi, va...

MARIE, avec une sorte de joie surnaturelle.

Moins encore, peut-être bien ! Car, moi, j'ai eu de l'amour... Et c'est si beau, vois-tu, les illusions que ça donne ! On croit tout éternel ! (Et subitement elle prend la tête de Frédérique entre ses mains, plonge ses pauvres yeux dans ses yeux.) Et lui, tu lui as dit ?...

FRÉDÉRIQUE, avec force.

Il n'a rien pu deviner !

MARIE

Tu ne lui as pas parlé ?

FRÉDÉRIQUE

Et pourquoi l'aurais-je fait ?

MARIE, avec un reste de doute.

Lorsque j'étais si loin, que l'on me croyait perdue...

FRÉDÉRIQUE, très sincère.

C'était si visible qu'il n'était qu'amour pour toi...

MARIE, avec joie.

Ah ! c'était si visible que ça ! Vraiment, tellement !

FRÉDÉRIQUE

Toi seule a compté dans sa vie, c'est sûr !

MARIE, redevenue douce.

Ah ! comme c'est bien de me dire ça, Frédé-
rique !... Comme tu es bonne... Pourquoi es-tu si
bonne pour moi ? Est-ce parce que c'est fini et que
je vais m'en aller ? (Elle l'embrasse.) Ah ! Frédé-
rique !...

FRÉDÉRIQUE, sur un bruit à la porte.

On frappe !...

MARIE, fatiguée d'avance.

Qui c'est ?... Qu'on me laisse dormir. (Frédérique
va voir. Parait Gilbert, les bras débordant de fleurs. Il semble inquiet, reste
un peu sur le pas de la porte, mais Marie à sa vue pousse un cri de joie.)
Oh ! vous, Gilbert ! Entrez, entrez donc vite...

(Gilbert entre.)

SCÈNE III

MARIE, GILBERT, FRÉDÉRIQUE

GILBERT, timide.

J'ai voulu prendre de vos nouvelles, Marie...

MARIE, gentiment joyeuse.

Et toutes ces belles fleurs!... Et toutes ces belles fleurs!

GILBERT

C'est ridicule, n'est-ce pas, de vous apporter ça... Mais j'avais été à la ville pour le médecin... Entre parenthèse, il revient dès demain matin... J'ai trouvé ces roses...

MARIE

C'est gentil... (Elle montre le pied de son lit où Frédérique va les déposer.) Mettez-les là.

GILBERT

Ça ne va pas vous donner mal à la tête, au moins?

MARIE

Mais non, Gilbert! Et puis ce sera une chose de vous, devant mes yeux... Vous comprenez?...

GILBERT, il va pour se retirer.

A présent, je me retire... Je l'ai promis...
Votre mère m'a fait jurer...

MARIE, désespérée.

Gilbert ! Gilbert !

FRÉDÉRIQUE, bas à Gilbert.

Laissez là, oui, ça vaut mieux qu'on la laisse...

MARIE, durement à Frédérique.

Toi, qu'est-ce que tu lui chuchotes comme
ça ?...

GILBERT

Elle dit que vous êtes très fatiguée, elle a
raison...

MARIE

Asseyez-vous là, un petit peu, Gilbert?... Si on
me contrarie j'aime autant mourir tout de
suite!... Je n'ai pas eu tant de plaisir jusqu'ici...

GILBERT, il s'assoit près du lit.

Mais, mon amour, personne ne veut vous en-
nuyer...

MARIE, elle sourit avec doute.

Ça!...

GILBERT, il sourit, lui prend la main.

Le médecin, vous savez, je l'ai revu. Il m'a dit qu'il était très content de votre état.

MARIE, avec espoir.

Oui.

GILBERT

Il compte demain vous trouver très bien...

MARIE

Il a dit ça ?

GILBERT

Vous vous remettrez très vite...

MARIE, avec fièvre.

Où ai-je été pendant ces treize années?... Vous êtes là, voilà, vous êtes là, et je ne rêve pas !...

GILBERT, la calmant.

Ne pensez plus à ça...

MARIE, très agitée.

Où ai-je été?... C'est à Colombo qu'elle est née...

GILBERT

La petite ?

MARIE

C'est un beau pays, vous savez, que Colombo!...

(Silence. Elle a l'air de dormir. Gilbert se lève doucement.)

GILBERT, bas à Frédérique.

Je vais à côté...

FRÉDÉRIQUE, bas.

Vous tenez donc à rester?

GILBERT, très bas.

Le médecin est désespéré...

FRÉDÉRIQUE

Mon Dieu!... Mon Dieu!...

GILBERT

Je vais me tenir à côté toute la nuit. Votre mère m'a autorisé...

FRÉDÉRIQUE

Ah! quelle horreur!

GILBERT

Votre grand-père pleure comme un petit enfant, c'est pour ça qu'il n'a pas encore osé se montrer...

MARIE, comme sortant d'un rêve, la voix très haute.

Il a bien tort...

GILBERT, subitement décontenancé.

Qui est-ce qui a bien tort ?

MARIE, avec enjouement.

Vous savez, j'entends, méfiez-vous.

GILBERT

Oh ! vous croyez entendre...

MARIE

Oui, j'entends tout ! J'entends même ce qu'on pense !

FRÉDÉRIQUE, haut.

Je vais dire à grand-père qu'il vienne et puis chacun de nous rentrera chez soi... Alors, tu verras si nous sommes tranquilles...

MARIE, durcie.

Tu dis ça pour pouvoir me séparer de Gilbert ! Mais Gilbert va rester ici, à côté de moi ! Tu entends, je veux qu'il reste ici, à côté de moi...

(Frédérique sort.)

SCÈNE IV

MARIE, GILBERT

GILBERT, avec ferveur

Vous êtes mon amour...

MARIE, très tendrement.

Vous aussi. (Appuyant sur les mots.) Mon cher amour!

GILBERT

Vous êtes le rêve de toute ma vie...

MARIE, elle rit péniblement.

Un rêve! Un rêve!...

(Entrent le grand-père et la petite, suivis de Frédérique et de Gertrude qui restent sur le pas de la porte.)

SCÈNE V

MARIE, GILBERT, LA PETITE
LE GRAND-PÈRE
GERTRUDE, FRÉDÉRIQUE

LE GRAND-PÈRE, allant à Marie.

Eh bien, n'est-ce pas, mon enfant, ça va mieux ?

MARIE, elle sourit.

Oui. Un peu, grand-père ! (A Gertrude et à Frédérique.)
Allez dormir...

GERTRUDE

Dormir, ma fille, on n'en a pas envie...

MARIE, l'air éreintée.

Ah ! laissez-moi un peu, au nom du ciel !

(Gertrude et Frédérique sortent, poussées dehors, doucement, par le grand-père.)

SCÈNE VI

MARIE, GILBERT, LE GRAND-PÈRE
LA PETITE

LE GRAND-PÈRE, tenant la main de Marie.

Dors, veux-tu, ma fille ?

MARIE

Tout à l'heure, grand-père.

LE GRAND-PÈRE, d'un ton de prière.

Sois sage, un petit peu, ne nous fais pas de
peine...

MARIE, découragée.

N'importe comment, grand-père, je vais vous
en faire !...

LE GRAND-PÈRE

N'aie pas ces idées-là, ma fille, et endors-toi...

MARIE

Bientôt, ce sera pour toujours...

LE GRAND-PÈRE

Tu es folle !

MARIE

Oh ! tu sais, ça m'est bien égal de m'en aller !...

LE GRAND-PÈRE, d'un ton de reproche.

Il ne faut pas dire ça, mon enfant, tu as une fille...

MARIE

Une mère comme moi, grand-père, à quoi ça sert !

LA PETITE

Oh ! maman ! oh ! maman !

MARIE, étreignant la petite.

Mais, bête que tu es ! (Elle l'embrasse.) Oh ! mais tu sais, si je pars, ça ne sera pas pour toujours.

LA PETITE

Pas pour toujours ?

MARIE

N'est-ce pas, dis-lui, grand-père ? Et vous aussi, voyons, Gilbert...

GILBERT, il pleure.

Marie ! Marie !

MARIE, à la petite.

J'irai me reposer, tu veux bien ?

LA PETITE

Oui, mère...

MARIE

Tu sais comme j'en ai eue de la fatigue, ma chérie !... Ah ! la pauvre maman que tu as, ma pauvre petite... Ça ne vaut pas bien cher, une maman pareille, elle n'est plus bonne qu'à se faire servir et à rester dans un lit... Alors, tu comprends, un petit repos, ça la remettra...

LA PETITE

Oui.

MARIE, elle l'embrasse convulsivement.

Tu es gentille ! (Elle se tourne vers Gilbert.) Gilbert ?

GILBERT, très tendrement.

Marie ?

MARIE

Vous vous occuperez d'elle.

GILBERT

Comme de vous-même.

MARIE, soulagée.

A présent, ça va mieux, (Et subitement elle se redresse, l'air épouvanté.) Grand-père, qu'on l'empêche de rentrer !

LE GRAND-PÈRE

Qui ça, ma fille ? Personne ne veut entrer...

MARIE, avec doute.

Tu crois, grand-père ?

LE GRAND-PÈRE

Ta petite tête travaille trop...

MARIE, un peu calmée.

— Quand j'étais petite, grand-père, tu sais, ce qu'on m'a prédit ?

LE GRAND-PÈRE, comme se ressouvenant.

Oui, est-ce qu'il n'était pas passé une bohémienne ?

MARIE

Elle m'avait lu dans la main, tu te souviens ? Elle m'avait dit qu'il m'arriverait des tas d'histoires... Et puis qu'à la fin...

LE GRAND-PÈRE

Tu serais très heureuse !

MARIE, avec beaucoup de calme heureux.

Oui ! Eh bien, voilà, maintenant je me sens bien...

GILBERT, avec élan.

Mais vous verrez comme la vie...

MARIE

Ah ! la vie !... (Un silence, elle s'adresse de nouveau au grand-père.) Grand-père ?

LE GRAND-PÈRE

Tu ne veux donc pas te tenir tranquille, ma fille ?

MARIE

La vie, qu'est-ce que c'est, dis, grand-père ?
N'est-ce pas un songe ?

LE GRAND-PÈRE

Peut-être bien, mon enfant...

MARIE, avec une fébrilité croissante.

Tu sais, dans les rêves, quelquefois, dans les cauchemars : on est poursuivi par un bonhomme noir, c'est un personnage fantastique, féroce, il a un couteau, on sent bien qu'il va vous tuer, alors on veut lui échapper, on ouvre une porte, mais lui, il est déjà devant vous qui vous attend, on ouvre une autre porte, il est là encore... Et ça dure comme ça, indéfiniment, et tout le temps, ça recommence, la même chose effrayante...

LE GRAND-PÈRE

Ne t'excite donc pas la cervelle, ma pauvre enfant!

MARIE, poursuivant.

Ma vie, ça ressemble à ça, grand-père, à un cauchemar!...

LE GRAND-PÈRE

Marie, ma chérie...

MARIE, encore obsédée.

Toujours la même femme me voulait du mal!... toujours la même femme qui cherchait à me faire du mal... (Et subitement elle montre la porte et baisse la voix.) Tenez! elle est là... elle est encore là!...

LE GRAND-PÈRE

Où, mon enfant?

MARIE, bas, épouvantée.

Derrière la porte! Oui, oui...

GILBERT, il va ouvrir.

Il n'y a pas un chat, Marie, derrière la porte...

MARIE, avec une ironie triste.

Ah! c'est bien possible!... Je me serai donc trompée...

LE GRAND-PÈRE

D'abord tout le monde doit être couché depuis longtemps...

MARIE

Grand-père, dis-moi ?...

LE GRAND-PÈRE

Mon enfant, endors-toi...

MARIE, comme à une confession.

Est-ce que tu trouves que j'ai été tellement méchante, dis, grand-père ?

LE GRAND-PÈRE

Tu as toujours été très douce, ma fille...

MARIE

Gilbert, j'ai fait des choses que jamais je n'oserais dire...

GILBERT

Quoique vous ayez fait, c'est moi le seul coupable...

MARIE

Tout de même, j'ai bien péché...

GILBERT

Tout est pur dans l'amour !...

MARIE

Grand-père, je suis heureuse entre vous trois que j'aime...

LE GRAND-PÈRE

Dors...

MARIE, à la petite.

Bientôt, ma chérie, quand je ne parlerai plus, tu ne vas pas te remettre à crier, à avoir peur ?

LA PETITE

Maman ?

MARIE

Rappelle-toi que je serai là, toujours, toujours...

LA PETITE

Oh ! maman !

MARIE

Une maman, c'est toujours près de son petit...

LA PETITE

Oui...

MARIE, elle pousse un grand cri.

Ah ! grand-père !... Ecoute : Frédérique, j'oubliais... J'ai à te parler pour elle ; il paraît que tu ne l'aimes plus ! Il ne faut pas que tu la juges comme une autre, grand-père. D'abord il ne faut jamais juger personne sur terre... Les gens sont moins méchants souvent qu'ils ne paraissent. Ils sont très malheureux... Il faut les plaindre, tu sais...

LE GRAND-PÈRE, la calmant.

Oui, mon enfant... Mais oui...

(Et comme si, après ce geste de miséricorde suprême, le bonheur emplissait l'âme de Marie, voilà que les ténèbres s'étant faites subitement sur la scène, il semble que les murailles de la chambre deviennent transparentes, et au loin, dans un clair obscur doré, fantastique, on distingue de grandes formes blanches, rangées en cercle et qui ont l'air d'être des anges. On entend une musique aérienne, solennelle, mystique. On entend aussi le grand-père et Gilbert qui récitent la prière des agonisants. On les voit toujours, silhouettes noires, se découpant sur le fond vaporeux. On voit de même, également, Marie et la petite. On entend leurs voix.)

SCÈNE VII

LES ANGES, MARIE, GILBERT
LA PETITE, LE GRAND-PÈRE

MARIE, dans un cri surnaturel.

Il me semble que je vois le paradis s'ouvrir?

LA PETITE

Comment c'est, dis, maman ?

MARIE, estatique, hors du monde.

Oh! c'est beau! Tellement beau! Et les anges!...

LA PETITE

Comment c'est?

MARIE

Ils ont la même figure que ceux qu'on a aimés...

LA PETITE

Est-ce que c'est vrai qu'ils chantent ?

MARIE

Écoute, tu entendras...

LA PETITE

Est-ce que c'est vrai qu'ils ont des ailes ?

MARIE

Ouvre les yeux et tu verras !

LA PETITE

Est-ce que c'est vrai que notre Père a l'air très bon ?

MARIE, dans un cri suprême.

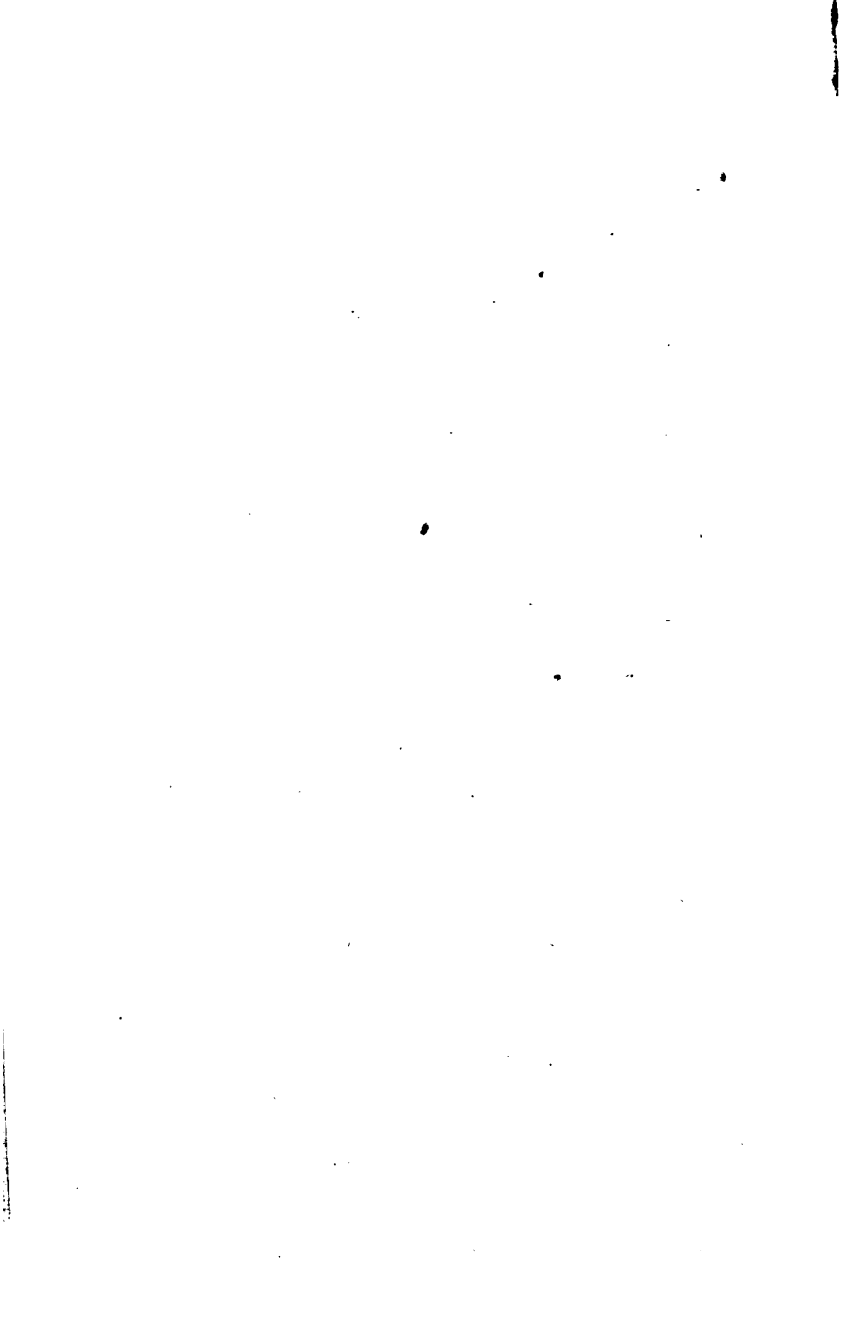
Grand ! Grand-père !...

(Elle s'était redressée dans un dernier effort; elle retombe maintenant sur son lit. Toujours on entend la musique et, toujours, la voix du grand-père et de Gilbert récitant la prière des agonisants.

Le rideau, très lentement, descend.)

FIN

APPENDICE



I

Ce n'est qu'après avoir fait jouer *Le Carnaval des Enfants* que je me suis mis à *La Vie d'une Femme*. Le premier de ces deux ouvrages avait assez réussi ; je me sentais des points d'appui dans le public ; loin de vouloir lui plaire par des moyens connus, je voulus planter mon drapeau plus loin encore et je me laissai donc aller à écrire *La Vie d'une Femme*.

L'idée depuis longtemps m'en tourmentait. Mais les difficultés à vaincre étaient nombreuses. La longueur d'un pareil ouvrage, l'abondance des péripéties auxquelles il pouvait prêter, la dispersion qui en était une des conséquences probables, c'étaient là bien des écueils. A vouloir peindre une existence entière je risquais de ne rien produire de composé ; je m'engageais sur une route dure, et incertaine. J'y ai passé à peu près trois années.

Cette pièce m'a donc coûté bien des efforts. C'est dans l'été 1913 que j'en ai pu voir le terme. En novembre de la même année M. Antoine qui, durant mon travail et alors que j'étais souvent sur le point d'y renoncer, m'avait maintes fois remis d'aplomb par ses bons encouragements, M. Antoine en prenait connaissance. La pièce, reçue par lui, allait être montée à l'Odéon qu'alors il dirigeait quand, sous le coup de cir-

constances connues, il lui fallut abdiquer des fonctions qu'il avait fort illustrées.

Je devais à M. Antoine un tel souvenir. Sous des dehors quelques fois plus que rudes, M. Antoine est un homme excellent dont je n'ai eu qu'à me louer. L'indépendance de caractère dont il a toujours fait preuve, son grand enthousiasme pour l'art, sa clairvoyance, sa fière simplicité sont des vertus que j'apprécie en cet incomparable animateur, grand homme de notre théâtre. Son assistance ne m'a jamais manqué. J'étais seul avec mon idée et, comme au désert, au milieu des hommes, quand il m'a, pour la première fois, tendu la main. Je lui en suis resté reconnaissant.

II

Cependant le présent ouvrage a été monté par M. Gavault. Il l'a été avec un soin, une correction méritoires. J'ai trouvé chez M. Gavault non seulement un homme de théâtre d'une expérience consommée, acquise autant par l'étude des grands maîtres que dans la pratique de notre métier, mais un compagnon de travail discret, attentif à réaliser les moindres souhaits du poète, et prêt à l'aider de tout son savoir, de toute sa sympathie, de tout son zèle.

Le public qui écoute une pièce se rend-il compte de l'ensemble d'efforts dont son spectacle est le fruit ?

Dans un drame comme *La Vie d'une Femme*, il n'y a rien d'irréfléchi, de hasardé, d'accessoire. C'est au plus profond de leur cœur que les personnages portent leur destin et les milieux où les promène son implacable logique ne leur sont pas étrangers. L'action qui en découle n'emprunte pas au caprice ses péripéties ni ses mille détours et tout ce dont elle s'accompagne la peint et la détermine. Il s'en suit que la mise en scène, les éclairages, les décors, les costumes ne peuvent pas être exécutés sans art. En somme, dans un pareil théâtre, tout est symbole : de là bien des difficultés dont ne doivent pas moins se jouer les artistes que l'électricien et le régisseur. Si je n'avais trouvé en tous les plus parfaits camarades aurais-je obtenu pour ma pièce les mêmes effets ? Je remercie chacun d'eux.

Pour répondre aux vœux incessants que lui présentait mon œuvre, M. Gavault a dû penser à tout. Il est vrai que j'avais fait bruire les mille rumeurs d'une ville moderne dans la *Tragédie Royale* et qu'autour du lit d'agonie où meurt la Céline de mon *Carnaval* j'avais appelé le chœur railleur des gens en fête. Mais jamais au même point que dans *La Vie d'une Femme*, je n'avais fait encore agir des moyens extérieurs si variés et si libres, pour accompagner un drame.

Ici intervient la Nature et l'orage qui, à deux reprises, et, à des moments différents, éclate, n'est pas sans avoir un rôle dans l'action. Les bateaux dont le bruit obsède tant Fernandez ne sont pas là non plus sans quelqu'arrière pensée de la part de l'auteur et ce n'est point par fantaisie que Marie se voit reprise par l'amour dans un milieu de noce vulgaire, tandis que chantent

les appels des sirènes. Il y a là des intentions qui ne sont pas subtiles ni littéraires mais de haute signification et de grand style populaire. Je ne crois pas qu'elles échappent à la masse. Encore fallait-il pouvoir les traduire.

C'est en quoi m'a aidé la collaboration si affectueuse, je le répète et, en même temps, si sérieuse de M. Gavault.

III

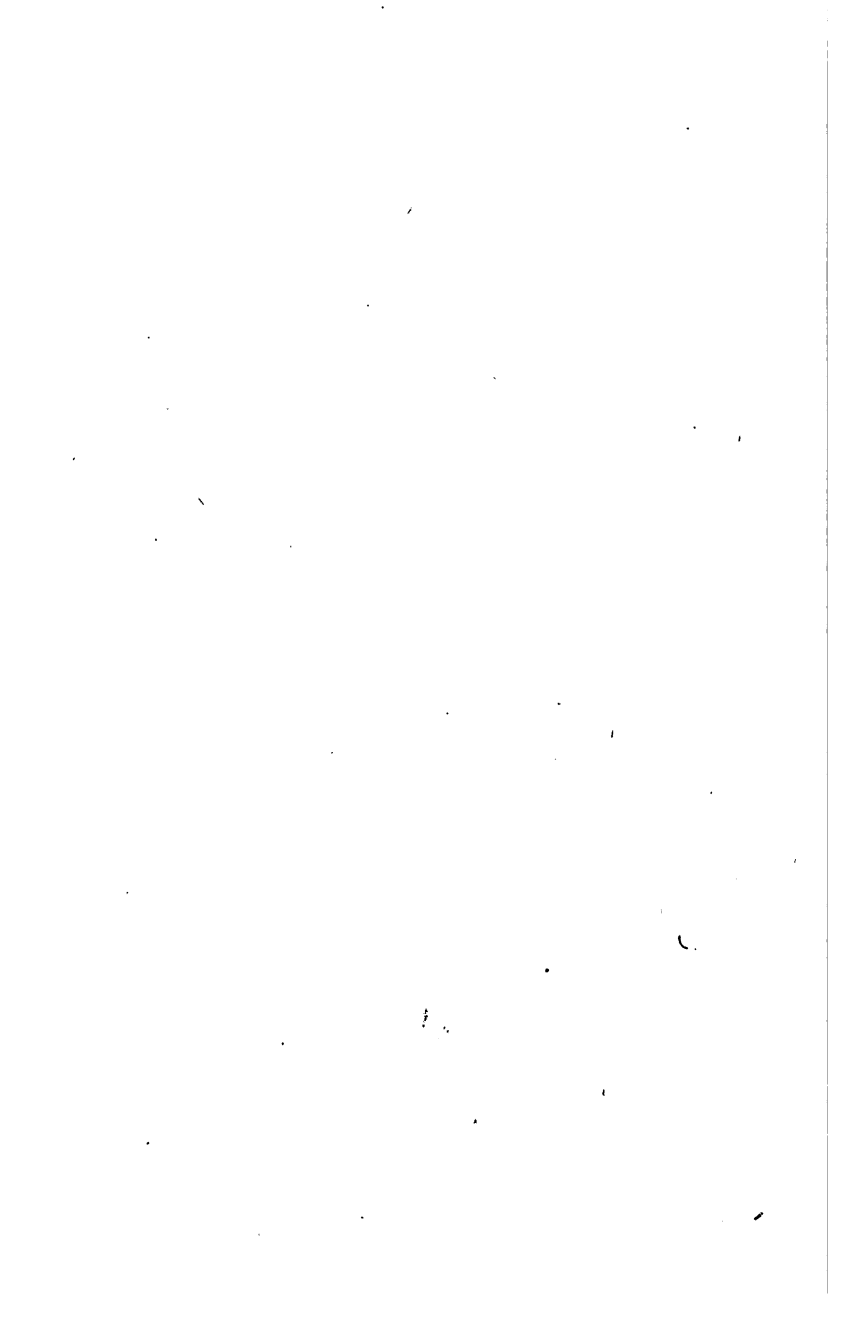
Pour un ouvrage d'une forme si nouvelle, d'une modernité si aiguë, si insidieuse, si diffuse, il me fallait des comédiens sensibles, qui ne fussent pas gênés par la routine et qu'animât le même esprit de vérité, de poésie, de mystère dont *La Vie d'une Femme* est née. Naguère encore peu nombreux, dispersés, aujourd'hui de tels comédiens se font moins rares. Tout ce que en ce genre je pouvais souhaiter, je l'ai rencontré dans la troupe de l'Odéon.

J'écris ceci avant la représentation : ce qu'il adviendra de l'ouvrage, le succès qu'y remporteront mes interprètes, les critiques qu'ils recevront, je ne puis donc ni le savoir, ni le prévoir. Quelques-uns des artistes qui vont avoir la tâche de me représenter, appuyés déjà sur cent créations où s'est marquée leur valeur magistrale, ayant acquis ainsi par la pratique du théâtre une connaissance raffinée de leur art, obtiendront, à

cette occasion, un triomphe qui viendra s'ajouter aux anciens : du moins en suis-je convaincu. Eh bien, je fais la même confiance aux jeunes, à ceux qui, sans être au début de leur carrière, n'en ont pas encore parcouru le stade, je les ai choisis pour soldats dans ma bataille et je remets ma fortune en leurs mains.

Pour quatre ou cinq des rôles importants de ma pièce — entre autres ceux de Cornélia, de Fernandez, de Frédérique et de Gilbert — j'ai donc eu recours sans hésitation à des talents, sinon tout à fait neufs, du moins encore dans toute la nouveauté de leur printemps magnifique. Je ne me repens pas de l'avoir fait. Pas plus que d'avoir distribué Marie — c'est-à-dire le rôle le plus étendu, le plus complet, le plus riche en action qu'il y ait peut-être au théâtre, pour une femme — à une toute jeune comédienne. Les dons si variés que requiert le rôle qui va quasiment de l'enfance à la vie d'amour, à la chute, à la maternité et à la mort, celle que j'ai choisie pour le jouer les porte en elle et je ne doute pas qu'elle ne rende sans défaillir toutes les secrètes nuances du personnage. J'ai plaisir à saluer ici, avant tout autre, son travail. J'ose dire que j'y ai discerné les signes d'un naissant génie.

10 Janvier 1919.



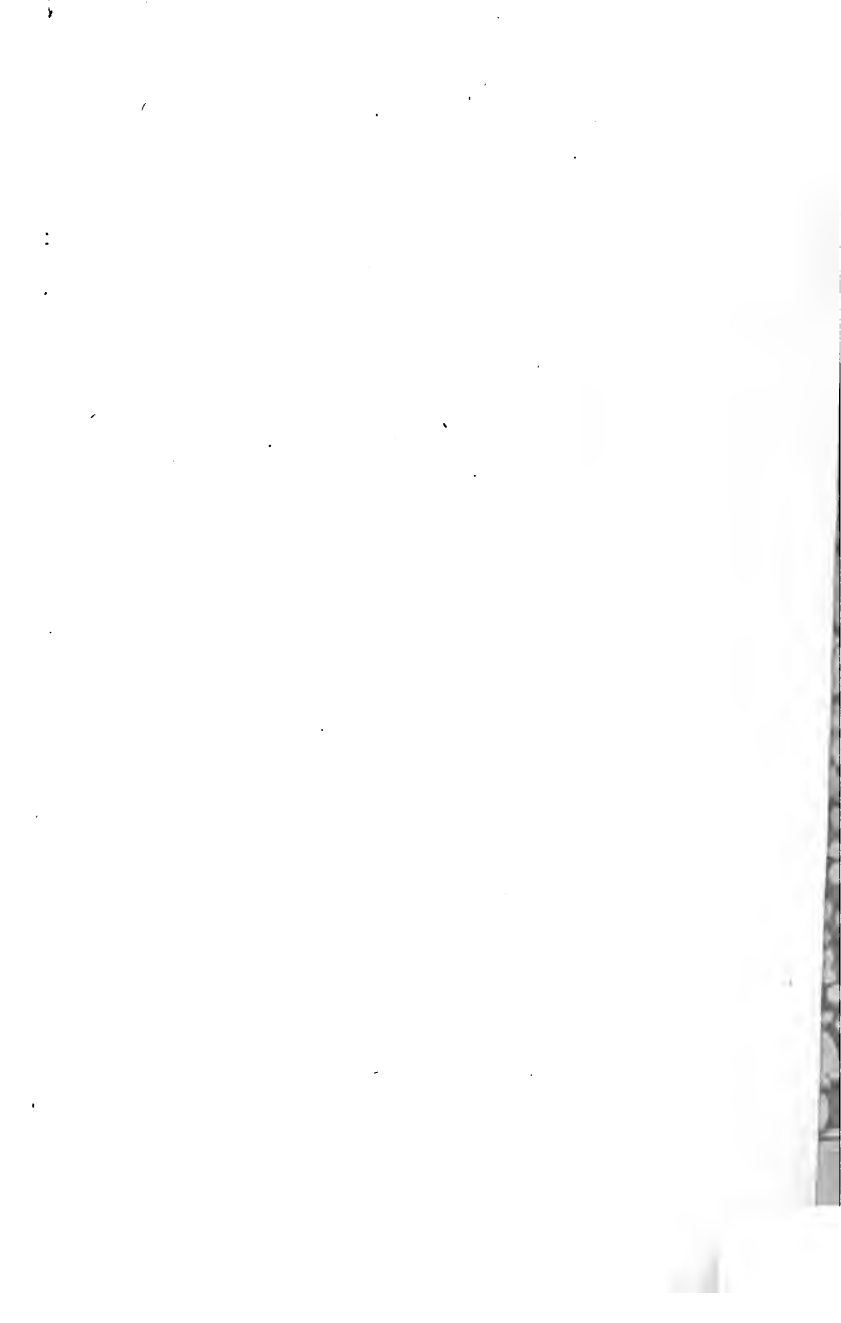


CHOIX DE PIÈCES

BATAILLE (HENRY). <i>L'Enchantement; Maman Colibri</i>	3 fr. 50
— <i>Le Masque; La Marche nuptiale</i>	3 fr. 50
— <i>La Vierge folle. Pièce en 4 actes</i>	3 fr. 50
— <i>L'Amazone; Les Flambeaux</i>	3 fr. 50
BENELLI (SEM). <i>La Beffa. Drame en 4 actes. Transposition en vers français par JEAN RICHEPIN</i>	3 fr. 50
BERNSTEIN (HENRY). <i>Le Bercaïl. Comédie en 3 actes</i>	3 fr. 50
— <i>L'Assaut. Comédie en 3 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Théâtre complet. Tome I</i>	3 fr. 50
BOUHELIER (S.-G. DE). <i>Le Carnaval des Enfants. Pièce en 3 actes</i>	3 fr. 50
CAPUS (ALFRED). <i>La Veine. Comédie en 4 actes</i>	3 fr. 50
— <i>La Châtelaine. Comédie en 4 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Notre Jeunesse. Comédie en 4 actes</i>	3 fr. 50
CAPUS (A.) et DESCAVES (L.). <i>L'Attentat. Pièce en 3 actes</i>	3 fr. 50
DONNAY (MAURICE). <i>Théâtre complet, Tomes I à VI, chacun</i>	3 fr. 50
GÉRARD (ROSEMOND) et ROSTAND (MAURICE). <i>Un bon petit Diable. Féerie en 3 actes, en vers</i>	3 fr. 50
GUITRY (Sacha). <i>Le Veilleur de nuit. Comédie en 3 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Debureau. Comédie en 4 actes, en vers libres</i>	5 fr. »
KISTEMAËCKERS (H.). <i>Le Marchand de Bonheur; La Blessure</i>	3 fr. 50
— <i>L'Instinct; Marthe</i>	3 fr. 50
— <i>La Flambée. Pièce en 3 actes</i>	3 fr. 50
— <i>L'Embuscade; L'Exilée</i>	3 fr. 50
— <i>Un soir, au front...; L'Occident</i>	3 fr. 50
MAETERLINCK (MAURICE). <i>Monna Vanna. Pièce en 3 actes</i>	2 fr. »
— <i>Joyzelle. Pièce en 5 actes</i>	3 fr. 50
— <i>L'Oiseau bleu. Féerie en 6 actes et 12 tableaux</i>	3 fr. 50
— <i>La Tragédie de Macbeth, de W. SHAKESPEARE. Traduction nouvelle, avec une Introduction et des Notes</i>	3 fr. 50
— <i>Marie-Magdeleine. Drame en 3 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Théâtre, tomes I, II et III, chacun</i>	3 fr. 50
MAGRÉ (MAURICE) et GAILHARD (ANDRÉ). <i>La Fille du Soleil. Tragédie lyrique en 3 actes (Poème et partition)</i>	3 fr. 50
MENDÈS (CATULLE). <i>Médée. Tragédie en 3 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>Sainte Thérèse. Pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>Théâtre en prose</i>	3 fr. 50
— <i>Théâtre en vers</i>	3 fr. 50
MIRBEAU (OCTAVE). <i>Les Mauvais Bergers. Pièce en 5 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Les Affaires sont les Affaires. Comédie en 3 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Le Foyer. Comédie en 3 actes (avec THADÉE NATANSON)</i>	3 fr. 50
PICARD (ANDRÉ). <i>L'Ange gardien; La Fugitive</i>	3 fr. 50
RICHEPIN (JACQUES). <i>Cadet Roussel. Comédie en 3 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>La Marjolaine. Pièce en 5 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>Xantho chez les courtisanes. Comédie en 3 actes, en vers</i>	2 fr. 50
— <i>Le Minaret. Comédie en 3 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>La Guerre et l'Amour. Pièce héroïque en 4 actes, en vers</i>	3 fr. 50
RICHEPIN (JEAN). <i>Par le Glaive. Édition in-8</i>	4 fr. »
— <i>La Glu. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Édition in-8</i>	4 fr. »
— <i>Monsieur Scapin. Comédie en 3 actes, en vers. Édition in-8</i>	4 fr. »
— <i>Le Chemineau. Drame en 5 actes, en vers. Édition in-8</i>	3 fr. 50
— <i>La Martyre. Drame en 5 actes, en vers</i>	3 fr. 50
ROSTAND (EDMOND). <i>Les Romanesques. Comédie en 3 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>La Princesse Loïtaine. Pièce en 4 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>La Samaritaine. Évangile en 3 tableaux, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>Cyrano de Bergerac. Comédie en 5 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>L'Aiglon. Comédie en 6 actes, en vers</i>	3 fr. 50
— <i>Chantecler. Pièce en 4 actes, en vers</i>	3 fr. 50
WOLFF (PIERRE). <i>L'Age d'aimer. Comédie en 4 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Le Ruisseau. Comédie en 3 actes</i>	3 fr. 50
— <i>Les Marionnettes. Comédie en 4 actes</i>	3 fr. 50
— <i>L'Amour défendu. Pièce en 3 actes</i>	3 fr. 50







UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY,
BERKELEY

**THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW**

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to \$1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

APR 10 1923

MAY 15 1927

20m-1,'22

YB 79368

461205

Saint + Georges

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

